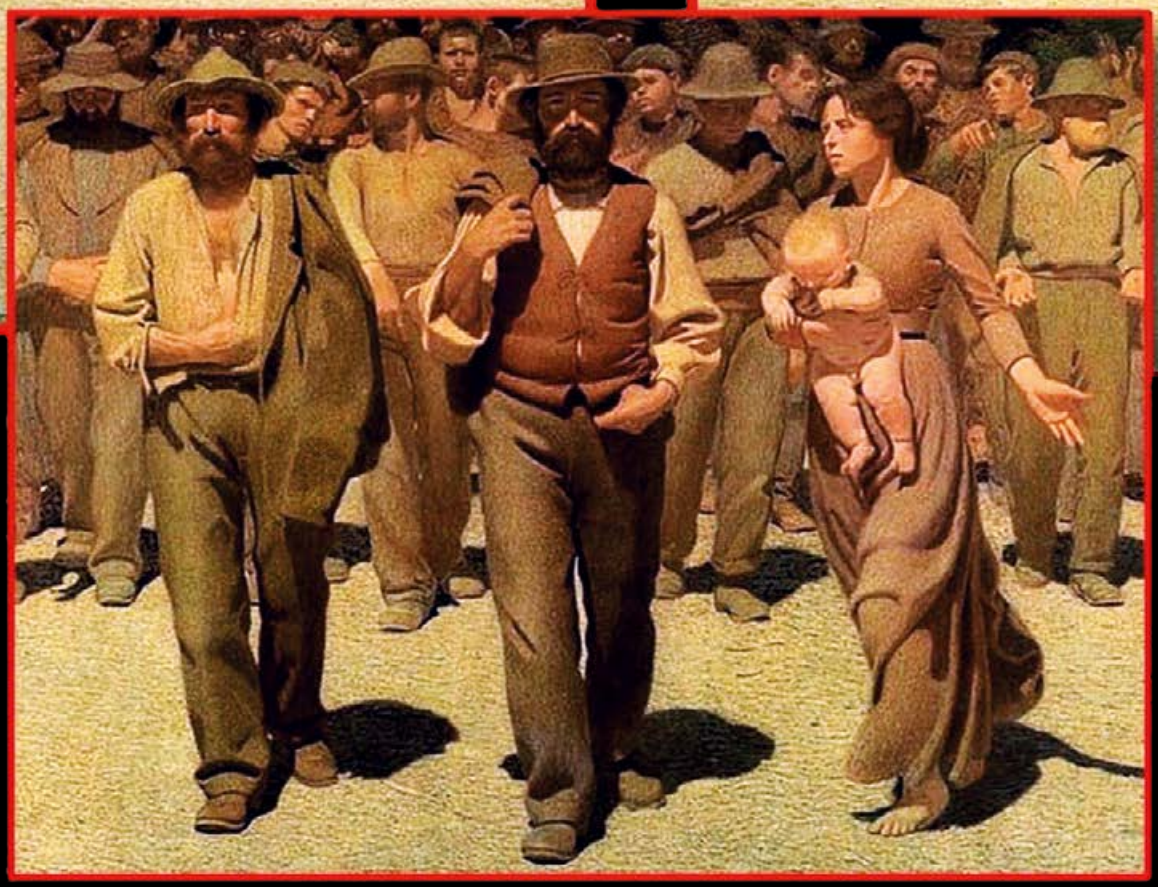
LE MONDE LIBERTAIRE

N°1826 MARS 2021 4 €

LE MENSUEL SANS DIEU NI MAÎTRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE
MEMBRE DE L'INTERNATIONALE DES FÉDÉRATIONS ANARCHISTES

L'ÉTHIQUE ANARCHISTE



SOMMAIRE INTERACTIF

N° 1826 – MARS 2021

1 *Quarto Stato* de Giuseppe Pellizza. 1901

3 Édito. Tiques, tics, éthique
3 Faits d'été : Quand les Français viennent manger le pain… des arabes
3 Strip : Monsieur L'homme. Ni dieu ni maître

TERRAINS DE LUTTES

4 Le service public de la santé à l'agonie
6 Encore une croyance à jeter au feu !
7 Le chiendent
7 Balance ton macho

LA VIE MODERNE

8 Robocratie : Quelle éthique pour la robotique
10 Robocratie : de métal… et de chair
11 Regardons l'automatisation autrement

HISTOIRE

12 Kronstadt, mars 1921
15 Kronstadt 1921–2021 en ligne !
16 Il y a un siècle, Kronstadt, Gouliaï-Polié
18 Mars 1886 : Révoltes ouvrières en Wallonie
20 L'anarchisme et la république en Espagne

PASSE-PORTS

22 Cuba. Un cauchemar sans fin
24 Le Guetteur… Chroniques de l'étranger
25 Crise de foi. Catholicisme des « Lumières »

RÉFLEXIONS

26 Cristian A. Grosso, un penseur anarchiste de 16 ans (2e partie)

DOSSIER L'ÉTHIQUE ANARCHISTE

28 L'éthique anarchiste vue par C. MoA
29 Entr'aide
30 Toi qui luttes
31 « Mon éthique anarchiste » à moi !
32 La morale anarchiste par Piotr Kropotkine (1889)
34 Par-delà le bien et le mal
35 « Anarmitiés », « anarmicalement »
36 Sur le marché de la pensée : L'éthique
38 Changer de système : Mode d'emploi militant
39 Faut-il être une personne parfaite pour être anarchiste
40 Y en a pas 5 % et pourtant elles existent !

POUSUIVONS LES RÉFLEXIONS

42 Gestation pour autrui
44 Avions-nous besoin du covid-19 pour comprendre ?
46 Éloignement, abrutissement, asservissement

CULTURES

48 EncycloⒶ, tout vⒶ

FICHES DE LECTURE

49 La Commune au gré des rues – Domestication !
50 Une justice de classe diabolique ! - Enclosures et féminicides
51 Des billets féministes acerbes - Le pouvoir de la joie
52 Chroniques féministes 2.0 - Utopie. Le retour !

53 Annuaire des groupes et liaisons de la Fédération anarchiste
55 BD : Bad Rabbit
56 Les Éditions du *Monde libertaire*

BULLETIN D'ABONNEMENT

LE MONDE LIBERTAIRE

Je choisis mon abonnement

FRANCE MÉTROPOLITAINE ET DROM-COM

• **tarif réduit :** chomeur·se·s, étudiant·e·s • **gratuit** pour les détenu·e·s.

abonnement	standard	soutien	tarif réduit
un an numérique	☐ 11 numéros **22 €**	☐ 11 numéros **42 €**	☐ 11 numéros **11 €**
un an papier + numérique	☐ 11 numéros **44 €**	☐ 11 numéros **85 €**	☐ 11 numéros **22 €**
durée libre papier + numérique	prélèvement automatique ☐ **11 €** / trimestre	☐ **21 €** / trimestre	☐ **5,5 €** / trimestre
offre d'essai 3 mois	☐ papier + numérique **6 €**		

ÉTRANGER abonnement papier + numérique (uniquement virement et Paypal)

• **tarif réduit :** chômeur·se·s • **gratuit** pour les détenu·e·s.

abonnement	standard	soutien	tarif réduit
Union Européenne et Suisse (si paiement en €)	☐ 11 numéros **49 €**	☐ 11 numéros **89 €**	☐ 11 numéros **24 €**
reste du monde	☐ 11 numéros **65 €**	☐ 11 numéros **105 €**	☐ 11 numéros **32 €**

J'envoie ce bulletin

sous enveloppe affranchie avec mon règlement à :
Les Publications libertaires – 145 rue Amelot 75011 Paris

☐ **par chèque bancaire :** libéllé à l'odre de « Les Pulications libertaires »

☐ **par virement bancaire : IBAN FR76 4255 9100 0008 0015 1423 617 – BIC CCOPFRPPXXX**

☐ **par prélèvement (abonnement à durée libre)** JOINDRE UN RIB

COMPTE À DÉBITER TITULAIRE .....

IBAN : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ . . . **BIC** : ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐

mon adresse de livraison

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

.....

.....

Code Postal .....

Ville .....

Date : ☐☐ ☐☐ ☐☐☐☐

signature :

J'autorise l'établissement tireur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au journal LE MONDE LIBERTAIRE. Je pourrai suspendre à tout moment mon service au journal par courrier ou par courriel : administration-ml@federation-anarchiste.org.
ORGANISME CRÉANCIER : PUBLICATIONS LIBERTAIRES
145 RUE AMELOT 75011 PARIS
N° NATIONAL EMETTEUR : 58 50 98

signature obligatoire :

***Le Monde libertaire* est disponible en vente directe et à l'unité sur le site du journal www.monde-libertaire.fr**

ÉDITO

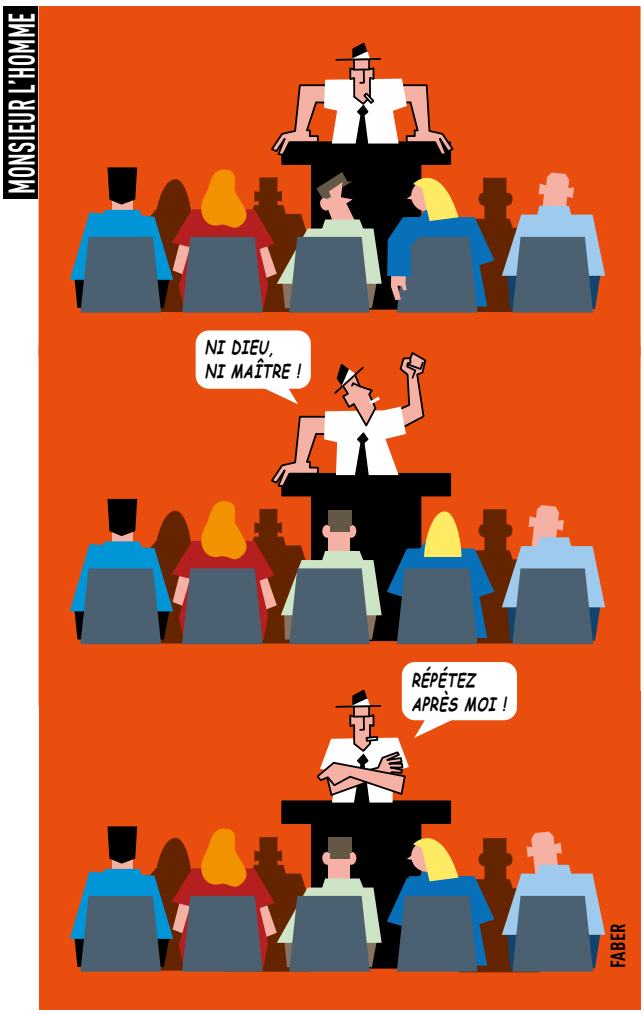
Tiques, tics, éthique

Mars arrive, c'est le printemps qui revient, les bourgeons, les jours qui rallongent. Mais ce n'est pas tout : en mars, on commémore à tout va. Ironie ? Certainement pas ! Deux anniversaires, en cette année 2021, et non des moindres : celui de la révolte des marins de Kronstadt, il y a cent ans, et bien sûr le 150e anniversaire de la Commune de Paris. Moins connue, sans doute, l'effervescence révolutionnaire de mars 1886, dans le bassin industriel mosan, marque pourtant un tournant dans l'histoire du mouvement anarchiste en Belgique. Pour rappel, comme on le lira dans le dossier Histoire, c'est déjà une commémoration de la Commune de Paris qui mit le feu aux poudres à Liège.

Mars, c'est aussi, le 8, une journée particulière. Dédiée aux luttes pour les droits des femmes. Le numéro de ce mois ne les mettra pas à l'ombre même si le choix du thème du dossier central a voulu ratisser large. C'est que des travers et des manies, brusques, incontrôlés, souvent involontaires, dans le geste ou la parole, y en a des paquets, pas moins chez les anars qu'ailleurs. Ne pas être d'accord, et plus souvent encore entre soi, se le dire, parfois avec courtoisie, parfois avec rudesse. Rappeler sans cesse à la bienveillance en engueulant celle ou celui à qui on le dit. Insister sur l'usage correct des canaux de communication au sein de la FA ou en dehors, les listes par exemple. Mettre en avant la liberté et que le chemin qui y mène passe par une élaboration collective, « avec d'autres différents mais proches ». Que rien d'autre ne borne ce chemin, « que des règlements définis par toutes et tous et acceptés par toutes et tous ». Dire que les anarchistes se répètent, est-ce à dire que les tics les gagnent ?

Un instant… Ah… On me souffle dans mon oreillette que le sujet du mois c'est « l'éthique anarchiste » et non les tics. Trop tard pour refaire cet édito ! … Et pour le coup, ce n'est pas là une question d'éthique mais tout simplement de *deadline*.

Christophe



FAITS D'ÉTÉ

QUAND LES FRANÇAIS VIENNENT MANGER LE PAIN… DES ARABES

Mohamed, comme son prénom l'indique, n'est pas franchement d'origine suédoise. Cela fait des années carrées que, sur les marchés de l'île d'Oléron, il confectionne et vend couscous, tagine et autres plats de là-bas.

Ces derniers temps, la misère n'épargnant pas notre île, il propose également, à prix libre ou gratos pour ceux qui n'ont plus le moindre sou, une putain de soupe du Maghreb chargée jusqu'à la gueule de viandes diverses et de merveilleux légumes.

Chez nous, comme partout, nous avons notre lot de fronts bas et d'abrutis congénitaux qui pensent dur comme fer que les Arabes viennent manger le pain des Français. Mais quand Mohamed est là, ils se la bouclent. Ils savent que s'ils osent la ramener ce sera… le goudron et les plumes. Leur cerveau reptilien a reçu le message 5/5.

Étonnant, non ?

Jean-Marc Raynaud

LE SERVICE PUBLIC DE LA SANTÉ À L'AGONIE

COULOIR D'HÔPITAL ABANDONNÉ. PHOTO MICHAEL GAIDA

Je tiens à préciser que cet article est la triste et exacte vérité, je viens d'expérimenter ce parcours du combattant, en début d'année.

Ce parcours n'est pas dû au désengagement du personnel soignant, (aides-soignants, infirmières, médecins…) mais bien au désengagement de l'État qui est en train consciencieusement et méthodiquement d'offrir toutes les activités rentables du service public de la santé au secteur privé.

C'est un choix politique, de classe.

Pour ce faire, l'État prive le service public de moyens financiers et ce, avec l'appui des hauts fonctionnaires, d'où la suppression de milliers d'emplois, de lits et de matériel nécessaire pour soigner dignement les malades.

Compte tenu du manque de personnel criant et malgré le dévouement de ce dernier dont on ne peut que louer sa conscience professionnelle, le service public de la santé est à l'agonie.

Le personnel vous reçoit avec le sourire, a toujours un petit mot gentil et fait le maximum pour que le temps passé « aux urgences » soit le moins pénible possible.

Les urgences de moins en moins urgentes

C'est ainsi que le **8 janvier 2021**, muni d'une ordonnance du médecin traitant pour la réalisation d'une IRM (image à résonance magnétique) du cerveau pour mon petit-fils, nous sommes arrivés aux urgences à **7 heures 30 minutes. Après près d'une heure d'attente**, nous nous sommes entendus dire que les « urgences » ne pratiquaient pas d'IRM. Nous avons été dirigés vers le service de radiologie. **Au bout d'environ 30 minutes**, dans la salle d'attente où patientait pratiquement une bonne quinzaine de personnes, lorsque notre tour est arrivé, la personne chargée de l'accueil nous a dit, très attristée, qu'elle n'y pouvait rien car c'était une décision de la direction mais que le service ne prenait plus de rendez-vous pour les IRM, car il y avait 6 mois d'attente. Elle nous a annoncé cela avec beaucoup de délicatesse. On voyait bien qu'elle était gênée. J'ai pu parler avec elle un tout petit moment. Je lui ai fait comprendre que je ne l'accusais nullement de ne pas mettre de la bonne volonté, contrairement à la personne qui était avant nous et qui était très fâchée. C'est là, qu'elle m'a dit : « **C'est un manque de personnel récurrent** ». Ce qui la désolait d'autant plus que la direction lui conseillait d'orienter les patients vers les cliniques et laboratoires privés. Ce qui ne faisait pas notre affaire. Nous sommes donc repartis à la maison.

Les troubles de mon petit-fils perduraient et s'aggravaient (vertiges quasiment permanents, malaises avec perte de connaissance plusieurs fois par jour.) Ce n'est qu'après moult et moult coups de téléphone que j'ai arraché un rendez-vous pour une IRM dans un laboratoire privé, pour le 2 février 2021. Le coût de l'IRM : 50 euros et 92 cents,

si tu n'as pas les moyens et bien tu t'en passes… Nous sommes dans la droite ligne d'une médecine pour les riches ! Et les pauvres ? Qu'ils crèvent…

En attendant, mon petit-fils ne pouvait pas avoir une vie « normale » : les vertiges et les malaises étant un véritable handicap. Il perdait connaissance et ce, de plus en plus souvent et cela durait de plus en plus longtemps. Il ne pouvait pas se rendre au lycée et lorsqu'il y arrivait… Je recevais un coup de téléphone du lycée pour venir le chercher. Il était dans l'incapacité de suivre les cours…

Jusqu'au jour où, le 12 janvier 2021 à 7 heures, il s'est écroulé dans le couloir à la maison, juste avant de partir pour le lycée. J'ai appelé le Samu, une ambulance est venue le chercher.

Nous sommes arrivés aux **urgences du CHU à 7 heures 30**. Il a été pris en charge immédiatement, par une infirmière. Ensuite, nous avons attendu… Il était dans un fauteuil roulant et moi sur une chaise. **Vers 10 heures**, il est parti faire un électrocardiogramme… puis **vers midi**, il a rencontré un neurologue et **sur le coup de 13 heures**, il a eu droit à une prise de sang.

Vers 14 heures un médecin nous a dit que la machine qui devait faire l'analyse de sang était tombée en panne et que nous n'aurions pas les résultats avant de partir.

Vers 15 heures, le neurologue est revenu nous voir pour nous expliquer que les urgences ne faisaient pas les IRM, mais cela nous le savions déjà. Par contre, il nous a proposé de faire entrer mon petit-fils en hospitalisation de jour, une journée pour des analyses et des examens plus approfondis. Nous avons dit oui. Il a pris mon numéro de téléphone pour me donner une date, plus tard. L'essentiel de ces entretiens se sont déroulés dans le couloir des urgences neurologiques.

C'est-à-dire que de 7 heures 30 à 15 heures 30, heure à laquelle nous avons quitté les urgences, nous étions dans le couloir.

Nous avons pu constater que le personnel médical n'arrêtait pas, il ne marchait pas, il courait et toujours avec le sourire et un mot gentil pour les patients. Pendant ces huit heures, nous avons vu arriver, rien que pour le service neurologique « urgences », sur des chariots près d'une cinquantaine de malades. La grande majorité était auscultée dans le couloir, devant le public. Il n'y avait pas assez de chambres (à peine une dizaine).

Le résultat est que malgré son dévouement, le personnel médical est rattrapé par le manque de moyens accordés par l'État à l'hôpital public (surtout en personnel) et surtout par une administration pléthorique et tatillonne.

C'est ainsi que, **un mois juste après notre arrivée aux urgences**, nous avons eu confirmation par un courrier d'un rendez-vous à l'hôpital, le **8 février 2021 pour un examen en ORL**. Et un autre courrier en date du 25 janvier pour nous fixer un autre rendez-vous **le 2 mars 2021 pour une consultation avec un neurologue**.

Cette description n'est pas une fiction mais la réalité que nous avons vécue avec mon petit-fils mais c'est sûrement plusieurs centaines de personnes qui vivent chaque jour, la même chose : la déliquescence du service public de la santé.

Il ne faut donc pas s'étonner que de plus en plus de personnes en ont une image néfaste, négative, et le critiquent. Certes, elles constatent son délabrement, seulement elles restent au niveau des apparences. Elles ne mettent pas le doigt sur les véritables responsables que sont les politicard. es qui se succèdent au pouvoir depuis maintenant des dizaines et des dizaines d'années. Non, ce n'est pas le personnel qu'il faut accuser mais bien les politiques de classe mises en place depuis des lustres.

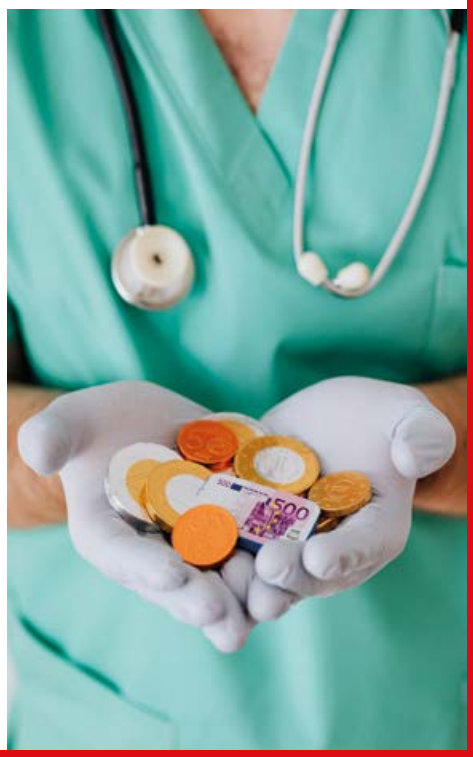
Dépecer de cette manière le service public de la santé et en faire un domaine de rentabilité financière, l'offrir à la rapacité des vautours et des hyènes de la finance est innommable, c'est un crime contre l'humanité. La santé devrait être gratuite.

Messieurs et Mesdames du gouvernement et de tous ceux qui vous ont précédés, vos actes sont prémédités, ils portent un nom : « non-assistance à personnes en danger de mort ».

Il faudra bien qu'un jour vous rendiez des comptes.

Un usager en colère

PHOTO KAROLINA GRABOWSKA



ENCORE UNE CROYANCE À JETER AU FEU !

On allait voir ce qu'on allait voir !

Le 21 juin dernier, étaient remises au Président de la République, les 149 propositions de la Convention citoyenne pour le climat (CCC), visant à réduire de 40 % les émissions de gaz à effet de serre d'ici 2030 (par rapport à celles de 1990…), dans le respect de la justice sociale !

Bon, déjà là, on peut se marrer : respect de la justice sociale, par un gouvernement qui ne sait qu'opposer matraques, mutilations à la juste colère des manifestants…

Donc, 150 membres de ladite Convention s'étaient réunis pendant 9 mois pour réfléchir et proposer des mesures portant sur l'alimentation, les transports, la production et le travail, le logement, la consommation, la Constitution…

PHOTO LESSERLAND

Trois jokers étaient, d'emblée, imposés par Macron en juin, les éliminant de fait : modification du préambule de la Constitution, taxe de 4 % sur les dividendes (oh !), limitation de la vitesse à 110 km/h sur autoroute, alors qu'il avait promis qu'il soumettrait, « sans filtre », toutes ces propositions soit au gouvernement, soit au parlement, soit directement au peuple français. Comme on sait et répète à longueur de colonnes, particulièrement ici, les promesses n'engagent que ceux qui y croient, a fortiori celles émanant des gouvernants.

Rappelons que cette Convention avait été créée pour tenter de dégonfler notamment la colère des Gilets jaunes.

Ces propositions qui ne cassaient pas 3 pattes à un canard, se trouvaient dépouillées de leur contenu par les critiques incessantes de Macron et de ses voyous-ministres, telles que les sorties « la 5 G et les Amish », jusqu'aux vilipendations contre l'écotaxe sur les vols aériens, le malus automobile intégrant le poids des véhicules, la baisse de la TVA sur les billets de train, la régulation de la publicité sur les produits très polluants…

On pourrait continuer longtemps comme cela, en soulignant par exemple que le projet de loi soumis tout récemment (normalement le 10 février), au Conseil des sinistres, ne reprendrait que 40 % des propositions, 20 % étant transcrites dans le PLF (Projet de loi de finances) 2021, 10 % étant de nature réglementaire (décrets et arrêtés, donc déjà en cours ou à voir…) et 5 % faisant l'objet de négociations européennes ou internationales.

Notons, par exemple, quand même que rien de significatif n'est prévu pour le fret ferroviaire, ni contre le transport routier (alors qu'il produit à lui seul plus de 8 % des rejets en CO2), et que la timide proposition visant à « organiser progressivement la fin du trafic aérien sur les vols intérieurs d'ici 2025, uniquement sur les lignes où il existe une alternative bas-carbone satisfaisante en prix et en temps : sur les trajets de moins de 4 heures » se voyait réduite à 2 heures 30… Bah ! Alors Macron, ça branle dans le manche ! Pourquoi n'avoir pas réduit à 1 heure, hein ?

Donc, les 150 participants qui, de bonne foi, ont participé à cette fumisterie d'État, ne conservent que leurs yeux pour pleurer.

Au moment où tout croule, des glaciers à la calotte glaciaire, où la planète nous implore de jeter le Capital et ses mercenaires, il est une fois de plus démontré que le pouvoir et ceux qui l'administrent n'en ont absolument rien à faire des catastrophes en tout genre qui brûlent sous nos pieds et que, l'une des premières mesures à prendre dans une Convention révolutionnaire, serait de ne pas croire à leurs boniments, et simultanément, de les jeter aux brasiers qu'ils ont allumés et entretiennent !

Guy
Groupe de Rouen

LE CHIENDENT

Revue syndicale de réflexion et d'action vers le syndicalisme d'autonomie prolétarienne pour l'émancipation

Le Chiendent, revue syndicale de réflexion et d'action vers le syndicalisme d'autonomie prolétarienne pour l'émancipation (SAPPE) paraît depuis janvier 2016. La revue est née du constat de l'hostilité au comprofessionnalisme, hostilité, que nous avons régulièrement rencontrée dans les milieux du syndicalisme institué, y compris celui qui se définit comme minoritaire ou radical ainsi que dans le mouvement social. *Un syndicalisme comprofessionnel* remet en cause la hiérarchie des métiers et la division du travail et porte l'égalité dans les relations humaines. C'est pourquoi, le SAPPE cherche à articuler l'intervention sur les lieux de travail avec des formes de vie collectives sur des zones géographiques de proximité. Dans cette articulation pourrait se construire une autonomisation du prolétariat. *Le chiendent* se propose d'œuvrer à cette perspective émancipatrice de toutes les formes d'institutions et d'aliénation.

Le chiendent
Revue syndicale de réflexion et d'action vers le syndicalisme d'autonomie prolétarienne pour l'émancipation
20 pages, format 25 cm x 16 cm
Correspondance :
Le chiendent c/o Philippe Geneste,
5 impasse Louis David 33740 ARES.
Abonnement pour trois numéros 15 €,
chèque à l'ordre d'Annie Mas.

LE CHIENDENT
revue syndicale de réflexion et d'action
vers le syndicalisme d'autonomie prolétarienne pour l'émancipation
SOMMAIRE
N° 14
Mai 2020

BALANCE TON MACHO

Refuse
d'être une pute
qu'il culbute
et persécute
ou une conne
qu'il bâillonne
et raisonne,
une belle qui bêle.
Tu sers un veau !

Ta cervelle vaut son cerveau
ouvre les elles
Lutte

8 mars 2021

Monica Jornet
Groupe Gaston Couté – FA

ROBOCRATIE

QUELLE ÉTHIQUE POUR LA ROBOTIQUE ?

Les « progrès » de la robotique, et leur accélération, soulèvent de nombreuses questions éthiques ; elles sont la raison d'être de la chronique « Robocratie » du *Monde Libertaire*. Nous en brossons quelques-unes à grand traits, qui nous paraissent critiques. On verra que certaines de ces questions sont existentielles, potentiellement de l'ordre de la catastrophe, elles nous indiquent qu'il faut stopper cette folie.

Les robots sont aux machines ce que les humains sont aux espèces vivantes, des êtres interactifs et sensibles qui peuvent abstraire et apprendre de leurs expériences. Certains manifestent des états émotionnels et déroulent des raisonnements logiques ou probabilistes extrêmement sophistiqués, bien au-delà des capacités humaines. Les robots, pour autant, sont loin de posséder le sens commun, l'« intelligence générale » et surtout la conscience de soi d'un humain. Atteindre ce niveau, ce qu'on appelle l'AGI, est toutefois un objectif scientifique assumé et financé par les États et en particulier leurs branches militaires, et les juristes de différents pays finalisent le statut de « personne » électronique dont seront dotés les robots les plus autonomes.

Octobre 2017, à Riyad le robot humanoïde *Sophia* de Hanson Robotics reçoit la nationalité saoudienne. Novembre de la même année, l'intelligence artificielle *Mirai*, représentant un petit garçon, devenait résident d'un quartier de Tokyo au Japon.

BIOMÉCATRONIQUE, ENTRE CYBORG ET ZOMBIES

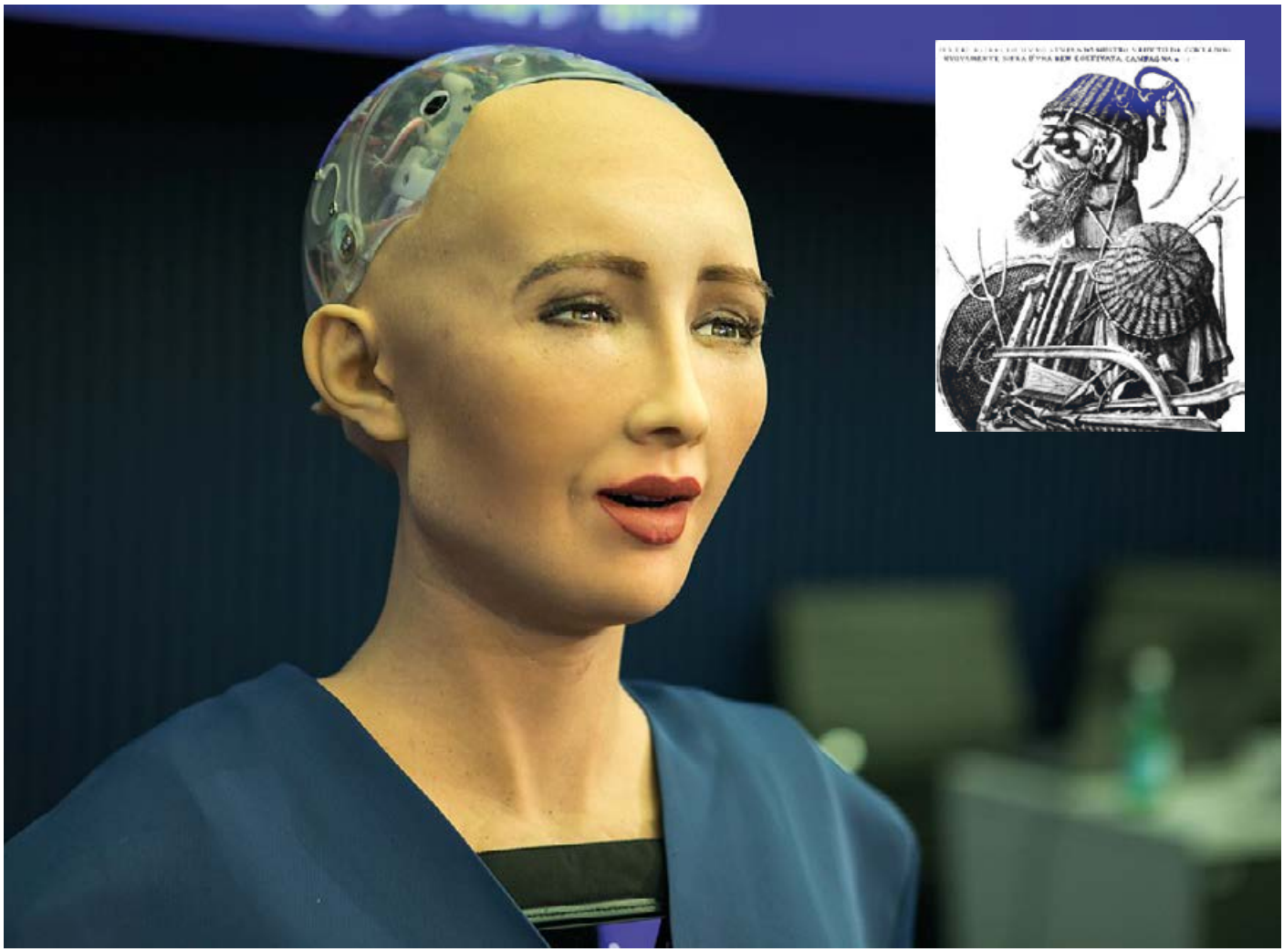
Depuis au moins l'ancienne Égypte, les humains se réparent à l'aide de prothèses mécaniques ; les robots font de même en incorporant des prothèses biologiques. Bienvenue dans le monde merveilleux de la biomécatronique qui fusionne vivants et machines, floutant la frontière qui les séparait. C'est en 2002 que le Muscle-*Actuated Robotic Fish*, a sonné le départ de la course : ce robot-poisson nage grâce à ses muscles de grenouille. Inversement, on trouve des poissons-robots : des méduses implantées transformées en lévriers-zombies des mers. Quant aux humains, le dispositif « *Brain controller* » – Contrôleur de cerveau – branchant un cerveau humain directement sur l'Internet fait l'objet d'une compétition féroce. Nous avons déjà présenté Neuralink, la startup de l'homme le plus riche de la planète, Elon Musk ; son concurrent ici est le maître de l'Internet et des deux tiers des téléphones mobiles, Google, avec son brevet US20030171688A1 déposé dès 2002. Ces démiurges ne veulent pas notre bien, un humain implanté d'un Brain controller sera-t-il encore un humain ? Un robot implanté d'un cerveau humain, sera-t-il toujours un robot ? Le même terme « Cyborg » pourra bientôt désigner tout aussi bien un humain bardé d'implants qu'un robot farci de chairs et baigné de fluides biologiques. Comment les différenciera-t-on ?

ABSOLUMENT OBÉISSANTS

Lorsqu'à la suite d'Hannah Arendt, le philosophe Michel Terestchenko étudie en 2005 les phénomènes de « soumission à l'autorité, de conformisme de groupe ou de passivité face à des situations de détresse », mettant en évidence la nécessité vitale d'une culture de la désobéissance pour préserver les sociétés des totalitarismes. Une bonne éducation, conclut-il, doit tout à la fois transmettre des valeurs humanistes et enseigner la désobéissance. Alors que les forces de police et les armées se robotisent, la question de l'obéissance des robots nous paraît centrale. Un soldat en effet peut mettre « crosse en l'air » et la Loi impose au policier de désobéir à certains ordres. Un robot, lui, ne sait qu'obéir. Aveuglément. Assemblé en fonction d'objectifs qu'il doit poursuivre, il ne peut s'en fixer d'autres qu'il sait incompatibles avec sa mission. Nulle intelligence artificielle ne sait gérer cette contradiction et à notre connaissance il n'existe que quelques rares projets de recherche sur ce thème. Dès lors, un robot obéit absolument : emprisonner, blesser, torturer, tuer… il obéit, et s'il peut facilement identifier les émotions humaines telles que la peur ou la détresse, il ne peut en aucun cas les ressentir et compatir. Nous y sommes déjà. Ces robots sonneurs contrôlant le port de la ceinture de sécurité des voitures, heurtant nos oreilles, nous font mal jusqu'à nous contraindre à obéir à notre tour. Le mien est désactivé, les humains désobéissent.

AUTONOMISATION DES MACHINES

Inventeurs de la science, les Grecs la tenaient bien à l'écart de la *technè* – la technique. La science relevait de l'Otium, du loisir studieux, la connaissance de l'Être était au service de celle du Bien et sa contemplation conduisait à celle du Beau. Mais l'Europe du XVII[e] siècle a rompu la digue pour faire place à la science moderne, expérimentale. L'Ingénieur en a progressivement émergé, s'accouplant au Savant et donnant finalement naissance à l'Entrepreneur, insatiable et infatigable enfant. Le Capital-risque enfin, avec ses milliers de milliards de dollars, a domestiqué l'Entrepreneur : bienvenue dans le monde merveilleux des start-up. Cette furieuse Bande des Quatre a créé la société de l'innovation dont la folie est la production du nouveau, quel qu'il soit. C'est à l'échelle mondiale que les forces vives sont mobilisées dans



CRÉDIT ITU PICTURES

une course sans cesse plus rapide à l'innovation au service de l'accumulation économique et de la domination militaire. À chaque instant et sur tous les continents, de nouvelles machines sont créées, on s'efforcera ensuite de trouver ou d'en imposer l'usage. Incidemment, le véritable rôle de la « 5G » est d'inventer l'infrastructure de communication autonomisant l'immense monde des machines, des plus petites aux plus grosses, des plus stupides aux plus intelligentes. De même que la vie a émergé de la matière, il semble que sous nos yeux, une nouvelle forme d'êtres émerge de la vie : les machines. Tout comme la vie, elles transforment l'énergie en informations, formes et forces et tout comme la vie, leur seule réalité – inconsciente – semble être de *croître et multiplier.* Croyant les utiliser à leur profit, l'État et le Capital nous mettent à leur service.

AUTONOMIE DES ROBOTS

« Autonomie » est le mot d'ordre des roboticiens ! Les industriels ont besoin de robots flexibles, adaptables et sociaux, les militaires ont besoin de robots capables de s'adapter instantanément à toute situation de combat ; quant aux scientifiques, ils trouvent dans l'autonomie un défi passionnant. Lors de l'inauguration de son « Plan en faveur de l'intelligence artificielle » Florence Parly, ministre des armées, nous assure que « **la France ne laissera pas émerger des robots tueurs** » et que « **l'homme sera à tout moment dans la boucle** ». Pieux mensonge d'autant moins crédible que la France est un des quelques pays qui minimisent ou bloquent les décisions sur ce sujet à l'ONU. La doctrine de « l'Homme dans la boucle » ne tiendra pas plus longtemps que la fin de la première bataille dans laquelle il faudra l'appliquer. Loin d'ici, Irak, Syrie, Mali et Yémen sont autant de terrains de tests – et cyniquement, de démonstration – pour les armées russes, états-uniennes, israéliennes et françaises.

Du côté de l'industrie, on estime que d'ici 2024, 60% des grandes entreprises industrielles auront intégré des processus pilotés par l'IA à leurs chaînes de production et d'approvisionnement. Dans ce monde, les robots parlent aux robots dans des langages standardisés. Ils se comprennent parfaitement et les humains n'interviennent qu'en cas de problème.

ÉTHIQUE ET COMITÉS

Grands principes, cadres et stratégies complètent des codes d'éthique très précis : depuis 2016, plus de 80 documents significatifs sur l'éthique des robots et de l'Intelligence Artificielle ont été produits par des entreprises, des gouvernements et des ONG. À les étudier, on s'aperçoit qu'il s'agit pour les géants des GAFAMI d'occuper le terrain et ●●●

ROBOCRATIE

QUELLE ÉTHIQUE POUR LA ROBOTIQUE ?

●●● bloquer toute réglementation, pour les start-up de se faire voir, et pour les armées et polices d'organiser en paix la robotisation des guerres et du contrôle des populations. Les conférences internationales fleurissent, comme la fameuse « Artificial Intelligence, Ethics and Society » sponsorisée – On se pince ! – par Facebook, Google, Amazon et IBM. Les comités d'éthique bourgeonnent. En France, un « Comité Pilote d'Éthique du Numérique » a été créé en 2019. Il est certes présidé par Claude Kirchner - un scientifique de renom et un humaniste sincère - mais la carrière, les financements et les « honneurs » de la quasi-totalité de ses membres dépendent du gouvernement, les positions de conflits d'intérêts y sont la norme. Jusqu'à y trouver Valérie Faure-Muntian, une députée LaREM , ou encore un « invité permanent » : Antoine Petit, haut fonctionnaire de la technoscience et directeur du CNRS. Nous l'avions entendu lors de la réunion de lancement du « Plan IA du gouvernement » déplorer qu'« en Europe nous avons l'éthique alors que les USA ont les produits ». Simplement consultatifs, nommés par les gouvernements qui les remplacent aussitôt lorsque – parfois – ils démissionnent en bloc, les comités d'éthique sont, et pour l'énoncer trivialement, une transposition politique de la vaseline, leur résultat n'est pas d'arrêter ce qui devrait et pourrait encore l'être mais bien au contraire, de « faire passer ».

ULTIME AVATAR

Ces êtres mécaniques, biologiques ou hybrides sont les derniers nés du principe d'*efficacité à tout prix*, seul guide des sociétés contemporaines étatico-techno-capitalistes. Nous pensons qu'ils en seront l'ultime avatar et s'autonomiseront des sociétés humaines, se les aliéneront. La seule position *viable*, éthique et politique, est de les bannir. On peut sinon, et sans risque, prédire l'émergence d'ici une voire deux décennies, de robots autonomes sachant se réparer, s'augmenter, se regrouper dans des organisations ad-hoc ou pérennes, se louer les uns aux autres rémunérés en crypto-monnaies, et capables de se procurer les ressources énergétiques, matérielles et cognitives dont ils auront besoin pour *atteindre leurs objectifs*.

Hépha Istos

MICHEL TERESTCHENKO
Un si fragile vernis d'humanité.
Banalité du mal, banalité du bien
La Découverte/Poches, 2007.

Une courte vidéo sur l'implant cérébral de la société d'Elon Musk. En anglais, les images seules suffisent :
https://www.teslarati.com/elon-musk-neuralink-human-trials-start-date/

ROBOCRATIE

DE MÉTAL... ET DE CHAIR

On s'en doutait ici, les robots ne peuvent pas nous sentir ! Mais on sait également qu'en matière de robots, l'impossible ne l'est pas : voici que des scientifiques les équipent d'un nez, un vrai nez, bien vivant. Quand nos prothèses sont mécaniques, les leurs sont biologiques ; une sorte de frontière tend à s'estomper...

Tout comme les êtres vivants, les robots sont des êtres sensibles. Des capteurs informent leur intelligence qui crée et maintient en continu une *représentation* d'eux-mêmes et de leur environnement. Couleur, forme, distance et mouvement... les robots commencent à très bien « voir » ; à lire également. Dureté, fragilité, poids, température... certains touchent, saisissent et portent, cassent ou massent, connaissent la matière, même s'ils sont peu à l'aise avec la matière molle comme celle des tissus. Ils peuvent écouter, comprenant une part croissante de ce qu'ils entendent ; ou encore parler. Mais l'olfaction résiste à l'automatisation et s'il existe des « nez artificiels », ils sont l'exception : très spécialisés et d'usages limités, comme la détection de pollutions ou d'explosifs.

L'odorat pourtant est nécessaire à la vie, et nous distinguons sans effort des centaines de millions d'odeurs. Les robots peuvent toujours courir ! Enfin... ils pouvaient, car le laboratoire des Systèmes Bio-hybrides de l'université de Tokyo vient de changer la donne. Plutôt que de simuler l'odorat avec des capteurs, les chercheurs ***dotent leur robot d'un vrai nez*** ; un nez biologique bien vivant, connecté à l'électronique. Un nez de moustique... car ces bêtes sournoises sentent plus précisément et plus fortement grâce à un groupe de cellules dédiées à l'amplification de la perception.

C'est la biologie de synthèse qui est mobilisée pour fabriquer les cellules nasales et assembler à la façon d'un Lego, des capteurs d'odeurs vivants. Baignées dans une soupe riche en glucose, les cellules sont greffées sur les composants électroniques du robot qui transmettent leurs messages d'activation à une intelligence artificielle pour interprétation. Et ça marche. Testé sur l'haleine humaine chargée de 3000 odeurs élémentaires, le prototype y détecte celle de l'octénol, annonciateur du cancer. L'université n'annonce un délai de 10 ans maximum pour l'industrialisation par une start-up.

À l'abri des laboratoires, la course à l'innovation robotique propulse la technoscience, estompe la frontière autrefois bien rigide entre vivants et machines.

Hépha Istos

REGARDONS AUTREMENT L'AUTOMATISATION

Nous avons reçu ce courrier en réponse à un article paru.
(La signature est de nous…)

Dans le numéro de Janvier 2021 du *Monde Libertaire*, vous publiez deux articles de Hépha Istos dont « À quand la robonose ? », critiquant l'accélération du déploiement de l'automatisation dans la production, sur lequel j'aimerais revenir.

La peur mise en avant dans cet article est celle du « grand remplacement » des travailleurs/euses. Pourtant, il me semble que cette peur se porte sur la mauvaise menace. En effet, si le remplacement des humains par la machine pose un problème social d'ampleur dans le contexte dans lequel nous nous trouvons, c'est qu'il se manifeste justement dans un contexte de société capitaliste. Dans celui-ci, les travailleurs/euses sont dépendant·e·s du salariat pour vivre, céder à l'exploitation étant le principal des rares moyens ouverts aux prolétaires d'obtenir un revenu : l'inactivité, c'est la mort. L'automatisation – et donc le chômage de masse – est alors un danger immédiat.

DANS LES IDÉAUX AUXQUELS ON PEUT ASPIRER, L'AUTOMATISATION DES TÂCHES INGRATES EST UN ESPOIR DE LIBÉRATION.

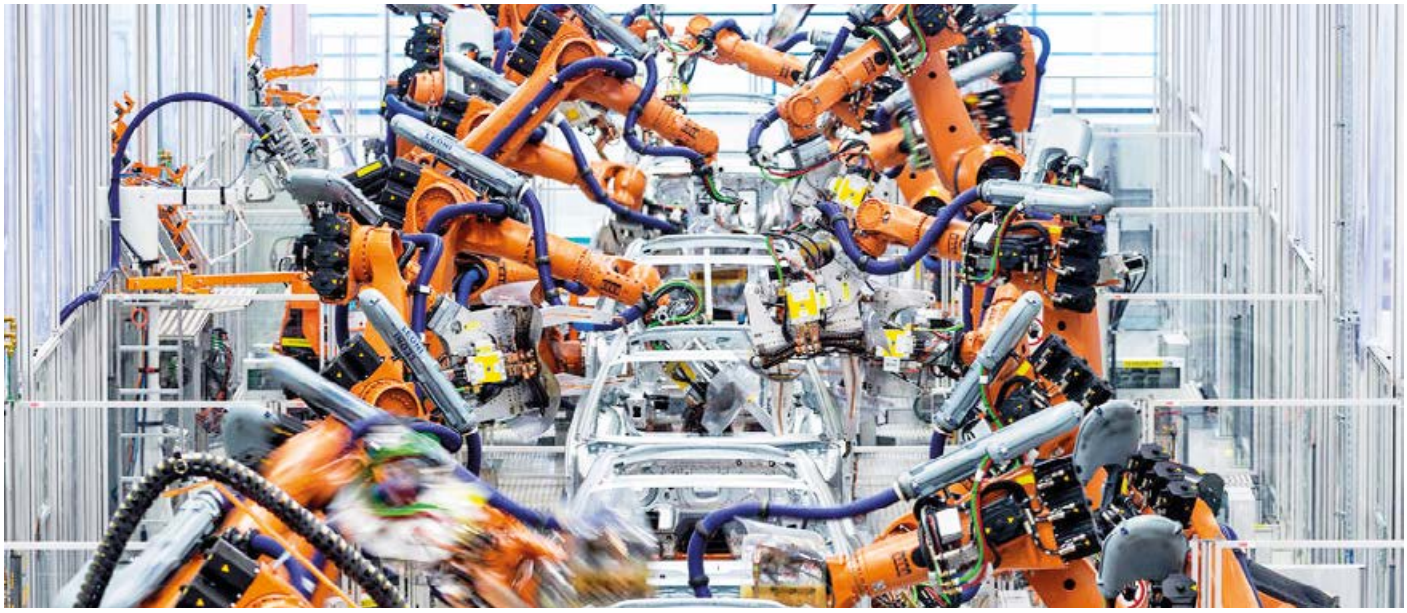
D'un côté, un certain nombre de tâches aujourd'hui automatisées servent des productions de faible qualité (pensons aux restaurants fast-food mentionnés). Ces productions, aux prix tirés vers le bas, sont destinées aux prolétaires. Mais dans la perspective d'une société révolue, s'étant débarrassée des classes capitaliste/prolétaire, ces produits ou services et leurs conditions de productions n'ont plus lieu d'être.

D'un autre, le point clef du problème se trouve dans le système de distribution des ressources. Aujourd'hui, elles sont volées par les propriétaires lucratifs et parcimonieusement distribuées aux travailleurs/euses afin de reproduire leur force de travail, comme on investit dans l'entretien d'une machine pour qu'elle continue de fonctionner. Mais d'autres systèmes de distribution des ressources sont possibles. Débarrassé·es des propriétaires lucratifs, détachons le revenu du poste de travail, et rattachons-le, comme dans la fonction publique par exemple, à un grade, ou au besoin. Je ne fixe pas de solution, soyons créatif·ve·s. Une fois le revenu détaché de l'occupation d'un poste de travail, pourquoi ne laisserions-nous pas les robots effectuer, à moindre frais, à moindre effort, à moindre erreur, des tâches qui nous rebutent ?

L'INFORMATIQUE, COMME LA SCIENCE, EST UN OUTIL NEUTRE, APOLITIQUE.

Mais, comme la science, son utilisation s'inscrit dans un contexte politique qui peut l'amener à servir des politiques ennemies ou d'arme redoutable à notre encontre dans la lutte des classes. Mais comme il serait absurde de se débarrasser de la science à cause des fins sinistres pour lesquelles elle a pu être amenée à être utilisée, gardons-nous de nous débarrasser de l'informatique – de la robotique à l'intelligence artificielle – alors qu'elle nous a apporté tant et peut nous servir encore dans notre désir de libération.

Déméter



Kronstadt, mars 1921

La révolte de Kronstadt a marqué l'aboutissement d'un processus entamé en Russie soviétique depuis la prise du pouvoir par les bolcheviques en 1917.

La ville de Kronstadt est une cité maritime fortifiée sur l'île de Kotline. Cette base navale militaire, située à une vingtaine de kilomètres de Petrograd, lui fait face. Par beau temps, il est possible d'apercevoir la capitale. Elle sert à protéger la ville d'une intrusion par la mer. La ville est un symbole depuis la construction de Saint-Pétersbourg du développement maritime de la Russie. Forteresse militaire, elle est aussi un arsenal dans lequel travaillent quelques milliers d'ouvriers.

La cohabitation entre deux populations, soldats et ouvriers, crée dans la ville une atmosphère particulière. Les révolutionnaires sont présents dans les arsenaux et, par capillarité, parmi les soldats de la garnison. En 1905, une partie de la garnison participe à la révolution puis dans les années suivantes aux différents mouvements revendicatifs. Cette tradition se perpétue jusqu'en février 1917. Les marins refusent alors de servir les ordres de la monarchie finissante. La base devient un lieu d'élaboration d'une nouvelle société rêvée. Une partie de la garnison et des ouvriers de l'arsenal constitue un soviet composé d'environ 300 délégués, qui représentent une partie de la garnison. Les différentes compositions du soviet de la ville montrent une évolution des rapports de force. Les bolcheviques, par un méthodique travail d'implantation, ont changé la structure du soviet en leur faveur. Minoritaires dans les instances de décisions, ils ont quand même une influence substantielle. Lors de l'insurrection d'octobre, la garnison envoie une délégation qui participe à la chute de Kerensky, mais déjà une partie des marins se montre méfiante vis-à-vis des nouvelles structures étatiques que les bolcheviques veulent mettre en place. Une partie des marins part soutenir l'expérience révolutionnaire à Moscou.

À Kronstadt, en mars 1918, en raison des slogans et des positions officielles des bolcheviques sur la paix, le pain et la terre, le Parti continue à progresser tout en restant minoritaire face à l'alliance des autres courants qui refusent leur mainmise sur le soviet de l'île. L'interdiction d'une partie de la gauche par les bolcheviques modifie les équilibres et leur permet en mars 1918 de prendre le contrôle du soviet. Cette marche en avant se poursuit en avril 1918 quand les principales organisations anarchistes sont suspendues sous prétexte d'être infiltrées par les Blancs.

> **“ Une politique systématique qui transforme toute forme de contestation sociale en crime de lèse-soviétisme. ”**

A partir de juillet 1918, les bolcheviques assoient leur pouvoir de manière définitive. Ils s'appuient pour ce faire sur de nouvelles castes qui leur sont favorables. Ainsi alors qu'un système de rationnement est mis en place à partir de juillet 1918, ceux qui ont la carte du Parti ou suivent le corps des fonctionnaires dévoués de la Tchéka bénéficient des subsides du régime. Cet asservissement par le service permet au Parti de créé l'ébauche d'une nouvelle classe dirigeante, loin du monde ouvrier qui, lui, continue à subir les privations. Le nombre de membre du PB passe de quelques milliers en 1917 à 150 000 en 1919 et plus de 600 000 l'année suivante. Dans la police politique, les effectifs ont triplé entre 1918 et 1921 pour dépasser les 60 000. Alors que paradoxalement, les ouvriers qui ont été le fer de lance du Parti bolchevique en 1917 ne sont plus qu'une portion congrue. C'est dans ces conditions hostiles à toutes expressions politiques que les tentatives d'insurrection ouvrière se déroulent. Dans les villes, les formes de résistance s'organisent, à Petrograd et dans le reste de la Russie. Impitoyablement les bolcheviques massacrent toutes les formes d'opposition dans la Volga. Les ouvriers d'Ijvesk ou de Votkinsk paient au prix fort leur insubordination. Il ne s'agit pas de quelques points isolés mais d'une politique systématique qui transforme toute forme de contestation sociale en crime de lèse soviétisme.

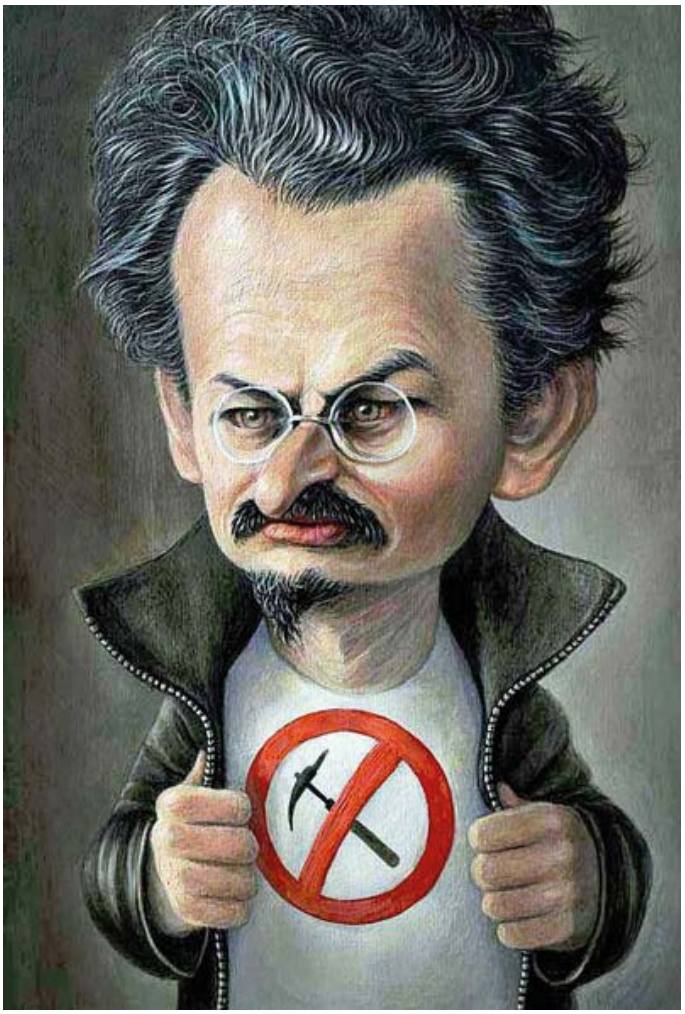
DRAPEAU DES MARINS DU PETROPAVLOSK.1917

Cependant entre 1918-1920, les bolcheviques n'ont pas encore réussi à museler entièrement le pays. Il en est de même dans la Baltique quelques mois après. En 1918, déjà plusieurs tentatives de révoltés ont été matées. Les grèves ouvrières qui éclatent à Petrograd sont sanctionnées, comme dans l'usine Oboukho où 45 000 ouvriers en grève sont licenciés après que l'armée les ait obligés à quitter leur entreprise. Seuls 2 500 d'entre eux sont réembauchés.

À Kronstadt, les marins participent à la défense de l'île contre les tentatives de débarquement des troupes de la coalition antibolchevique. Les troupes contre-révolutionnaires sont repoussées définitivement au début, à l'automne 1920. Dans l'île, le Parti renouvelle sans cesse ses militants selon le principe du parti qui se renforce en s'épurant des éléments impurs et opportunistes. Mais, la rigueur de l'hiver fait croître les mécontentements. Entre Septembre et Décembre, les grèves et les débrayages se multiplient dans l'arsenal. D'autant qu'en Janvier 1921, le gouvernement décide de réduire les rations de pain et de viande dans les grandes villes, alors que la population est au bord de la famine. La crise est aggravée par les inégalités générées par le rationnement et les statuts différents en fonction de sa place dans le Parti-État. L'hiver particulièrement rigoureux au bord de la Baltique renforce le sentiment d'injustice d'autant que les entreprises ferment faute de combustible. À Petrograd, les ouvriers encore employés voient leur ration de pain réduite. Dans l'ensemble des usines, des mouvements de protestation se développent. Partout dans la ville l'exaspération contre les communistes s'exprime. Le 24 février la grève touche une partie des usines de la ville. Les mots d'ordre reviennent à chaque résolution « **à bas la terreur** » « **droit à la liberté d'expression** » « **droits de la personne** » « **indépendance des organisations ouvrières** » « **élection libre des soviets** ». Tous les ouvriers exigent la fin de la « commissarocratie », des rations alimentaires et des privations. Les habitants des villes ayant des relais dans les campagnes savent que les récoltes ont eu lieu et que le pouvoir confisque les denrées. Dans certaines usines ce sont directement les bolcheviques et le Parti qui sont visés par les slogans.

À partir du 25 février, la machine répressive infernale se remet en route. La loi martiale est décrétée à Petrograd. Tout contrevenant est immédiatement arrêté. Les hiérarques du Parti viennent tenir un meeting dans la ville, contesté par une partie de la population. La Tchéka arrête alors tous les militants connus pour leur appartenance à un parti non bolchevique (SR, menchevique, anarchiste). Elle ordonne de faire tirer sur les manifestations ouvrières. Des marins sont appelés à la rescousse. Ces derniers écoutent les revendications et finalement prennent fait et cause pour les ouvriers pétersbourgeois. ●●●

Kronstadt, mars 1921



DESSIN DENIS LOPATIN

“ Lénine et ses acolytes musellent alors toutes formes d'opposition à la politique majoritaire dans le Parti. Quant aux marins, ils sont définitivement rejetés dans le camp des Blancs. ”

●●● Le 1er mars, les matelots du Petropalovsk appellent à l'insurrection. Les 15 points sont sans appel : soviets libres, libertés de parole et de réunion, libération des prisonniers politiques, égalité dans les rations alimentaires. Les marins espèrent encore voir le Parti interférer. Le lendemain une autre résolution est votée par le comité révolutionnaire provisoire. Elle accentue les revendications affirmant qu'il vaut mieux mourir debout que dans les caves de la Tchéka. La révolte s'est étendue dès le 3 à toute l'île. Le 4, le pouvoir répond en assimilant les Kronstadiens aux Blancs et aux contre-révolutionnaires. En meeting à Pétrograd, Zinoviev, le chef du Parti reprend la même rengaine, provoquant l'ire des ouvriers présents. Le 5 mars, Léon Trotski, le chef de l'Armée rouge, annonce un ultimatum et la grâce à ceux qui se rendraient. Peu y croient. Il nomme Mikhaël Toukhatchevski pour diriger les opérations militaires. Sur ces événements, le Xe congrès du Parti s'ouvre à Moscou. Deux décisions majeures sont prises : la Nouvelle économie politique introduisant le marché dans l'économie collectivisée et surtout l'interdiction des fractions et la fin des tendances dans le Parti, Lénine et ses acolytes musellent alors toutes formes d'opposition à la politique majoritaire dans le Parti. Quant aux marins, ils sont définitivement rejetés dans le camp des Blancs. Les déclarations des *Izvestia* de Kronstadt proclament l'exact contraire.

Les insurgés reprennent les idées révolutionnaires abolissant par exemple la peine de mort, laissant – au nom de la présomption d'innocence – en liberté les membres du Parti non suspectés d'actions délictueuses. Alexandre Berkman et Emma Goldman tentent désespérément et en vain de trouver une issue par la négociation. Le 10 mars, Léon Trotski adresse au Bureau politique un télégramme exigeant l'intervention immédiate en raison de la fonte des glaces. De leur côté, les marins tentent de faire la liaison avec les révoltés de Petrograd, sans succès. Ils sont repoussés par la garnison. Les marins et les insurgés, s'ils ne l'étaient pas immédiatement, se découvrent une sensibilité libertaire et les mots d'ordre publiés dans les *Izvestia* de la ville rapproche les marins des revendications libertaires. Les tentatives d'attaques des bolcheviques se multiplient et après deux échecs, la troisième est la bonne.

Le 16 mars, l'Armée rouge sur ordre de Trotski – qui n'est pas présent mais qui entérine – attaque. La ville de Petrograd est entièrement quadrillée par l'armée et les bataillons de la Tchéka. Près de 50 000 hommes sont mobilisés pour mettre fin à l'insurrection. L'armée bénéficie à l'intérieur de la forteresse du soutien des bolchéviques qui avaient réussi à fuir la prison dans laquelle ils avaient été enfermés, servant de base avant aux militaires. En dépit d'une résistance désespérée, les Kronstadiens succombent sous le poids du nombre. Une partie des habitants de la ville réussit à quitter l'île pour la Finlande – certains désespérés rentrent en Russie quelques semaines plus tard où ils sont arrêtés comme tous ceux qui reviennent en Russie dans les années suivantes, trop crédules face à la mansuétude du pouvoir. Près de 10 000 à 15 000 personnes sont tuées dans les combats et dans la répression à ciel ouvert conduite par la Tchéka qui commence alors que les combats sur l'île ne sont pas terminés. Comme plus tard pendant la grande terreur de 1937-1938, la Tchéka met en place des tribunaux d'exception chargés de juger et de condamner les insurgés. Le bilan est sans appel : près de 10 000 arrestations, plus de 2000 condamnations à mort, 6 500 à des peines de travaux forcés et 1500 libérés. La ville est ensuite vidée de ses habitants. Il s'agit de faire également disparaître sa mémoire dans l'espace urbain puis de condamner à la *damnatio memoriae* dans la vie soviétique. L'insurrection de Kronstadt est écrasée définitivement le jour anniversaire de la Commune de Paris – un symbole.

Elle traduit l'ultime espoir d'un soulèvement libertaire traversant la Russie entre 1917 et 1921, la répression de cette insurrection demeure le symbole du bolchevisme dans sa vérité.

Peu après Kronstadt, c'est le tour des Verts – les paysans insurgés dans les terres arables de l'ouest de la Russie et de l'Ukraine – et de la Makhnovtchina de subir l'attaque de l'Armée rouge qui amène dans ses bagages les sbires de la Tchéka. Cette dernière s'assure du triomphe du modèle bolchevique et de l'élimination des éléments impurs. Elle est suivie en juin Juillet 1921 par l'éli-

mination des révoltés paysans de Tambov. L'année suivante les derniers révoltés de Iakoutie subissent le même sort. Il y a eu une incontestable transformation des structures politiques et sociales en Russie soviétique, la conquête de l'appareil d'État et des structures répressives correspondait pour les bolcheviques à la volonté d'introduire un modèle révolutionnaire unique. Depuis 1918, toutes les révoltes populaires, y compris salariales, sont systématiquement réprimées. Habilement, les bolcheviques arrivent à faire passer les révoltes comme des formes d'hostilité systématique à la révolution, alors qu'ils se sont vêtus de tous les habits de l'État, subvertissant en outre la notion même de révolte. Les mouvements révolutionnaires subissent encore le poids de cette duplicité et du grand mensonge.

Cet article n'aurait jamais été possible sans le travail pionnier d'Alexandre Skirda quix entre 1971 et 2020 a toujours porté avec lucidité l'analyse de cette histoire. Depuis 1971, Alexandre en avait publié 5 versions. Les deux dernières sont considérablement augmentées par les publications d'ouvrages issus des archives ex-soviétiques montrant la responsabilité pleine et entière des bolcheviques dans la situation économique du pays, dans la dictature instaurée. Il souligne enfin la responsabilité de Trotski dans cette répression. *Prolétariat contre bolchevisme* (Paris, Max Chaleil, 2012) et *Kronstadt 1921 soviets libres contre dictature de parti* (Spartacus, 2017) sont les dernières éditions. Il convient d'ajouter les témoignages d'Alexandre Berkman, *Le Mythe bolchevik*, Quimperlé la Digitale, 1996 [éditions originale 1932] et Emma Goldmann, *Vivre ma vie*, Paris, L'échappée, 2018 [éditions originales 1931]. L'ouvrage de Voline, *La Révolution inconnue*, Genève, Entremonde, 2007 [Paris, Les amis de Voline, 1947, complété par l'édition de 1986]. Le dernier titre paru sur le sujet est le recueil de textes présenté par Étienne Lesourd, *Kronstadt 1921, Chronique à plusieurs voix de la révolte des marins et de sa répression*, Paris, Les nuits rouges, 2021 qui montre les arguments libertaires et présentent en contrepoints les éléments pro-bolcheviques. Il contient une bibliographie et une sitographie exhaustives.

Sylvain Boulouque

Kronstadt 1921-2021 en ligne !

Pourquoi commémorer Kronstadt alors que tous les yeux sont tournés vers la Commune de Paris ? Des parallèles peuvent être faits pour expliquer cela. Une ville qui s'organise par elle- même pour vivre et se défendre contre un pouvoir vu comme oppresseur. Une ville dont les messages s'adressent au monde entier. Une ville qui continue à vivre dans nos mémoires un siècle après sa disparition. Une ville dont les habitants furent le dernier obstacle à l'établissement d'une autocratie bureaucratique et totalitaire. En Russie une autre contre-révolution, déconcertante à bien des égards, était alors en marche, tout à ses efforts pour effacer celle qui avait commencé en février 1917.

C'est pourquoi une petite équipe a décidé de rassembler autant d'informations qu'il lui a été possible et de les mettre à la disposition de qui veut bien en prendre connaissance sur le site web revolutions-1917.info. Les lecteurs y trouveront, une chronologie détaillée de ces mois terribles de février et mars 1921, établie et

UN DÉTACHEMENT DE MARINS RÉVOLUTIONNAIRES. PETROGRAD, 1917

illustrée d'extraits des Izvestias de la Commune de Kronstadt.

Sont présents, en plus un grand nombre de textes, racontant ce qui s'est passé ou présentant des explications comme des analyses de la situation d'alors, ainsi que les leçons que l'on peut en tirer. Parmi ces auteurs, il faut citer Emma Goldman et Alexandre Berkman qui étaient là au moment de cette insurrection comme Trotsky présent aussi et à quel titre ! Ciliga, Makhno, Serge, Radek, Lénine, Mett, Rocker, Brendel et bien d'autres !

Selon Rudolf Rocker (1921) « **Les matelots de Kronstadt sont en majorité anarchistes. Ils ne se situent pas à droite, mais à gauche des communistes. Dans leurs derniers radiogrammes, ils proclament : "Vive le pouvoir des Soviets !" alors qu'ils n'ont pas une seule fois déclaré : "Vive l'Assemblée Nationale !". Pourquoi se sont-ils soulevés contre le gouvernement soviétique ? Parce qu'ils ne le trouvent pas assez soviétique. Ils ont inscrit sur leur drapeau le même mot d'ordre mi-anarchiste, mi-communiste que les Bolcheviks eux-mêmes avaient proclamé il y a trois ans et demi, au lendemain de la Révolution d'Octobre. Dans leur lutte contre le gouvernement soviétique, les insurgés de Kronstadt ont manifesté en différentes occasions leur haine profonde du "bourgeois" et de tout ce qui est bourgeois.** [...] **Il s'agit là d'une insurrection de gauche, et non de droite.** »

Pierre Sommermeyer

Il y a un siècle, Kronstadt, Gouliaï-Polié

Il y a cent ans, les derniers espoirs d'une transformation anti-autoritaire de la société russe prenaient fin. L'anniversaire du massacre de la Commune de Kronstadt et de l'élimination de Makhno permet de revenir sur ces aspects de l'histoire libertaire, mais aussi de tenter de comprendre les causes de l'échec de l'anarchisme.

En Russie, l'épopée a commencé à la fin du XIXe siècle. Les éditions Nada ont eu l'excellente idée de rééditer *Les anarchistes russes*, l'ouvrage de Paul Avrich, l'historien progressiste américain décédé en 2006. Il ne s'agit pas d'une une simple réédition. Les éditeurs en ont fait un très bel objet, avec une riche iconographie et une substantielle postface de l'historien russe Mikhaël Tsomva. D'une manière parfois un peu confuse, il rappelle l'apport du travail d'Avrich. Si l'historien américain a pu quelques fois proposer une légitimation du pouvoir soviétique, ces écrits demeurent la base indispensable pour comprendre l'anarchisme russe.

Il distingue deux grandes phases qu'il organise en deux temps : des origines jusqu'à 1917 et les années 1917-1921 suivies des années d'exil.

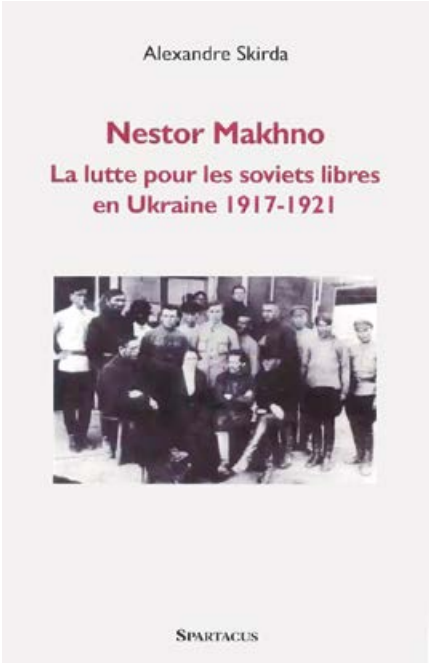
Après avoir rappelé l'apport des grands anciens – Bakounine et Kropotkine – en Russie, la première période s'ouvre, comme un peu partout en Europe sur la propagande par le fait. Entre 1870 et 1905, les libertaires ont multiplié les actions violentes. Puis, avec un léger décalage par rapport au reste de l'Europe, le mouvement libertaire russe entre dans la deuxième phase, la construction d'un mouvement syndical et la tentative de définition d'un anarchisme ouvrier et syndical, qui est en conflit avec les autres formes historiques de l'anarchisme encore portées vers l'action violente. Comme dans le reste du mouvement libertaire, la Première Guerre mondiale déchire le mouvement face à l'Union sacrée et à la position défensive défendue par Kropotkine. La révolution de Février marque une forme de convergence avec les bolcheviques. Elle repose sur un quiproquo : détruire l'État ne prend pas le même sens. De même, le contrôle ouvrier prôné par les syndicalistes ne signifie pas le contrôle étatique mis en œuvre par les bolcheviques. Avrich montre le nombre de cas où les libertaires ont été abusés sur des slogans et des mots d'ordre entre Février 1917 et Février 1918. Cette convergence est tragique pour l'anarchisme russe car elle l'a conduit à sa perte, mais cette période a été cruciale. À partir de mars 1918, les anarchistes se ressaisissent condamnant la violence du pouvoir bolchevique mais c'est trop tard. L'appareil d'État et sa police sont aux mains d'un pouvoir implacable prêt à tout pour y rester. L'anarchisme russe voit son expression limitée puis interdite, ses militants emprisonnés. En fait, dès 1918, le déclin est marqué. Il reste cependant quelques îlots et quelques régions où sa force collective lui permet de s'exprimer et empêche son interdiction immédiate, pour des raisons stratégiques.

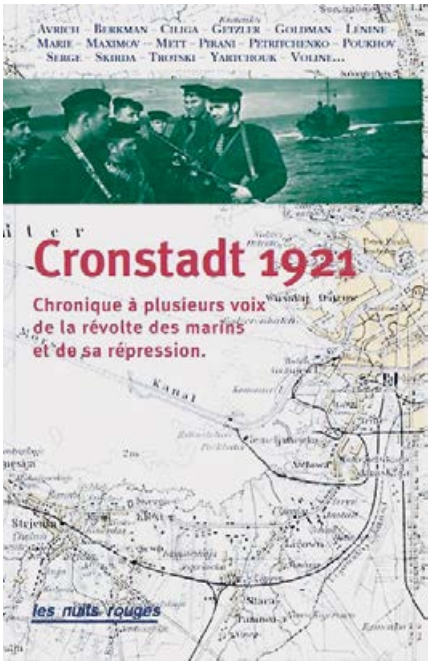
Une des régions où l'anarchisme survit plus longtemps est l'Ukraine. Avrich évoque la question rapidement.

> *« Matelots de Kronstadt, gloire et orgueil de la Révolution russe… »*
>
> **Léon Trotski qui enverra l'Armée rouge contre les mêmes matelots.**

> *« Parce que nous avons réussi et que nous étions un démenti aux pratiques bureaucratiques bolcheviques, Trotsky, trahissant le pacte entre l'Ukraine et le pouvoir bolchevique, envoya l'Armée rouge pour nous combattre ».*
>
> **Nestor Makhno**

La réédition du *Nestor Makhno. La lutte pour les soviets libres en* Ukraine *1917-1921* d'Alexandre Skirda est centrale pour comprendre la force de l'anarchisme ukrainien. Depuis la première parution en 1984, le livre est devenu un classique – il s'agit de la cinquième édition.





Né en 1888, mort d'épuisement à Paris en 1934, Makhno suit les routes de l'anarchisme russe, en participant à la propagande par le fait. Condamné en 1910, sa libération intervient en mars 1917. A partir de cette date, Makhno organise les soviets en Ukraine tentant tant bien que mal d'organiser une nouvelle société autogérée. La région est un centre de résistance où près de 50.000 hommes en armes luttent contre la progression des armées blanches. Skirda rappelle qu'elle n'était soumise à aucune hiérarchie. Une nouvelle fois l'anarchisme russe a été utilisé par le pouvoir bolchevique comme force d'appoint. Ce dernier se débarrassant des libertaires dès que les circonstances le lui permettent. L'historien livre dans un récit haletant cette épopée tragique dont l'échec a animé les débats sur les formes d'organisation de l'anarchisme pendant des décennies.

Étienne Lesour propose *Cronstadt 1921, Chronique à plusieurs voix de la révolte des marins* et de sa répression, un livre original sur Kronstadt. Plutôt que de trancher, il met en perspective les différentes analyses. Elles rappellent que Kronstadt est une insurrection libertaire sans libertaire. Il s'agit d'une explosion de liberté. Cette liberté s'explique en partie parce que l'île n'est pas directement soumise aux injonctions du pouvoir bolchevique. L'air de la mer inclinant aussi à la liberté. C'est bien l'opposition frontale avec la direction du pouvoir bolchevique qui a d'abord permis l'insurrection et en conséquence favorisé la répression. Les tensions sont vives dans l'île mais aussi dans Petrograd. La ville épuisée est traversée par un vent insurrectionnel immédiatement maté par la police politique. La révolte gagne l'île et la révolte commence le 1er mars. La proclamation de l'insurrection est spontanément libertaire et la réponse du pouvoir est naturellement bolchevique : éliminer toute forme d'opposition. Il ne s'agit pas tant d'un mal nécessaire selon l'expression de Paul Avrich que l'expression naturelle du bolchevisme qui, par sa définition même, ne peut supporter la moindre opposition.

Sylvain Boulouque

PAUL AVRICH,
Les anarchistes russes,
Nada 2020 432 p. – 22 €

ALEXANDRE SKIRDA,
Nestor Makhno.
La lutte pour les soviets libres en Ukraine 1917-1921,
Spartacus, 2020, 498 p. – 23 €

Cronstadt 1921,
Chronique à plusieurs voix de la révolte des marins et de sa répression,
Textes rassemblés par Étienne Lesourd,
Les nuits rouges, 2021, 212 p. – 12, 5 €

Mars 1886 : révoltes ouvrières en Wallonie

La Wallonie, dans le dernier quart du XIXe siècle, constitue la partie la plus industrialisée et la plus prospère du jeune royaume de Belgique. Le pays compte d'ailleurs parmi les nations les plus avancées en matière de développement du capitalisme industriel. Le suffrage universel n'existe pas, c'est le suffrage censitaire qui prévaut (116 000 « repus » contre 5 à 6 millions « d'esclaves »). Quelques ébauches de protection sociale ont vu le jour, fruits des revendications et de l'organisation de la contestation au sein du monde ouvrier. Les classes dirigeantes entretiennent l'illusion d'un climat social apaisé. Les anarchistes, considérés comme des agitateurs et soupçonnés de complot contre l'État, sont dans le viseur des dirigeants.

La Wallonie, dans le dernier quart du XIXe siècle, constitue la partie la plus industrialisée et la plus prospère du jeune royaume de Belgique. Le pays compte d'ailleurs parmi les nations les plus avancées en matière de développement du capitalisme industriel. Le suffrage universel n'existe pas, c'est le suffrage censitaire qui prévaut (116 000 « repus » contre 5 à 6 millions « d'esclaves »). Quelques ébauches de protection sociale ont vu le jour, fruits des revendications et de l'organisation de la contestation au sein du monde ouvrier. Les classes dirigeantes entretiennent l'illusion d'un climat social apaisé. Les anarchistes, considérés comme des agitateurs et soupçonnés de complot contre l'État, sont dans le viseur des dirigeants.

Au cours de l'année 1885, la répression a posé sa grosse patte sur le mouvement anarchiste, du côté de Bruxelles. Une descente de police de grande envergure a eu lieu au mois de juillet, rue Notre-Seigneur, très disproportionnée eu égard aux résultats. On ne découvre pratiquement rien qui démontre une menace émanant des milieux anarchistes contre la Sûreté de l'État. N'empêche, plusieurs anarchistes étrangers sont expulsés, déforçant ainsi le mouvement dans la capitale belge. Les animateurs bruxellois dudit mouvement, Monier, Govaerts, Stuyck, Wysmans, entre autres, commencent à tourner leurs regards vers la Wallonie.

Le 10 janvier 1886, un meeting se tient à Liège. Il est organisé par le groupe anarchiste liégeois, à l'instigation d'Edouard Wagener, Jean-Joseph Rutters et François Billen. Wagener a un passé de révolutionnaire déjà chargé. Admirateur de Bakounine, il a été sous-officier mais rétrogradé, il finit par quitter l'armée. Tour à tour négociant, commissionnaire, fabricant de chaises, on le retrouve cabaretier en 1881, au Rivage à Herstal, une ville du bassin industriel liégeois. La même année, il prend la présidence de la fédération liégeoise de l'AIT, répondant au doux nom des « Va-nu-pieds ». Il semble faire partie des quelques-uns qui lancent, au début de l'année 1886, le Cercle des anarchistes de Liège. Débuts en fanfare pour le groupe liégeois, qui organise le 10 janvier un premier meeting : « **Pourquoi nous sommes révolutionnaires, pourquoi nous sommes anarchistes** ». En février, le groupe annonce qu'il va organiser des réunions hebdomadaires. Dans la foulée, des groupes se constituent dans les villes de Tilleur, Jemeppe et Flémalle, toujours le long du bassin mosan. Verviers, la « ville lainière », non loin de Liège, est dotée d'une implantation anarchiste plus ancienne, notamment autour du cercle *L'étincelle*. Bruxellois et Verviétois soutiennent leurs compagnons liégeois en envoyant des orateurs prendre la parole lors des meetings.

Peu avant le 18 mars 1886, le groupe des Liégeois annonce l'organisation d'un défilé suivi d'un grand rassemblement, à l'occasion des 15 ans de la Commune de Paris. L'appel est signé des noms de Rutters et Billen. Il est placardé sur les murs et l'on y lit : « **Continuerons-nous à laisser nos femmes et nos enfants sans pain quand les magasins regorgent des richesses que nous avons créées ? Laisserons-nous éternellement la classe bourgeoise jouir de tous les droits ? »** Pour autant, les anarchistes craignent que leur initiative ne rencontre guère de succès, au point qu'ils prévoient d'emblée un « plan B » si les participants ne se pressent pas au portillon… Les autorités communales, de leur côté, ne prennent guère au sérieux ce qu'ils considèrent comme les rodomontades de quelques factieux isolés. Aussi le dispositif policier prévu par le bourgmestre-sénateur Julien d'Andrimont est-il relativement modeste.

Le 18 mars au soir, ô surprise… la place Saint-Lambert, au cœur de la cité ardente (Liège) est noire de monde. Deux à trois mille manifestants se sont rassemblés : des hommes, des femmes, des enfants, mineurs, ouvriers, venus de Liège et des alentours, de Verviers, mais aussi des Flamands, des Allemands… Il y a de la fièvre révolutionnaire dans l'air. Le peuple est en colère, car la crise est sévère. Les possédants se plaignent, pourtant ce sont tous ces « meurt-de-faim » qui en subissent les conséquences : les journées de treize heures sont leur lot et la paye diminue régulièrement. L'hiver est rude cette année-là et le spectre du chômage hante les rangs ouvriers. Le défilé doit conduire le cortège jusqu'à la place Delcourt, en Outremeuse, au Café Le National, où les orateurs doivent prendre la parole. Sur le trajet, les chants fusent, on entend des « **Vive la révolution !** », des « **Morts aux bourgeois !** », des « V**ive l'anarchie !** ». Autant dire que la température monte d'un cran en passant devant les vitrines des quartiers chics. Wagener se hisse sur les épaules d'un compagnon et harangue la foule : « **Qui a produit ces richesses ? C'est vous, c'est l'ouvrier ! Vous les faites et vous n'en jouissez pas ! Vous mourez de faim avec vos femmes**

LA GRÈVE AU PAYS DE CHARLEROI, PEINTURE DE ROBERT KOEHLER

et vos enfants et vous laissez là toutes ces richesses… C'est que vous êtes des lâches! » C'est l'étincelle qu'il faut pour mettre le feu aux poudres. Des vitrines sont brisées, on assiste à des scènes de pillage.

Pendant ce temps, le bourgmestre est en train de se taper des huîtres au cours d'une réception donnée en l'honneur du musicien Franz Liszt. Bientôt, les agapes sont interrompues par le tumulte d'une foule en colère qui s'est massée devant l'Hôtel de Ville. Un peu partout en ville, des foyers insurrectionnels inquiètent les bons bourgeois. Les autorités font intervenir en catastrophe un bataillon de gendarmerie tenu en réserve. Quarante-sept arrestations vont clôturer ce premier spasme insurrectionnel. Wagener lui-même, rentré tranquillement chez lui en train vers 22 heures, est arrêté le lendemain au saut du lit. Le surlendemain, le calme est revenu dans la cité ardente.

Il semble bien que la caste des possédants ait été incapable de détecter la capacité d'initiative des masses populaires. Le plus flagrant indice se fait jour si l'on considère que les quelques anarchistes organisés seront eux-mêmes pris de court par la tournure des événements et n'auront pas réussi à tirer parti de ce vent de révolte. C'est l'avis de l'anarchiste allemand Johann Neve, qui séjourne dans la région à la même période : « **Je vous assure**, écrit-il à Victor Dave, **que s'il y avait eu un homme intelligent à cette manifestation, les insurgés auraient été les maîtres de la situation en deux heures de temps et les choses auraient pris une autre tournure.** » Entre échauffourée et insurrection, les événements ont un avant-goût de révolution sociale manquée. Si ce n'est que la colère s'étend et déborde les limites de la ville de Liège proprement dites.

En effet, à quelques kilomètres de Liège, à Seraing, des tensions se sont élevées entre les mineurs et la direction du charbonnage de la Concorde (Jemeppe). Les mineurs – les houilleurs – entrent en action le lendemain de l'émeute liégeoise, sans lien direct d'organisation avec elle. Des tracts anarchistes sont diffusés le 19 mars et, dans un premier temps, la situation reste calme. Le lendemain, en revanche, c'est jour de paye et les houilleurs cessent le travail, de Tilleur à Flémalle sur la rive gauche de la Meuse, et d'Ougrée à Seraing sur la rive droite. Les revendications tiennent en peu de mots : augmentation des salaires, réduction du temps de travail et amélioration des conditions de travail. Eu égard aux événements de l'avant-veille à Liège, du côté des autorités, on est échaudé! Le couvre-feu est instauré dès le 20 mars. Le dispositif mobilisé est considérable. En plus des forces de gendarmerie, le gouverneur provincial sollicite l'envoi de troupes : bataillons et escadrons convergent vers le bassin houiller. Les bords de la Meuse fourmillent de bonnets de gendarmes à poil (ou de bonnets à poil de gendarmes, sur ce point, les avis divergent)… C'est un véritable état de siège! Dans un tel climat, les tensions montent. Des petites échauffourées éclatent, des bris de vitrine, des dégradations de biens matériels. Finalement, les premiers coups de feu sont tirés par la troupe et les premiers blessés tombent.

« **La grève au pays de Liège eut la violence, mais aussi la courte durée d'une bourrasque** », dira l'historien Van Kalken. C'est que la répression allait s'avérer très dure, en termes de peines de prison. La grève constitue toujours à cette époque une action illégale. Une quarantaine de prévenus se retrouvent condamnés, dès le 24 mars, à des peines allant de quatre à seize mois, pour avoir pris part à « l'affaire des anarchistes du 18 ». C'est sans doute aussi le manque de ressources des grévistes qui eut raison de leur entreprise. Sur les revendications des ouvriers, comme il se doit, les patrons des charbonnages vont par ailleurs demeurer inflexibles.

Au premier regard, il s'agit d'une série d'émeutes à caractère insurrectionnel et de grèves ne répondant à aucune stratégie concertée. Les événements n'ont a priori aucun lien entre eux. Mais si l'on considère les choses du côté des détenteurs de la violence légale, gouvernants et possédants furent prompts à mobiliser des moyens impressionnants, lorsqu'ils prendront la mesure de ce qui menaçait de se dérouler. On peut bien parler d'une « grande peur » de la bourgeoisie d'affaire en 1886… et du moment où le monde ouvrier, en Wallonie, prend conscience de sa capacité à transformer ses conditions de vie et de travail en résistant à l'oppression. L'épisode liégeois constitue le premier acte d'une pièce dont les suivants allaient se dérouler un peu plus à l'ouest, à Roux, notamment, du côté de Charleroi.

Christophe De Mos
groupe Ici & Maintenant

L'anarchisme et la République en Espagne

Le concept de république, bien qu'il soit d'une importance historique indéniable, n'est pas aussi lair aujourd'hui. Dans un premier temps, c'est le contraire de la monarchie, c'est l'équivalent de la démocratie – dans le sens où la gestion de l'État est considérée comme quelque chose qui appartient à tous les citoyens. Plus tard, nous verrons le caractère fallacieux d'une telle question selon la vision des libertaires espagnols. La réalité est qu'au fil du temps, le concept de république a recouvert toutes sortes de systèmes autoritaires où la démocratie élective n'était parfois même pas garantie. Quant à la monarchie, il ne devrait pas être nécessaire de préciser qu'elle est intolérable pour quiconque a le moindre sens de la démocratie, puisqu'elle est la forme la plus élevée de l'aristocratie familiale, un vestige intolérable du passé qui, cependant, est actuellement montré dans certains pays comme une simple classe parasite qui daigne accepter une démocratie formelle. Aujourd'hui, l'une ou l'autre forme d'État, monarchie ou république, masque une forme de domination en utilisant l'illusion de la démocratie représentative.

Les anarchistes, dès le début du XIXe siècle, ont dénoncé très tôt le mensonge démocratique que pouvait entraîner l'arrivée de la République. Ainsi, la brève Première République espagnole (1873-1874) a recouvert dans de nombreux cas de nouvelles formes de domination et la souffrance de la classe ouvrière. Très vite, les partis républicains se sont adaptés à la nouvelle situation et n'ont rien fait pour changer l'ordre établi, co mme le dénonçaient les libertaires. Dans certaines régions, le peuple et ses organisations syndicales, ayant épuisé leur patience, ont essayé de mettre en pratique les promesses non tenues de ses dirigeants et ont réparti les terres abandonnées des *latifundios*[1].

Il va sans dire que le gouvernement a rétabli l'ordre en utilisant les mêmes moyens qu'auparavant et que les problèmes sociaux sont restés intacts. La période précédant la proclamation de la République a signifié des conditions insupportables pour la classe ouvrière (manque de travail, salaires insuffisants, malnutrition, travail des enfants, harcèlement des femmes, etc.), ce qui a entraîné de nombreuses émeutes dans tout le pays et une crise politique qui s'est terminée par l'abdication du roi Amadeo de Savoie et la proclamation du nouveau régime. Les internationalistes espagnols, organisés au sein de la *Federación Regional Española* (FRE)[2], le noyau originel de l'anarchisme espagnol, ont reconnu le changement inattendu de monde politique, mais ont averti que « la République est le dernier bastion de la bourgeoisie ».

Il fallait, selon les anarchistes, mettre fin à toute domination et s'orienter vers une « fédération universelle libre d'associations ouvrières, agricoles et industrielles libres ». Déjà, la révolution de 1868, connue sous le nom de *La Gloriosa*[3], qui a renversé Isabel II et initié la période dite « démocratique » de six ans, peut être considérée comme un tournant pour l'anarchisme espagnol. À cette époque, l'internationalisme bakouniniste s'est enraciné dans une classe ouvrière ayant fait preuve jusque-là d'une certaine sympathie pour le républicanisme fédéral.

Une stratégie cohérente a été adoptée par les anarchistes, avec trois points fondamentaux : la rupture avec les partis politiques, la désillusion définitive par rapport au système républicain et le refus de participer aux élections. Il convient de mentionner l'épisode de « l'insurrection cantonale », non pas officiellement soutenue par la *Federación Regional Española*, mais par certains internationalistes qui, selon l'anarchiste Max Nettlau, ont agi ainsi pour affaiblir l'État. Ils s'appuyaient sur les idées fédéralistes en créant des régions autonomes où le changement social aurait été plus facile à réaliser.

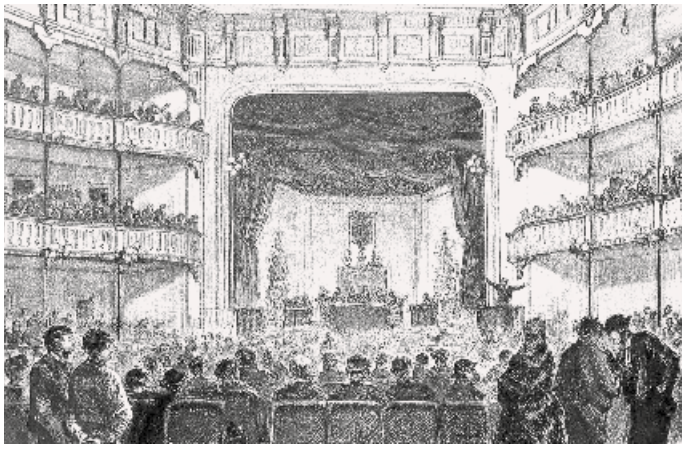
Le bref épisode de la Première République en Espagne a connu une triste fin, après les soulèvements cantonalistes, lorsque les autorités républicaines, en collusion avec la bourgeoisie, ont procédé à une répression impitoyable contre les sociétés ouvrières. La persécution a été menée par les

1. Un *latifundium* (ou *latifundio*) est une grande propriété caractérisée à la fois par sa taille, de quelques centaines d'hectares à des dizaines de milliers d'hectares, et par la très faible mise en valeur des terres. Les *latifundios* sont le plus souvent consacrés à l'élevage extensif et à quelques cultures vivrières assurées par des paysans sans terre, liés au maître du domaine par des liens de dépendance à la fois personnelle et financière.

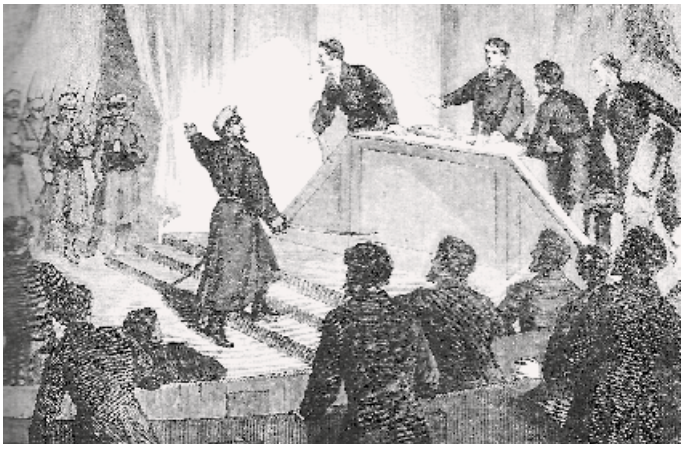
2. La Fédération régionale espagnole (*Federación Regional Española*) est une organisation ouvrière fondée en tant que section espagnole de la Première Internationale (1870), et dans laquelle étaient représentées les tendances marxistes et bakouninistes. Évoluant dans la clandestinité, elle se dissout pour se recréer en 1881 sous la forme légale de Fédération des travailleurs de la régionale espagnole, d'influence bakouniniste.

3. La révolution de 1868, aussi connue en espagnol comme *La Gloriosa* ou *La septembrina*, est un soulèvement révolutionnaire qui eut lieu en septembre 1868 et détrôna la reine Isabelle II. Les six années qui suivirent cette révolution sont nommées *Sexenio Democrático* dans l'historiographie espagnole.

Une « République sociale et libertaire » y a-t-elle déjà existé ?



CONGRÈS DES TRAVAILLEURS DE 1870. SESSION INAUGURALE AU THÉATRE CIRC DE BARCELONE.



COUP D'ÉTAT DE PAVIA, 3 JANVIER 1874

« L'heure est venue de se rendre compte si les anarchistes sont au gouvernement pour être les vestales d'un feu sur le point de s'éteindre ou bien s'ils y sont désormais seulement pour servir de bonnet phrygien à des politiciens flirtant avec l'ennemi ou avec les forces de restauration de la "République de toutes les classes". Le dilemme guerre ou révolution n'a plus de sens. Le seul dilemme est celui-ci : ou la victoire sur Franco grâce à la guerre révolutionnaire ou la défaite. »

Lettre ouverte de l'anarchiste italien Camilo Berneri à Federica Montseny, ministre anarchiste de la Santé, 1937.

militaires monarchistes ayant servi sous le régime précédent. Elle a été d'une telle ampleur que de nombreuses fédérations locales de l'Association internationale des travailleurs (AIT) ont disparu.

Le coup d'État du général Pavie, optant pour la restauration monarchiste, a mis fin à un régime républicain ayant échoué dans sa tentative de constitution fédérale. Ce régime n'a pas tenu les promesses faites au peuple, mais n'a pas non plus pleinement satisfait la bourgeoisie, enfermée dans une défense pure et simple de l'ordre établi. C'est l'analyse que faisaient les anarchistes refusant toute forme d'État. Malgré une répression accrue, les associations ouvrières continuèrent leurs activités de manière clandestine.

Faisons un saut dans le temps, qui nous permettra de parler de la Seconde République. Il faut dire qu'à partir de 1917, les travailleurs, lassés des élites dirigeantes, incapables de mener à bien les réformes promises, décidèrent d'agir par l'intermédiaire d'une longue série de grèves. Elles succédaient au déclin de la restauration monarchiste, un système dirigé par un monarque ayant une participation politique plus importante qu'il n'y paraissait. Cette crise a conduit les élites dominantes à établir une monarchie sans démocratie, ce fut la dictature de Primo de Rivera[4], qui débuta en septembre 1923 avec l'appui de la famille royale d'Alphonse XIII, de l'Église et de la bourgeoisie – et avec la complicité, ce qui n'est pas habituellement souligné dans la mémoire historique, des socialistes.

Seuls les anarcho-syndicalistes s'opposèrent au coup d'État militaire, en compagnie de rares étudiants et intellectuels du monde universitaire, de quelques officiers de l'armée et de certains petits partis marxistes. La dictature de Primo de Rivera, en raison de son incapacité à faire face à la crise nationale, finit par s'effondrer au début de 1930 et entraîna, quinze mois plus tard, la naissance de la Seconde République.

[À suivre…]

Daniel Pinós

4. Miguel Primo de Rivera était un général. Il dirigea l'Espagne du 13 septembre 1923 au 28 janvier 1930, date de sa démission. Il est le père de José Antonio Primo de Rivera, fondateur de la Phalange (fasciste) espagnole.

Cuba. Un cauchemar sans fin

L'Esprit frappeur vient de publier les chroniques cubaines de Floréal Melgar. Le livre porte un regard critique sur la nature autoritaire du système instauré à Cuba en s'appuyant sur plusieurs témoignages d'opposants.

Sous le régime castriste, durant soixante ans, des milliers de Cubains ont été exécutés, emprisonnés dans des conditions déplorables, des milliers d'autres ont été persécutés et intimidés, et des générations entières ont été privées des libertés politiques fondamentales. Quelques années avant le triomphe de la révolution de 1959, les anarchistes combattaient la dictature sanguinaire de Fulgencio Batista aux côtés de Fidel Castro et ses alliés. Au début des années 1960, quand s'installa la dictature castriste, ces mêmes anarchistes furent les premières victimes de la répression.

Le régime répressif créé par Fidel Castro a pu tenir pendant des décennies grâce à un contrôle draconien qui prévoyait des sanctions sévères pour ceux qui osaient être en désaccord avec le gouvernement. La répression a été inscrite dans la législation et appliquée par les forces de sécurité, des groupes de civils (les CDR, les Comités de défense de la révolution) alignés sur l'État et un pouvoir judiciaire totalement subordonné à l'exécutif. Ces pratiques abusives ont installé à Cuba un climat de peur permanente.

Pendant des décennies le déni des libertés a été implacable, et s'est même intensifié à certains moments, comme lors de la répression de 2003, appelée le « Septembre noir », contre 75 défenseurs des droits humains, journalistes, syndicalistes et autres critiques du gouvernement. Ces individus ont été accusés d'être des « mercenaires » au service du gouvernement américain et ont été sommairement jugés lors de procès à huis clos. Beaucoup ont été détenus pendant des années dans des conditions inhumaines, soumis à de longues périodes d'isolement et à des passages à tabac, et se sont vu refuser les soins médicaux de base.

Le gouvernement cubain a toujours refusé de reconnaître la légitimité des organisations cubaines de défense des droits humains, des organisations politiques alternatives, des syndicats indépendants ou d'une presse libre. Elle n'a pas non plus permis à des observateurs internationaux, comme le Comité international de la Croix-Rouge, et à des organisations non-gouvernementales internationales de se rendre sur l'île pour enquêter sur la situation des droits humains dans le pays.

Les lois orwelliennes qui ont permis l'emprisonnement de milliers d'opposants durant l'histoire restent en place. Les arrestations arbitraires et les détentions de courte durée sont courantes et empêchent les défenseurs des droits humains, les journalistes indépendants de se réunir ou de se déplacer librement. La détention préventive des habitants de l'île est souvent pratiquée afin d'empêcher la participation à des marches pacifiques ou à des rassemblements politiques.

Ces dernières années, l'accès à Internet, même limité, a permis à de nombreux Cubains de s'exprimer librement, sur des sites d'opposition au régime et, plus récemment, sur les réseaux sociaux. Le pouvoir a promulgué une nouvelle législation pour réprimer les droits fondamentaux des Cubains. Ainsi, parmi les changements législatifs les plus négatifs, on trouve le décret-loi 349, qui criminalise l'expression artistique si elle n'obéit pas aux règles imposées par le ministère de la Culture. Cette loi a provoqué une vague de répression contre les artistes, ce qui a conduit plusieurs membres du collectif Movimiento San Isidro, dont fait partie l'artiste Luis Manuel Otero Alcántara, à entamer une grève de la faim pour protester contre la détention du rappeur Denis Solis, condamné à huit mois de prison dans un procès sommaire pour un prétendu outrage. En décembre dernier, un mouvement d'une ampleur sans précédent se développa à La Havane pour réclamer la libération des opposants de San Isidro et Denis Solis.

Une autre loi restrictive est le décret-loi 370, qui criminalise la liberté d'expression sur les réseaux sociaux, avec la possibilité pour les journalistes qui refusent de payer les amendes qu'on leur impose, d'être jetés en prison. Ce décret a été utilisé massivement contre les journalistes indépendants lors de la crise de la Covid-19.

La nouvelle constitution d'avril 2019, la plus importante de toutes les normes qui régissent la vie des Cubains, loin d'apporter de nouveaux droits, marque aussi la supra-constitutionnalité du Parti communiste en tant qu'organe suprême du pouvoir de l'État de Cuba. La constitution déclare irrévocable le système dictatorial actuel, de sorte qu'il retire au peuple toute souveraineté quant à son avenir.

Il est malheureusement dommage qu'il ne soit pas plus question dans l'ouvrage des voix dissidentes de ce que l'on appelle à Cuba la gauche alternative. Une gauche qui s'inscrit dans un panorama politique, social et culturel qui se dessine aujourd'hui dans l'île et où des groupes informels de jeunes travailleurs, d'artistes et d'universitaires se retrouvent autour de différents projets indépendants des structures officielles dominées par un État tentaculaire et dictatorial. Ces activistes s'opposent, autant qu'au pouvoir castriste, aux dissidents des organisations et des groupes de droite et d'extrême-droite dont il est question dans le livre.

Ces organisations sont issues de ce qu'on appelle « l'exil historique », composé essentiellement de Cubains qui ont émigré après 1959 et sont porteurs d'une matrice idéologique caractérisée par une opposition à tout ce qui pourrait représenter un changement social profond à Cuba. Mais aussi d'une volonté farouche de récupérer les entreprises et les terres dont le régime castriste les a dépossédées.

À l'échelle internationale, les organisations cubaines de droite sont liées aux conservateurs nord-américains et entretiennent des liens historiques avec

DESSIN DENIS LOPATIN

l'extrême droite latino-américaine qu'elles ont soutenue lors des putschs militaires en Argentine, au Brésil et au Chili notamment.

La Fondation nationale cubano-américaine (FNCA) née en 1980 à l'initiative de la CIA et de Ronald Reagan, avait pour but d'apporter un soutien politique et économique aux organisations anticastristes afin qu'elles s'implantent sur l'île à l'aide de capitaux américains. La droite et l'extrême droite cubaines sont intégrées au sein du mouvement conservateur américain, notamment par le biais du Parti républicain et ses lobbys, où elles ont atteint une visibilité très importante. Plusieurs hommes politiques aux États-Unis sont issus de l'exil cubain, ils sont adulés à Cuba par la dissidence conservatrice. Citons pour exemples Ted Cruz et Marco Rubio, les sénateurs ultraconservateurs et ultralibéraux de Floride et du Texas.

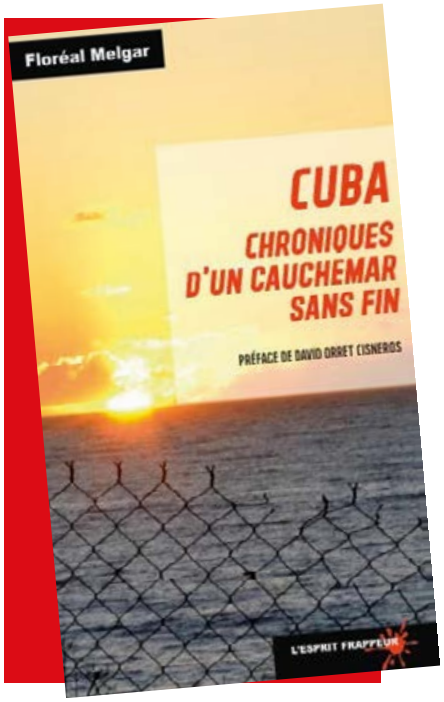
En 2018, Donald Trump a approuvé un financement de vingt millions de dollars pour la « promotion de la démocratie à Cuba » destiné essentiellement à des organisations et des groupes de droite et d'extrême droite agissant sur le territoire de Cuba. En Floride, Donald Trump s'est appuyé sur cette droite cubano-américaine pour ses projets de réélection en 2020. En échange de ce soutien, Trump leur a accordé une place de premier plan dans la conception et la mise en œuvre de sa politique en Amérique latine, notamment en les plaçant à des postes de pouvoir au sein de la bureaucratie gouvernementale qui s'occupe de cette sphère. Lors des dernières élections présidentielles nord-américaines, Donald Trump a reçu le soutien de 54 % des Cubano-américains.

Le groupe américain ultra-violent et néo-fasciste *Proud Boys*, qui a été au centre de l'attention des médias durant l'occupation du Capitole en soutien à Trump, est dirigé par Enrique Tarrio, un Cubain lié à la machine républicaine de Floride. Les Cubains faisant partie des *Proud Boys* sont les héritiers des groupes de mercenaires cubains, qui comme le mouvement Alpha 66, opéraient sur l'île dans les années 1960 et 1970 afin de déstabiliser le régime castriste et se livraient à des actes terroristes ayant principalement pour victime la population civile. Ces groupes sont l'expression de la haine, de l'agressivité et de la frustration de leurs membres, heureusement minoritaires dans la communauté cubaine aux États-Unis. Ils méprisent les habitants de Cuba et glorifient la violence politique et le terrorisme.

Tous les dissidents cubains – parmi eux certains que l'on retrouve dans le livre – ne sont pas porteurs de projets politiques qui vont dans le sens de plus de démocratie, plus d'autonomie et plus de participation citoyenne à Cuba. Ils sont à la solde du gouvernement américain et des puissants *lobbys* cubano-américains et ils défendent les programmes économiques ultralibéraux que ces exilés souhaitent imposer aux habitants de l'île.

Depuis octobre 2019, l'auteur, sans relation directe avec Cuba et n'y ayant jamais voyagé, a réussi à travers ses contacts sur les réseaux sociaux, à rapporter ●●●

Cuba. Un cauchemar sans fin



●●● sur son blog personnel les cas concrets de cette répression. C'est le principal mérite de l'ouvrage, même s'il manque de repères historiques et politiques pour comprendre la nature profonde du régime et du système de répression mis en place par les *barbudos*.

Depuis de nombreuses années, il existe à travers la planète de nombreux collectifs qui accomplissent un travail d'information sur la situation des droits humains et pour faire connaître le travail des activistes qui luttent à Cuba pour créer une alternative démocratique et sociale au régime castriste. Le livre de Floréal Melgar vient compléter ce travail, il permet de donner la parole aux voix dissidentes, à ceux qui se battent contre la dictature et sont frappés par une répression impitoyable menée par la Police nationale révolutionnaire et les corps d'État inféodés au pouvoir dominant.

Daniel Pinós

FLORÉAL MELGAR
CUBA. CHRONIQUES D'UN CAUCHEMAR SANS FIN,
L'Esprit frappeur
2020, 266 pages, 5 euros.

Le Guetteur...

CHINE

Industrialisation

Le changement d'administration américaine va-t-il entraîner une modification des relations économiques entre les deux pays ? Rien n'est moins sûr. Après la religion du « plus d'usines » et de la recherche d'une main-d'œuvre au moindre prix, la crise sanitaire fait ressortir les risques encourus par ce type de politique à courte vue. Le piège dans lequel les pays dits développés sont tombés se referme sur ces économies occidentales de plus en plus numérisées qui ont besoin, pour continuer de se développer, des matériels fabriqués en Chine et dans ses pays satellites, Vietnam ou Laos.

Reprise en main

L'épuration en cours (exécution de Lai Xiaomin, ex-PDG, ou mise à l'écart du patron d'Alibaba), parmi les bénéficiaires des réformes économiques de l'époque Deng Xiaoping vers un capitalisme chinois donne lieu à bien des commentaires. Certains y voient la reprise en main du Parti communiste sur le pays, illusionnés par cet intitulé. Depuis Simon Ley on sait qu'il ne s'agit pas d'autre chose que le renforcement de l'appareil impérial bimillénaire caché derrière une logorrhée marxiste-léniniste. Il n'y a pas de propriété privée en Chine, tout appartient à l'empereur et n'est exploité qu'avec son autorisation.

Ouighours

Les Ouïghours font de plus en plus parler d'eux. La politique de sinisation forcée des Chinois à leur encontre apparaît de plus en plus pour ce qu'elle est vraiment, raciste, génocidaire en partie, et aussi un avertissement à destination intérieure.

On remarquera que le cas de populations musulmanes opprimées par des pouvoirs qui ne le sont pas comme pour les Ouïghours ou les Cashmiris indiens ne soulève pas beaucoup de cris de solidarité parmi ceux qui ont fait du soutien aux Palestiniens un fonds de commerce. Mon petit doigt me souffle que peut-être il n'y a pas de Juifs là-bas.

INDE

Agriculture

Les agriculteurs ne sont pas contents et le manifestent. Ils ne comprennent pas que la libéralisation des marchés agricoles par le pouvoir nationaliste de Modi va rendre leur avenir plus glorieux. Jusqu'à présent l'État indien était le maître dans la fixation des prix des matières première agricoles. On peut donc imaginer trois données dont les idéologues et technocrates libéraux indiens font leur beurre. D'abord l'existence d'une bureaucratie géante, à la mesure d'un pays de bien plus qu'un milliard d'habitants, nécessaire pour distribuer 32 milliards de dollars de subventions sur lesquels il faudrait bien mettre la main. Ensuite les sommes colossales que nécessiterait la mise à niveau des entreprises agricoles pour accroître leur production et enfin les profits encore plus grands à récolter avec une agriculture qui exporte déjà une partie de sa production. Donc ceux qui manifestent et sont sourds à ces arguments méritent bien qu'on leur tape dessus. Comme cela fait deux mois qu'ils campent aux portes de la capitale, New Delhi, cela est plus que nécessaire.

Andhra Pradesh

Les gazettes se font l'écho depuis un certain temps d'un changement important dans la façon de cultiver les sols dans cet État du sud-est de l'Inde. Les agriculteurs sont invités à ne plus utiliser ni engrais chimiques ni pesticides. Le site Reporterre.net dans un article très inté-

Chroniques de l'étranger

ressant sur la situation des paysans indiens, cite un spécialiste qui abonde dans ce sens en disant « L'urgence est de développer l'agroécologie, fondée sur une multiplicité d'espèces végétales et animales en synergie. »

ISRAEL

Apartheid

L'association israélienne de défense des droits humains, B'Tselem, vient de déclarer « **nous pouvons désormais qualifier Israël, d'État "d'apartheid"** ». Ce qui était devenu une évidence pour nombre d'observateurs est devenu une affirmation publique qui devrait avoir des répercussions importantes, positives et négatives au sein des communautés juives dans le monde entier. Le ministre de l'Éducation nationale israélien a, en représailles, décidé interdire l'entrée dans les écoles, des membres des groupes attribuant des qualificatifs « péjoratifs » au pays.

Aux USA, la question de la définition de l'antisémitisme divise les communautés juives. Les groupes juifs progressistes ne sont pas d'accord, craignant de refroidir ou de criminaliser les critiques parfois légitimes de la politique israélienne.

Les Haredim et le virus

Les ultra-orthodoxes israéliens refusent de se plier au confinement. Il semble qu'ils soient un des vecteurs de contamination le plus important en Israël. Voici une citation tirée du *Times of Israël* qui se suffit à elle seule. « **Il est presque impossible de comprendre comment certains jeunes ultra-orthodoxes ayant grandi dans une communauté dont la raison d'être même, est l'étude du judaïsme – une foi centrée sur le caractère sacré de la vie – ont pu devenir l'incarnation de l'opposition la plus violente et la plus éminente aux restrictions adoptées en Israël (et ailleurs) pour aider simplement à épargner des vies innocentes dans un contexte de pandémie de la COVID-19** ».

Pierre Sommermeyer
individuel

CRISE DE FOI
CATHOLICISME DES « LUMIÈRES » ?

Ces jours-ci, comme tous les jours de la sainte journée d'un vrai Charentais, lecture de Sud-Ouest, la Pravda locale. Fichtre diable ! On y apprend que, dans une église de chez nous, le bénitier vient d'être vidé et a été remplacé par un distributeur d'eau bénite. Seigneur Jésus-Marie-Joseph, notre sainte Mère l'Église serait-elle enfin sur la voie de s'ouvrir à la raison en vidant ses bénitiers qui sont des nids à microbes et, s'avancerait-elle vers un doute raisonnable concernant l'infaillibilité de Dieu dans la guérison des maux de ce monde ? Même un athée aimerait y croire !

Laisse tomber, me glisse le Diable (qui n'existe pas plus que Dieu) à l'oreille. Ce seront des distributeurs payants, car la quête ne rapporte plus.

Merde, alors ! Le cléricalisme ouvert aux lumières de la Raison, ce serait le même piège à cons que la laïcité ouverte à… ?

Ben, oui !

Jean-Marc Raynaud

Cristian A. Grosso,
Un penseur anarchiste de 16 ans.
(2e partie)

L'Anarcho-pacifisme

Après s'être attaqué aux préjugés sur l'anarchie que sont Utopie, Violence et Chaos, il raconte l'anarchie des premiers temps de l'humanité, comment elle a toujours fonctionné et fonctionne toujours dans des communautés telles qu'Urupia, destinées à se multiplier. Parlant de la révolution sociale espagnole du 19 juillet 1936, de son succès en soi à distinguer de sa défaite contre franquistes et communistes, c'est sa conclusion qui m'intéresse : Grosso considère que l'objectif aujourd'hui est de rallumer cet enthousiasme mais avec des moyens différents. Malatesta n'excluait pas l'action violente, non comme stratégie mais comme nécessité ponctuelle lors de certains épisodes révolutionnaires. En revanche, Grosso exclut l'usage de la violence de façon radicale.

> **« Il ne peut y avoir d'anarchie sans pacifisme, et il ne peut y avoir de pacifisme sans anarchie. »**

D'abord pour une question de principes. La non-violence sera la preuve de « **la pleine sincérité de la parole anarchiste et de sa rébellion** ». Comment se prétendre contre le pouvoir qui ne survit que par la violence, si nous usons des mêmes moyens. La violence garantit le schéma dominant-dominé, le pouvoir. Rien de moins anarchiste. Donc attribuer de la violence à l'idéal anarchiste est faux et la revendiquer serait contradictoire et contre-productif pour des anarchistes. Les moyens ne peuvent être différents de la fin. « **L'anarchie avant toute chose, devra être une philosophie de vie** ». L'anarchie ne sera réalisable que si nous vivons chaque jour en cohérence avec nos idées. Les imposer en tuant est une incohérence pour Grosso. En cela, il est proche de Tolstoï qu'il cite « **Chercher à combattre la violence par la violence, c'est vouloir éteindre le feu par le feu** ». Pour lui, « **Il ne peut y avoir d'anarchie sans pacifisme, et il ne peut y avoir de pacifisme sans anarchie** ». Il ne partage cependant pas un pacifisme qui croit au pouvoir et ne combat la violence que lorsqu'elle se manifeste sans s'attaquer à la racine du pouvoir. « **Je crois donc à la révolution culturelle et non violente, car je ne veux pas partager avec l'État son esprit de violence** » dit-il. « **On ne peut pas combattre pour tuer des vies aujourd'hui, pour que demain la vie d'autres hommes et femmes soit libre** ».

Deuxièmement, il est clair que la révolution violente est devenue impossible. Lutter par les armes « **avec une organisation quasi militaire ou une révolution globale** » pour s'opposer au pouvoir risque fort ne pas fonctionner et fera assurément beaucoup de morts. Grosso souligne qu'il ne partage pas l'idée violente chez des anarchistes qui lui sont chers et chères (masculin et féminin de l'auteur) mais que leur position est à comprendre à une époque où une révolution armée était encore envisageable. Un groupe anarchiste (et on pense aux insurrections promues par Malatesta) pouvait vraiment faire trembler le pouvoir. Aujourd'hui, le rapport de force est trop à l'avantage de l'État.

> **« Je crois donc à la révolution culturelle et non violente, car je ne veux pas partager avec l'État son esprit de violence. »**

Troisièmement, il ne croit pas à une révolution violente car elle n'aboutirait pas à une société anarchiste. Le pouvoir peut tomber mais en absence de solidarité et d'union, en présence d'une hiérarchie avide de domination, la victoire serait « pâle et incohérente ». On pense au communisme autoritaire. Et si l'État disparaissait du jour au lendemain avec ses lois coercitives, la société se retrouverait dans un chaos social, car toutes les responsabilités ont été déléguées. Ce serait une lutte entre individus pour dominer les autres, pas une société anarchiste. On pense aux libertariens.

Enfin, l'anarcho-pacifisme est, pour Grosso, la seule voie possible. Il partage le gradualisme de Malatesta mais croit pour

“La liberté génère la responsabilité et vice-versa”

sa part à la nécessité du préalable d'une une révolution culturelle. Ce sera un processus lent et difficile, dit-il, mais le seul qui garantira à l'humanité « **la plus haute forme de liberté humaine contre toute forme de pouvoir** ». Il faut conjuguer divulgation et changements de génération pour démontrer l'inutilité du pouvoir. L'objectif du pouvoir étant la domination, si cet état d'esprit n'est pas éradiqué radicalement par une révolution pacifique, on n'a aucune chance de réaliser une société anarchiste. Si le pouvoir est frappé de la même façon dont il frappe le peuple, il ne pourra que répondre de la même façon. Il sera désarmé et affaibli si le peuple ne veut plus le servir.

La Liberté

Quand il traite le sujet de la liberté, Cristian A. Grosso, s'adresse, seule occurrence dans son livre, à nous, ses camarades : « **Compagnes et compagnons** » pour nous dire : « **courez**, **tristes et rebelles**, **même si vous avez mal aux pieds**, **pleins d'ardeur pour voler**, **libres de l'oppression, libres de l'illusion** ». Cette illusion est celle de se croire libres. L'égalité devant la loi est du goût de tout le monde mais pas l'égalité d'une autogestion égale pour tous les hommes et femmes. De même, il y a un droit à la liberté. Mais la liberté est vidée de substance par manque d'une reconnaissance de ce que devrait être un homme libre et une femme libre. De plus, proposée sous forme de droits, sur le mode du devoir et de l'imposition, et promulguée dans les domaines législatif et judiciaire, la liberté disparaît. Étant donné qu'il y a des riches et des pauvres, des dominants et dominés, des personnes qui délèguent et d'autres qui gèrent, ces droits sont distribués inégalement. Pire encore, ces libertés sont concédées, elles peuvent donc aussi être refusées, bafouées. Et la défense des libertés est déléguée à qui les concède. On est donc dans l'instabilité permanente. Le rapport de la collectivité à la liberté doit être volontaire et spontané, la liberté ne doit pas être défendue mais vécue.

À ce sujet, Cristian A. Grosso fait une distinction intéressante entre démocratie et anarchie.

La démocratie s'érige contre la liberté refusée expressément, en instituant des lois pour la défendre et bloquer temporairement les maux. L'anarchie a pour but d'atteindre l'autogestion individuelle dans la participation collective, en faveur de la liberté, pas cette illusoire liberté constamment refusée et concédée. Car la liberté génère la responsabilité et vice versa. Tandis qu'avec le système de la délégation, on aboutit au vol de libertés et de responsabilités dans le but de dominer et diriger les autres. L'anarchie est une fin pour l'humanité entière, la démocratie n'est qu'un pas.

Cristian A. Grosso est attristé qu'on ne voie pas ses propres chaînes, qu'on puisse se sentir plus libre que les autres. Certaines personnes croient que le monde qui existe est le seul monde possible, dit-il. Mais sa critique va plus loin, il dénonce « **un individualisme dans la liberté et un aveuglement social** ». Beaucoup ne visent que la reconnaissance sociale de leur propre liberté. Pire encore, ils veulent augmenter leur liberté en se servant de celle des autres par accumulation, concurrence etc. Mais qui sont les autres ? s'interroge-t-il. Sommes-nous une société au sens sélectif ou une société au sens large, ouverte, mondiale ? Leur liberté est fantomatique. En effet, quelle illusion de se croire libres quand les autres ne le sont pas. Cristian A. Grosso prône une éducation libertaire tournée vers la reconnaissance de la liberté individuelle dans la liberté collective. Les actions des nombreuses fédérations et communautés anarchistes, dit-il, « **consolideront l'envie d'une humanité libre sur tout le territoire** ». L'envie d'anarchie.

Monica Jornet
Groupe Gaston Couté

L'ÉTHIQUE ANARCHISTE

ENTR'AIDE

Ce mot n'est pas signalé dans le Dictionnaire Larousse qui ne relate que le verbe s'entr'aider auquel il donne la brève signification : s'aider mutuellement. Depuis le beau livre de Pierre Kropotkine portant ce titre, nous savons mieux ce que signifie réellement cette forme de la solidarité désignée sous ce nom : l'Entr'Aide. Nous en connaissons la pratique entre nous contre les maux sociaux.

« **L'entr'aide,** écrit Kropotkine, **c'est un sentiment infiniment plus large que l'amour ou la sympathie personnelle ; c'est un instinct qui s'est peu à peu développé parmi les animaux et les hommes au cours d'une évolution extrêmement lente, et qui a appris aux animaux comme aux hommes la force qu'ils pouvaient trouver dans la pratique de l'entr'aide et du soutien mutuel ainsi que les plaisirs que pouvait leur donner la vie sociale** ».

Cependant, l'homme n'est pas toujours réfractaire aux meilleurs penchants naturels. Après les sauvageries de la civilisation qui nous ont dotés de l'exploitation de l'homme par l'homme, de l'esclavage, du salariat et des horreurs sociales que sont l'Autorité, la Propriété, la Patrie, se traduisant par la Servitude, la Misère, la Guerre, nous pensons bien qu'ils finiront par s'entendre et se grouper contre tous les fléaux naturels et sociaux au lieu de les créer ou de les étendre.

Là est et demeure le but des anarchistes qui veulent l'affranchissement total des individus. Là est l'esprit du syndicalisme révolutionnaire qui veut l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes.

C'est par l'Entr'Aide que les groupes d'hommes de bonne volonté s'acheminent vers un meilleur avenir d'entente et de liberté. C'est par l'Entr'Aide qu'ils se soutiennent et s'encouragent, s'excitent et se réconfortent.

Georges YVETOT.
in *Encyclopédie anarchiste*, Sébastien Faure

L'ÉTHIQUE ANARCHISTE

TOI QUI LUTTES

Toi qui luttes, tu as vu juste.

Tu as vu juste parce que tu ne supportes pas les injustices faites aux humains, l'exploitation des animaux et la destruction de la Terre, qui conduisent notre monde dans une impasse.

Tu as vu juste parce qu'il t'est inconcevable qu'une caste d'ultra-riches nagent dans l'opulence pendant que tant d'autres croupissent dans la misère ou crèvent de faim, alors que tu sais qu'un partage des richesses plus équitable permettrait de largement réduire les inégalités et les famines.

Tu as vu juste parce que tu es dégoûté·e par l'exploitation organisée au seul profit des nantis du système dominant, qu'est le monde du travail.

Tu as vu juste parce que tu es révolté·e par les guerres et les barbaries qui subsistent encore et toujours de par le monde, alors que tu sais qu'elles ne sont orchestrées que par une poignée de scélérats avides et cupides et qu'il suffirait de ne pas les suivre et d'un peu plus d'entraide et de compréhension pour qu'elles disparaissent.

Tu as vu juste parce que tu sais que les discriminations, qu'elles soient racistes, sexistes ou autres, ne devraient pas exister.

Tu as vu juste parce que tu as compris que le boulet qui est attaché à ton pied se fait toujours de plus en plus lourd à trimballer.

Toi qui luttes, tu t'es forgé un idéal.

Tu t'es forgé un idéal car tu ne pouvais pas rester sans rien faire face à tant de souffrance que tu sais causée par le seul système dominant.

Tu t'es forgé un idéal car tu as compris qu'il y avait d'autres façons de vivre et de s'organiser en société que celle qui est imposée.

Tu t'es forgé un idéal qui refuse l'exploitation et la domination de l'humain sur l'humain, sur l'animal et sur la nature, car tu sais que ces aberrations ne mènent qu'à la destruction et au malheur.

Tu t'es forgé un idéal basé sur la pleine liberté, l'égalité la plus atteignable possible, la fraternité et la sororité, la solidarité et le respect, car tu sais que ces valeurs mènent à l'émancipation et au bonheur universel.

Toi qui luttes, tu es incompris·e.

Tu es incompris·e puisque tu marches à l'encontre de la conformité et de la pensée dominante, et que cela fait de toi, aux yeux des bourgeois, des conformistes et des moutons qui ne font que de suivre le troupeau, un·e contestataire inutile, un·e vilain·e rebelle et un·e utopiste.

Tu es incompris·e puisque ces gens n'ont jamais su remettre en cause le système majoritaire, car ils/elles ne comprennent pas que celui-ci les maintient dans l'ignorance, les domine et les exploite depuis l'enfance jusqu'à la tombe, et demeure l'unique responsable des maux qui ravagent notre planète.

Tu es incompris·e puisque celles et ceux qui ne font rien ou presque pour améliorer les choses, minimisent ce que tu fais toi, en te disant que ça ne sert à rien, et te culpabilisent en t'accusant de faire du mal à la société.

Tu es incompris·e par toutes ces personnes, proches ou non, incapables d'imaginer un monde plus juste, qui rejettent sur toi leurs peurs et leurs frustrations, et qui en arrivent parfois à te détester, à te mépriser et à te réprimer.

Toi qui luttes, tu n'as pas peur.

Tu n'as pas peur, étant donné que tu es conscient·e que la peur, c'est pour les bourgeois, les conformistes et les moutons de Panurge.

Tu n'as pas peur, étant donné que contrairement à eux, les richesses les plus précieuses que tu possèdes ne sont pas matérielles, mais sont ancrées au fond de toi-même, et que contrairement aux leurs, jamais personne ne pourra te les prendre.

Tu n'as pas peur, étant donné que tu sais que la peur paralyse et inhibe l'action, et qu'elle est l'arme la plus ultime des puissants.

Tu n'as pas peur, étant donné que tu sais que ta cause est juste, que ta lutte ne sera pas vaine, et que tant d'autres sont là pour lutter avec toi.

Toi qui luttes, tu n'es pas seul·e.

Tu n'es pas seul·e, même si parfois tu te sens seul·e, attendu qu'autour de toi, personne ou presque, ne partage ton combat et tes rêves.

Tu n'es pas seul·e, même si parfois les autres te le font croire, attendu qu'ils jugent ta lutte inutile, vaine ou dangereuse pour eux-mêmes.

Tu n'es pas seul·e, attendu que tu sais que nous sommes ici, là-bas, et plus loin, des dizaines, des centaines, des milliers, des millions.

Tu n'es pas seul·e, attendu que tu es persuadé·e que nous serons toujours plus nombreux et nombreuses à réfléchir, à s'organiser et à lutter.

Toi qui luttes, tu es heureux·se.

Tu es heureux·se, vu que dans ce monde, tu es acteur·rice et résistant·e, alors que la majorité des autres ne sont que spectateurs et complaisants.

Tu es heureux·se, vu que tu fais quelque chose de positif pour le bien de tous, et qu'ainsi, contrairement à toutes celles et à tous ceux qui ne font rien, on ne pourra jamais te reprocher de ne pas avoir agi.

« Ceux qui luttent ne sont pas sûrs de gagner, mais ceux qui ne luttent pas ont déjà perdu. »

Berthold Brecht

Tu es heureux·se, vu que tu sais que tes actions apportent de l'espoir, et parfois de la joie, même si elles ne sont souvent qu'une goutte d'eau dans l'océan, goutte qu'au moins toi, tu as versée, car tu es conscient·e que la multiplication de ces gouttes peuvent donner un ruisseau, une rivière, un fleuve, une mer, un océan.

Tu es heureux·se, vu que tu n'as pas besoin de grand-chose pour l'être, et que c'est toi-même, sans attendre quoi que ce soit, qui a décidé de l'être.

Toi qui luttes, je t'aime.

Je t'aime parce que tu as vu juste, parce que tu t'es forgé un idéal juste, parce que tu n'es pas tombé·e dans la conformité, parce que tu marches à l'encontre de la pensée dominante, parce que tu n'as pas peur, parce que tu continues de rêver, parce que tu agis pour le bien de tous, parce que tu es celui ou celle que tu as choisi de devenir, et parce que tu existes.

Je t'aime parce que ton combat pour un monde meilleur, débarrassé de la domination et de l'oppression et construit sur l'émancipation et la liberté, est le plus juste des combats.

Je t'aime parce qu'à travers ta lutte, c'est la mienne et celle de millions d'autres, qui prend naissance et se propage.

Je t'aime parce que sans toi, il n'y aurait plus d'espoir.

Frédéric Pussé
Fédération anarchiste, Moselle/Luxembourg
Le 28 janvier 2021

« MON ÉTHIQUE ANARCHISTE » À MOI !

Dieu n'existe pas et tout n'est pas permis !

« L'éthique » anarchiste, si elle peut être peinte, est toute entière inscrite dans le réel et la chair. Elle n'a pas besoin d'arrière-monde, pas plus que de transcendance. La justice, par exemple, est notre fait. Notre fait et notre responsabilité.

« L'éthique » anarchiste, si elle peut être définie, s'oppose à ce qui nous sépare. S'il n'y a pas d'arrière-monde, si les étoiles n'ont que faire de nos tribulations, alors il n'y a pas de pur esprit, pas d'âme. Cette âme, malédiction qui me mutile des autres, et qui est le moteur d'un « libre arbitre » qui ne sert qu'à exonérer la « société » de ses responsabilités. Qui fait de moi l'unique responsable de mes actes. « Coupable ! » dit le juge. Bref, qui nous sépare.

« L'éthique » anarchiste, si elle peut être « incarnée » me crie que c'est mon corps qui pense. Et il n'existe pas en dehors du monde et des autres. Je pense en une langue que je n'ai pas inventée, avec des concepts et idées que je ne peux inventer seul. Ma liberté (au moins de penser), réelle celle-là, est totalement construite avec et à travers mes congénères. Dès lors, l'action en faveur de l'épanouissement de toutes et de tous relève de mon intérêt. Ceci est bien une politique. Sans la liberté des autres, pas de liberté pour MOI.

Encore un mal de cette « maudite » âme, L'intérêt ne pourrait être qu'égoïste, dit le capitaliste. Il est « l'essence » même de la vie. De toutes les vies !? Alors l'altruisme relève de la transcendance, de la religion. Misère de cette dialectique funeste : égoïsme/altruisme. Tambouille de tous les pouvoirs.

« L'éthique » anarchiste, si elle peut être « pensée », dépasse cette « structure » pour affirmer l'évidence, en rupture avec les vieux rogatons : la liberté des autres est la condition de ma liberté. Militer (même racine que militaire…) reviendrait donc à favoriser, développer, la liberté de toutes et tous.

« L'éthique » anarchiste, si elle peut être réalisée, serait donc tout entière dans le refus de l'exclusion, des exclusions. Elle serait dans une vraie « communication », mise en commun, en un mot, dans le consensus. Ce consensus qui ne désignerait, ne montrerait pas du doigt ceux qui ont tort, comme dans l'émergence de majorités, absolues ou relatives, mais un consensus qui ne serait comblé que lorsque les points de vue de chacun et chacune empliraient, construiraient les décisions, origines et aboutissements de la politique. Partant, cette « éthique » anarchiste rejette toute injonction, tout moralisme infligé aux autres. Elle n'a pas à dicter sa loi. Du coup, elle n'en a pas. Elle n'a que des règlements définis par toutes et tous et acceptés par toutes et tous. Impératifs et révocables à chaque nouveau consensus. Règlements dont la vocation majeure est de nous garantir du pouvoir sous toutes ses formes.

Christian
groupe Gaston Couté

LA MORALE ANARCHISTE PAR PIOTR KROPOTKINE (1889)

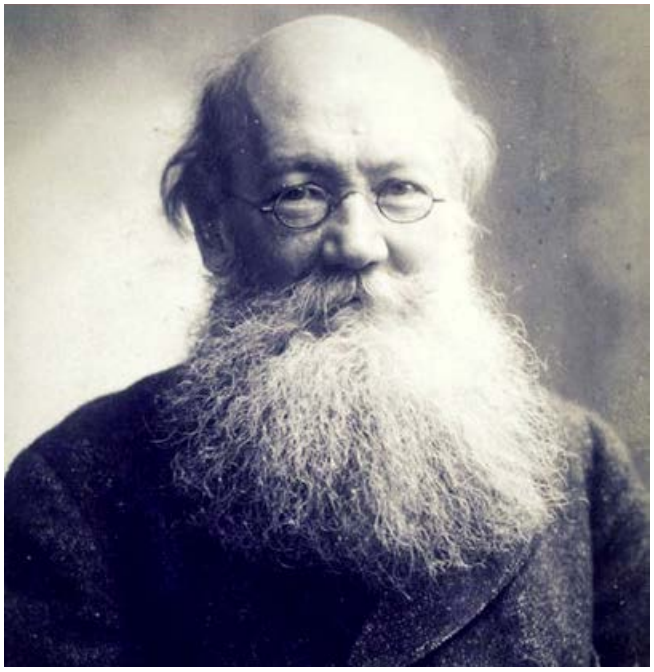
Extraits

Et chaque fois, la question de la morale revient sur le tapis. — « **Pourquoi suivrais-je les principes de cette morale hypocrite ?** » se demande le cerveau qui s'affranchit des terreurs religieuses. — « **Pourquoi n'importe quelle morale serait-elle obligatoire ?** »… On cherche alors à se rendre compte de ce sentiment moral que l'on rencontre à chaque pas, sans l'avoir encore expliqué, et que l'on n'expliquera jamais tant qu'on le croira un privilège de la nature humaine, tant qu'on ne descendra pas jusqu'aux animaux, aux plantes, aux rochers pour le comprendre… Et — faut-il le dire ? — plus on sape les bases de la morale établie, ou plutôt de l'hypocrisie qui en tient lieu — plus le niveau moral se relève dans la société…

Rechercher le plaisir, éviter la peine, c'est le fait général (d'autres diraient la loi) du monde organique. C'est l'essence même de la vie… Mais que dire de ces révolutionnaires qui, depuis le siècle passé jusqu'à nos jours, chaque fois qu'ils entendent pour la première fois une explication naturelle des actions humaines… s'empressent de crier : « À bas la morale ! »…

Notre réponse est simple… Ils restent toujours embourbés dans les préjugés de leur éducation chrétienne. Si athéistes, si matérialistes ou si anarchistes qu'ils se croient, ils raisonnent exactement comme raisonnaient les pères de l'Église ou les fondateurs du bouddhisme… : « **L'acte sera bon s'il représente une victoire de l'âme sur la chair ; il sera mauvais si c'est la chair qui a pris le dessus sur l'âme ; il sera indifférent si ce n'est ni l'un ni l'autre. Il n'y a que cela pour juger si l'acte est bon ou mauvais.** » Et nos jeunes amis de répéter… Les pères de l'Église disaient : « **Voyez les bêtes ; elles n'ont pas d'âme immortelle : leurs actes sont simplement faits pour répondre à un des besoins de la nature ; c'est pourquoi il ne peut y avoir chez les bêtes, ni bons ni mauvais actes ; tous sont indifférents ; et c'est pourquoi il n'y aura pour les bêtes ni paradis ni enfer — ni récompense ni châtiment.** » Et nos jeunes amis de reprendre le refrain : « **L'homme n'est qu'une bête, ses actes sont simplement faits pour répondre à un besoin de sa nature ; c'est pourquoi il ne peut y avoir pour l'homme ni bons ni mauvais actes. Ils sont tous indifférents.** »

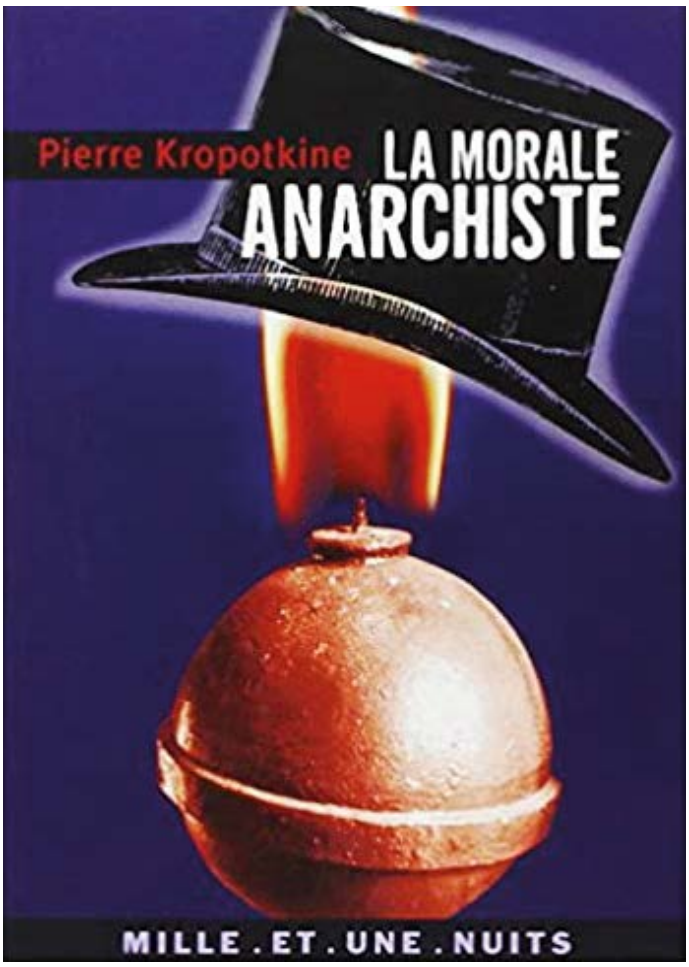
C'est toujours cette maudite idée de punition et de châtiment qui se met en travers de la raison ; c'est toujours cet héritage absurde de l'enseignement religieux professant qu'un acte est bon s'il vient d'une inspiration surnaturelle et indifférent si l'origine surnaturelle lui manque…. Eh bien, nous ne voulons ni du curé ni du juge… Nous verrons que si les saint-Augustin n'avaient pas d'autre base pour distinguer entre le bien et mal, le monde animal en a une autre bien plus efficace. Le monde animal en général, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, sait parfaitement ce qui est bien et ce qui est mal, sans consulter pour cela ni la bible ni la philosophie. Et s'il en est ainsi, la cause en est encore dans les besoins de leur nature : dans la préservation de l'espèce et, partant, dans la plus grande somme possible de bonheur pour chaque individu… L'idée du bien et du mal n'a ainsi rien à voir avec la religion ou la conscience mystérieuse : c'est un besoin



naturel des espèces animales. Et quand les fondateurs des religions, les philosophes et les moralistes nous parlent d'entités divines ou métaphysiques, ils ne font que ressasser ce que chaque fourmi, chaque moineau pratiquent dans leurs petites sociétés : Est-ce utile à la société ? Alors c'est bon. — Est-ce nuisible ? Alors c'est mauvais. […]

Les chrétiens disaient : « **Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi** ». Et ils ajoutaient « **Sinon, tu seras expédié dans l'enfer !** » La moralité qui se dégage de l'observation de tout l'ensemble du règne animal, supérieure de beaucoup à la précédente, peut se résumer ainsi : « **Fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils te fassent dans les mêmes circonstances.** » […]

Dans le monde animal et humain, la loi de l'entraide est la loi du progrès, et comment l'appui mutuel, ainsi que le courage et l'initiative individuelle qui en découlent, assurent la victoire à l'espèce qui sait mieux les pratiquer…. Voilà… l'origine du sentiment moral… Il est antérieur, **dans l'évolution animale, à la posture droite de l'homme. Le sens moral est en nous une faculté naturelle, tout comme le sens de l'odorat et le sens du toucher. Quant à la Loi et à la Religion qui, elles aussi, ont prêché ce principe, nous savons qu'elles l'ont simplement escamoté pour en couvrir leur marchandise — leurs prescriptions à l'avantage du conquérant, de l'exploiteur et du prêtre. Sans ce principe de solidarité dont la justesse est généralement reconnue, comment auraient-elles eu la prise sur les esprits ? En jetant par-dessus bord la Loi, la Religion et l'Autorité, l'humanité reprend possession du principe moral qu'elle s'est laissé enlever afin de soumettre à la critique et de le purger des adultéra-**



tions dont le prêtre, le juge et le gouvernant l'avaient empoisonnée et l'empoisonnent encore. Mais nier le principe moral parce que l'Église et la Loi l'ont exploité, serait aussi peu raisonnable que de déclarer qu'on ne se lavera jamais, qu'on mangera du porc infesté de trichines et qu'on ne voudra pas de la possession communale du sol, parce que le Coran prescrit de se laver chaque jour, parce que l'hygiéniste Moïse défendait aux Hébreux de manger le porc…

D'ailleurs, ce principe de traiter les autres comme on veut être traité soi-même, qu'est-il, sinon le principe même de l'Égalité, le principe fondamental de l'Anarchie ? L'égalité dans les rapports mutuels et la solidarité qui en résulte nécessairement, - voilà l'arme, la plus puissante du monde animal dans la lutte pour l'existence… En nous déclarant anarchistes, nous proclamons d'avance que nous renonçons à traiter les autres comme nous ne voudrions pas être traités par eux ; que nous ne tolérerons plus l'inégalité qui permettrait à quelques-uns d'entre nous d'exercer leur force, ou leur ruse, ou leur habileté, d'une façon qui nous déplairait à nous-mêmes. Mais l'égalité en tout — synonyme d'équité — c'est l'anarchie même… C'est au nom de l'Égalité que nous ne voulons plus ni prostituées, ni exploités, ni trompés, ni gouvernés… Nous ne demandons qu'une chose, c'est à éliminer tout ce qui, dans la société actuelle, empêche le libre développement de ces deux sentiments, tout ce qui fausse notre jugement : l'État, l'Église, l'Exploitation ; le juge, le prêtre, le gouvernant, l'exploiteur…

Le principe égalitaire résume les enseignements des moralistes. Mais il contient aussi quelque chose de plus. Et ce quelque chose est le respect de l'individu. En proclamant notre morale égalitaire et anarchiste, nous refusons de nous arroger le droit que les moralistes ont toujours prétendu exercer — celui de mutiler l'individu au nom d'un certain idéal qu'ils croyaient bon. Nous ne reconnaissons ce droit à personne ; nous n'en voulons pas pour nous.

Et maintenant, disons, avant de terminer, un mot de ces deux termes - altruisme et égoïsme - dont on nous écorche continuellement les oreilles… Quand nous disons : « **Traitons les autres comme nous voulons être traités nous-mêmes** » — est-ce de l'égoïsme ou de l'altruisme que nous recommandons ? Quand nous nous élevons plus haut et que nous disons : « **Le bonheur de chacun est intimement lié au bonheur de tous ceux qui l'entourent. On peut avoir par hasard quelques années de bonheur relatif dans une société basée sur le malheur des autres mais ce bonheur est bâti sur le sable. Il ne peut pas durer, la moindre des choses suffit pour le briser ; et il est misérablement petit en comparaison du bonheur possible dans une société d'égaux. Aussi, chaque fois que tu viseras le bien de tous, tu agiras bien.** » quand nous disons cela, est-ce de l'altruisme ou de l'égoïsme que nous prêchons ? Nous constatons simplement un fait… En général, les moralistes qui ont bâti leurs systèmes sur une opposition prétendue entre les sentiments égoïstes et les sentiments altruistes, ont fait fausse route. Si cette opposition existait en réalité, si le bien de l'individu était réellement opposé à celui de la société, l'espèce humaine n'aurait pu exister ; aucune espèce animale n'aurait pu atteindre son développement actuel… La distinction entre l'égoïsme et l'altruisme est donc absurde à nos yeux. C'est pourquoi nous n'avons rien dit, non plus, de ces compromis que l'homme, à en croire les utilitariens, ferait toujours entre ses sentiments égoïstes et ses sentiments altruistes. Ces compromis n'existent pas pour l'homme convaincu… Dans les conditions actuelles, alors même que nous cherchons à vivre conformément à nos principes égalitaires, nous les sentons foulés à chaque pas… Nous sentons que nous n'avons pas poussé le principe égalitaire jusqu'au bout. Mais nous ne voulons pas faire de compromis avec ces conditions. Nous nous révoltons contre elles. Elles nous pèsent. Elles nous rendent révolutionnaires. Nous ne nous accommodons pas de ce qui nous révolte. Nous répudions tout compromis, tout armistice même, et nous nous promettons de lutter à outrance contre ces conditions. Ceci n'est pas un compromis ; et l'homme convaincu n'en veut pas qui lui permette de dormir tranquille en attendant que cela change de soi-même….

Cette morale [anarchiste] n'ordonnera rien. Elle refusera absolument de modeler l'individu selon une idée abstraite, comme elle refusera de le mutiler par la religion, la loi et le gouvernement. Elle laissera la liberté pleine et entière à l'individu.

Extraits choisis par *Monica Jornet*
Groupe Gaston Couté

L'ÉTHIQUE ANARCHISTE

PAR-DELÀ LE BIEN ET LE MAL !

Éthique, morale, valeurs, principes… Il est des mots qui ont été tellement galvaudés et conjugués à toutes les sauces que le bon sens incite à les manier avec précaution. Mais, est-ce cependant à dire que les différentes conceptions de l'éthique, de la morale, des valeurs, des principes… se valent ? Ou, ce qui revient au même, qu'elles ne valent pas grand-chose ?
Si on se réfère au fait que tous ces concepts prêtent le flanc à interprétations diverses fluctuant avec le temps et les circonstances, on est tenté de les mettre tous dans le même sac et… Mais, ce faisant, ne serait-ce pas jeter le bébé de leurs prétentions à l'universel d'un distinguo entre le bien et le mal, avec l'eau marécageuse du bain où ils s'ébrouent ? Et puis, quand même, s'il est des conceptions (racistes, sexistes, pro loi du plus fort et de l'exploitation et de l'oppression des plus faibles…) qui sont à vomir ou qui suintent l'hypocrisie par tous leurs pores (les religieuses sans exception aucune), il en est d'autres (les humanistes et progressistes au sens large) qui ne méritent pas d'être confondues avec les susnommées précédentes.

Pourquoi, comment… ? L'être humain, et c'est cela qui est UNIVERSEL, a toujours eu besoin d'éthique, de morale, de valeurs, de principes… et de distinguer entre le BIEN et le MAL. Alors, si on pense que toutes les conceptions de l'éthique et de la morale ne se valent pas, doit-on, simplement, aller à la pêche de l'oiseau rare libertaire ou révolutionnaire ? C'est tentant. Mais, ce faisant, ne s'inscrit-on pas alors dans une démarche identitariste avec querelles de clocher, voire sectarisme à la clef ? Et puis, si tant est que l'oiseau rare existe, pourquoi a-t-il échoué à s'imposer sur le « marché » ? L'éternelle faute des autres n'explique peut-être pas tout ?

Bref, sans vouloir offenser qui que ce soit, j'ai la faiblesse de penser que vouloir à tout prix définir et graver dans le marbre du **sacré** la vérité avec un grand V en matière d'éthique et de morale relève de l'impasse. Tout simplement parce qu'on ne peut que **tendre** vers ce rêve universel d'une éthique et d'une morale **faisant autorité d'elle-même**. Et, cette recherche **permanente** ne peut se mener que **collectivement**. Bien sûr, pas avec n'importe qui, mais avec d'autres, différents mais proches. Une chose, cependant, ne saurait être négociable. Celle d'une recherche sans lien systématique avec les conditions de son application. En clair, sans lien systémique entre la **théorie** et la **pratique**.

Fi, donc, des querelles théologiques hors-sol. Au début comme à la fin c'est à ses **actes** que se jaugent et se jugent une éthique, une morale, des valeurs…

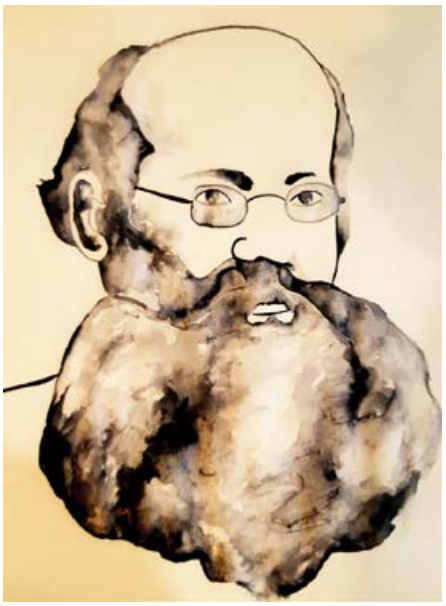
Difficile d'être plus clair !

Jean-Marc Raynaud

LA MORALE RELIGIEUSE

J'ai donné du pain à ma voisine car Dieu m'ordonne la charité et que je veux aller au paradis

LA MORALE ANARCHISTE



J'ai donné du pain à ma voisine car elle avait faim.

LA MORALE CHEZ LES SURICATES

Du pain ? Où ça ?

ILLUSTRATION : LISON

« ANARMITIÉS », « ANARMICALEMENT »

De l'apparition de deux mots

Militer dans une organisation, quelle qu'elle soit, implique une adhésion à un groupe. Au sein de ce groupe, il faudra faire avec des individus tout autant disparates sur de nombreux points que rassemblés par un but commun. Dans une organisation hiérarchisée, il suffira de regrouper une majorité d'individus pour, bingo, remporter le gros lot, en l'occurrence le pouvoir au sein de ladite organisation. Aux minoritaires de tenir alors leur rôle de minoritaires. Ça va du « cause toujours » au « ferme ta gueule ». La situation tiendra tant que les individus ainsi organisés respecteront cet état de fait. Respecteront cet état de fait mais pas forcément les individus de la ou des autres tendances. Jusqu'aux prochaines élections internes. Dans une organisation libertaire, il ne sera jamais question de respecter un fonctionnement hiérarchisé. Et c'est là que le respect entre individus est fondamental pour le bon fonctionnement anti-autoritaire de l'organisation. Le **respect** et la **solidarité**.

ILLUSTRATION : ALINE PIRES

Comme dit plus haut, il faut faire avec des individus disparates militant pour un but commun : une société d'individus libres et égaux. « Anarmitiés », « Anarmicalement » ? J'y arrive…

Au cours des « quelques » années de militance au sein de la Fédération anarchiste, j'ai croisé en son sein ou au contact de militant·e·s d'autres organisations « libertaires » nombre de femmes, d'hommes donnant de leur temps, de leur énergie dans un but commun : avancer pour une révolution sociale et libertaire.

J'ai croisé de nombreux anars peu militant·e·s mais riches d'une « éthique anarchiste » dans l'écoute, le respect, la bienveillance de l'autre. Faisant preuve d'une solidarité indéfectible pour celles et ceux que cette société a affaibli·e·s.

Mais j'ai également croisé à l'extérieur comme à l'intérieur de la FA d'excellent·e·s militant·e·s dépourvu·e·s de cette humanité. Très fort·e·s pour le bon fonctionnement de leur organisation ou leur syndicat, pour la réflexion sur la gestion du «patrimoine », « forcément assuré·e·s » de la pertinence de leur réflexion ils/elles ont tendance à voir dans l'autre ne partageant pas leurs options un obstacle sur la route fleurie de LEUR révolution sociale et libertaire…

Il y a une vingtaine d'années, fort de ce constat, j'ai accepté une fois pour toutes que je ne partirais sûrement pas en vacances avec untel ou unetelle. Mais cela allait-il m'empêcher de discuter, militer, agir en leur compagnie ? Que nenni. J'ai donc commencé à conclure mes messages avec « anarmitiés » ou « anarmicalement » ce qui pouvait alors passer pour une figure de style, histoire de me singulariser.

C'est en 2003, à Besançon au 60e congrès de la Fédération anarchiste, dans une ambiance houleuse où menaces et insultes avaient fleuri, que j'ai expliqué le sens que je donnais à ces deux mots : il est évident que, n'évoluant pas dans le monde des Bisounours, tou·te·s les libertaires (ou proches) ne sont pas forcément des personnes que je considérerai comme des ami·e·s mais, et c'est un principe indérogeable, qui mériteront **respect et solidarité** même si je ne partage pas l'intégralité de leurs réflexions et modes d'action. On parle bien de respect naturel, volontaire, d'égal·e à égal·e et sûrement pas de respect imposé.

Il va de soi qu'on ne peut **respecter** que **ce qui est respectable**… Un individu autoétiqueté libertaire qui aurait des actes, des écrits tout sauf libertaires s'auto-exclurait de fait du groupe des personnes méritant **respect et solidarité**.

Alors, si un jour, au détour d'un message vous lisez « anarmitiés » ou « anarmicalement » sachez que la personne qui vous l'a adressé **vous respecte** et **vous est solidaire**.

Ou alors elle n'aura rien compris, suivant juste un effet de mode…

Bernard
Groupe d'Aubenas

SUR LE MARCHÉ DE LA PENSÉE : L'ÉTHIQUE

Ce terme, mille fois galvaudé encore actuellement, nécessite d'essayer de saisir quelles sont ses origines et ses fonctions avant d'en restituer sa portée. ` À cette fin, je propose ce point de vue :

L'homme est un animal et à ce titre, il est pourvu d'un corps qui lui impose de répondre à des besoins. Par ailleurs, le corps est ainsi fait qu'il conduit celui qui l'habite à rechercher l'agréable et à fuir le désagréable. Ainsi les plaisirs ressentis, sont-ils là pour montrer ce que le corps cherche à cultiver. Ces besoins sont le produit d'une phylogénétique, soit des phénomènes d'évolution dont le corps est le produit. En ce sens, il dépend entièrement du réel et en est l'objet. Le dessein de cette évolution porte avant tout sur la survie de l'espèce et non de ses individus. Elle dote les corps de chaque espèce de tous les attributs nécessaires pour que ces individus puissent répondre à leurs besoins vitaux, selon les circonstances qu'ils rencontreront et l'environnement dans lequel ils évolueront. Dès notre naissance, nous sommes donc dominés par notre corps et non l'inverse.

À son arrivée au monde, l'enfant est complètement hétéronome. Ses parents l'accompagnent vers l'autonomie en répondant aux besoins de son corps et en l'éduquant, c'est-à-dire en lui montrant où se situent les orientations à prendre pour y parvenir. Ce faisant, ils vont l'introduire dans une vision du monde qui n'est autre qu'une interprétation du réel, qu'on peut appeler réalité. Cette dernière n'est qu'une forme imaginée du réel par l'homme. En ce sens, c'est un monde virtuel, car l'homme n'est pas fait, ni équipé pour comprendre le réel tel qu'il est. Selon J. Lacan : « **Le réel, c'est quand on se cogne** », c'est « l'innommable », « l'impossible » dira-t-il aussi. Ni les mythes, ni les religions, n'ont été en mesure de dire, en tout ou partie, la vérité du réel. Ni la philosophie, ni les autres sciences non plus, car celles-ci ne font qu'interpréter des faits observables ou perceptibles, les intégrant dans notre réalité par le langage. Au moins, la science donne-t-elle quelques explications plausibles. Notre fragile réalité est sans cesse rappelée à l'ordre par les manifestations du réel, démontrant ainsi son incapacité à nous protéger de ses effets.

Mais comment donner un sens et structurer notre vie si nous n'avons pas une idée de ce qu'est le réel ? Et comment nous comprendre et nous organiser si nous n'avons pas de réponses consensuelles à cette question ?

La langue, est une technique inventée par l'espèce de grand singe que nous sommes pour communiquer, c'est-à-dire pour faire passer une information précise d'un individu à un autre. Elle est cet outil spécifique qui permet aux enfants d'entrer de plain-pied dans la réalité dans laquelle ses pairs baignent et, ce faisant, d'entrer dans cette humanité saturée des concepts produits par le langage. Dès son apprentissage, il fait la découverte de l'impact des mots et surtout de leurs significations qui peuvent être parfois dévastateurs, l'obligeant à cultiver une conduite prudente et respectueuse. Aussi peut-on formuler cette proposition, empruntée dans sa forme à celle de S. De Beauvoir : « On ne naît pas être humain, on le devient ».

CONGERDESIGN

Si le langage (soit l'utilisation de mots mais aussi de tout autre signe) reste impuissant à réduire le réel en concepts, c'est parce qu'il se révèle inapte à rendre compte de son sens et donc, de sa signification. Notre réalité a été façonnée par le langage et principalement par la langue utilisée qui est composée de mots qui servent à découper le réel en autant de concepts. Les informations échangées par le langage supposent un travail d'imagination, à savoir la production d'images illustrant le contenu des mots ou signes émis, puis d'articuler ces images en pensée en les rapprochant et en les combinant les unes aux autres. Ce processus permet de comprendre le sens de plusieurs mots, soit l'information contenue dans une phrase, puis d'aller chercher sa portée significative, c'est-à-dire celle que l'émetteur du message cherche avant tout à transmettre en s'appuyant sur le sens. Le sens se réfère aux faits, la signification à leurs interprétations. Aussi nous passons notre temps d'écoute à effectuer des opérations qui pourraient se résumer aux questions suivantes : « qu'est-ce qui est dit », délivrant le sens, suivi de « qu'est-ce que cela veut dire » ; délivrant une signification. La réponse à cette seconde question est soumise au caractère aléatoire de l'interprétation. D'où les difficultés de communication qui font qu'une interprétation reste toujours personnelle et subjective. Ainsi, chaque acte ou parole provoque des émotions vécues comme positives ou négatives, selon que le corps récepteur déclenche des sensations agréables ou désagréables. La paix entre tous est au prix de la maîtrise de ces codes sociaux et l'éthique intervient à cet endroit pour tenter d'empêcher ou de réguler les dissensions interindividuelles, sociales ou sociétales, et tenter de fédérer une population sur des bases communes d'interprétation du réel.

Il va de soi que lorsque l'auteur utilise le terme « homme » il faut comprendre « individu de l'espèce humaine »

SZILÁRD SZABÓ

L'éthique renvoie au concept indo-européen de « *swedh* » qui désigne « un individu ou un groupe d'individus autonome », puis le mot grec « *éthos* » qui en dérive, lui donne cette portée : « **la doctrine établissant une relation entre l'art des sons et les mouvements de l'âme et sur laquelle les Grecs fondaient leur conception morale et éducative de la musique. Ce mot grec peut être traduit par « coutume ». Il renvoie au caractère habituel, à la manière d'être, aux habitudes d'une personne, pouvant en ce sens être rendu par « comportement** » . Cette définition montre comment la signification peut circuler de manière émotionnelle dans une communication qui ne passe pas par la langue, c'est-à-dire dépourvue de sens comme une musique. Sans un appui sur le sens, la signification est livrée à une interprétation où seule l'émotion domine.

« **Un homme, ça s'empêche** » disait le père d'A. Camus, formule qui marqua de son empreinte la vie du philosophe. Ces obligations que nous avons face aux autres s'apprennent à travers les codes sociaux qui résident dans la politesse, mais aussi dans les institutions qui dispensent de la morale. Lois, droits, règlements, déontologie, religions, etc., autant d'institutions qui cherchent à imposer à l'ensemble d'une communauté un « *modus vivendi* » pour que les personnes qui la composent puissent vivre pacifiquement. Mais l'ensemble de ces institutions ne repose que sur le principe d'une morale, c'est-à-dire quelque chose qui est imposé à l'individu sans que son consentement soit requis. Léo Ferré dénonce ce fait dans un texte intitulé « Préface » et dans lequel il écrit : « **N'oubliez jamais que ce qu'il y a d'encombrant dans la morale, c'est que c'est toujours la morale des autres** ». Là encore, comme dans nombre d'activités qui relèvent de la décision personnelle, il s'agit de prolétariser l'individu en le dépossédant de son pouvoir de réflexion, de savoir, de décision et de responsabilité dans un domaine essentiel et crucial qui va de sa vie sociale à sa philosophie de vie. À l'inverse, l'éthique consiste à structurer un art de se comporter avec les autres, basé sur ses propres considérations et ses propres réflexions, en lien avec une philosophie touchant au sens que l'on accorde à la vie, aux hommes et aux êtres humains tels que définis plus haut. La racine indo-européenne fait ressortir ce caractère autonome de certains comportements relevant de l'éthique et introduit l'idée que c'est à l'individu lui-même de se forger ses propres convictions sur ce qu'il juge acceptable ou non des relations humaines et de leurs droits. Dès lors, l'être humain devient autonome et responsable des conséquences de ses paroles, de ses actes et de son comportement. Voilà pourquoi l'éthique peut apparaître fondamentale aux yeux d'individus libres, c'est-à-dire ceux qui ne dépendent d'aucune institution qui prétende prescrire leur comportement. Avec ce qu'on pourrait appeler « l'art de diriger sa conduite », l'individu se place de facto au-dessus des lois, car il s'autorise à les juger par lui-même, en fonction, non pas d'une injonction à y répondre sous peine de sanctions, mais en fonction de sa réflexion personnelle sur le bien-fondé de chacune d'elles. Cette autonomie le place d'emblée du côté de l'éthique de responsabilité, car face aux cas de conscience, la protection de l'humanité vient supplanter le devoir moral. Doté d'un tel art, il est capable d'aborder les problèmes cruciaux, autant sociaux que sociétaux comme ceux que posent la bioéthique, le transhumanisme, le bien-être animal etc., en toute lucidité. Charge à lui d'évaluer et d'assumer, en fonction de son éthique et de l'importance du sujet, les risques qu'il prend pour l'autre, mais aussi pour lui-même, à y déroger en toute responsabilité. En ce sens, c'est une arme redoutable pour dénoncer les excès et exactions de notre société actuelle.

JBL

L'ÉTHIQUE ANARCHISTE

CHANGER DE SYSTÈME : MODE D'EMPLOI MILITANT

Réhabilitons le mot « con ». Il n'est plus d'usage au sens propre. Il n'existe pourtant pas d'autre mot courant pour désigner le con (« la vulve », terme pas très usité ; « le pénil », n'est connu que du dictionnaire). Au non-dit se substituent donc, par force, argot, métaphores, périphrases et autres circonlocutions. De plus, aucun emploi valorisant du mot « con » n'est à noter, il n'est plus employé aujourd'hui que comme insulte ou appréciation dégradante. On dit « con » si systématiquement que c'en est devenu banal, « on n'y pense plus », « ça ne veut rien dire »… Il y a de quoi s'interroger. D'autant que le phallus, le pénis et la verge sont en revanche des termes courants au sens propre, et au nombre de trois. Leur usage permet la valorisation, seuls leurs synonymes argotiques sont employés négativement ou comme insulte, et encore, occasionnellement. Tout ça ne voudrait rien dire ? Ne vaut-il pas la peine, au contraire, d'y réfléchir ?

À mon sens, les emplois des mots et leur usage sont à l'image de la société. Je veux donc réagir à l'usage actuel, plus ou moins inconscient, du mot « con », et ce en toute conscience, de même que j'exclus de mon usage toute expression teintée de discrimination. Les expressions racistes deviennent plus rares, grâce à une prise de conscience collective de l'inacceptable social. Cet usage systématique du mot « con » est systémique, c'est l'une des manifestations ordinaires du système patriarcal dominant. Le « Casse-toi, pauv' con », lancé par celui qui était alors chef de l'État français, en 2008, est certes devenu viral mais constituait déjà, malheureusement, un fait de langue bien établi, d'où ce dérapage parfaitement « vulgaire », à savoir à la fois « grossier, indélicat » et « commun, courant ». On nous a volé notre con : on a interdit d'en parler ouvertement, on l'a nié, dégradé, banalisé comme insulte. Reprenons-le et soyons-en fières. Libres à vous d'en décider. Petit mode d'emploi militant pour changer de système.

QUAND ON INVECTIVE :
« Quel nul ! » ET NON « Quel con ! »
« P'tite tête ! « ET NON « Tête de con ! »
« Minus ! » ET NON « P'tit con ! »
« Abruti ! » ET NON « Sale con ! »
« Sombre crétin, va ! » ET NON « Espèce de con ! »
« Bande de brèles ! » ET NON « Tas de cons ! »
« Hé, Fleur de nave ! » ET NON « Hé, Ducon ! »
« Casse-toi, pauv' tache ! » ET NON « Casse-toi, pauv' con ! »

QUAND ON Y MET DE L'EMPHASE :
« Fumier ! » ET NON « Connard ! »
« Salopard !! » ET NON « Gros connard !! »
ET TANT QU'À FAIRE :
« Il est un peu cruche » ET NON « Il est un peu con »
« Il s'est senti cloche » ET NON « Il s'est senti con »
« Le prends pas pour un imbécile ! » ET NON « Le prends pas pour un con ! »
« Il sait qu'il a été bête » ET NON « Il sait qu'il a été con »
« Qu'est-ce qu'il peut être nouille ! » ET NON « Qu'est-ce qu'il peut être con ! »
« C'est pas permis d'être aussi niais ! » ET NON « Il est con comme pas permis ! »
« Il est nullissime » ET NON « Il est très très con »
« Il est bête comme ses pieds » ET NON « Il est con comme la lune »
« T'as vu le corniaud ? » ET NON « T'as vu le con ? »
« C'est un minable » ET NON « C'est un p'tit con »
« C'est vraiment un peigne-cul » ET NON « C'est un vrai con »
« C'est un gros naze » ET NON « C'est un gros con »

MAIS AUSSI, PAR AILLEURS :
« C'est stupide mais… » ET NON « C'est con mais… »
« Mais c'est débile ! « ET NON « Mais c'est complètement con ! »
« Ah, c'est ballot ! » ET NON « Ah, c'est con ! »
« Gare à l'attrape-nigauds ! » ET NON « Attention, piège à cons ! »
« Encore une expression à la noix » ET NON « Encore une phrase à la con »
« Il n'y a pas de question idiote » ET NON « Il n'y a pas de question con »

OU ENCORE :
« Faire l'innocent » ET NON « Jouer au con »
« Faire l'andouille » ET NON « Faire le con »
« Faire les idiots » ET NON « Faire les cons »

ET ENFIN, À PARTIR DE LÀ :
« De la franche rigolade » ET NON « De la franche déconnade »
« On s'est défoulé un max » ET NON « On a bien déconné »
« Il rigolait ! » ET NON « Il déconnait ! »
« Arrête de nous charrier » ET NON « Déconne pas » !
« Faut pas pousser » ET NON « Faut pas déconner ! »
« Ben, merde alors ! » ET NON « Sans déconner ! »
« C'est pas des salades ? » ET NON « Sans déconner ? »
« Un truc qui cloche » ET NON « Un truc qui déconne »
« Ça foire tout le temps ! » ET NON « Ça déconne encore ! »
« Y reste des bricoles » ET NON « Y' a encore deux trois conneries »
« Il a en fait des bêtises ! » ET NON « Il en a fait des conneries ! »
« Il a merdé » ET NON « Il a fait une grosse connerie »
« Il a dit ça bêtement » ET NON « Il a dit ça connement »
« Pas moyen d'être plus gourde » ET NON « Plus conne que ça, tu meurs !
« Arrêtez de dire des sottises » ET NON « Arrêtez vos conneries ! »
« C'est pas de la foutaise tout ça » ET NON « tout ça c'est pas des conneries »,

Ne soyons pas complices des usages dénigrants, pu… naise !

Monica Jornet
Groupe Gaston Couté

FAUT-IL ÊTRE UNE PERSONNE PARFAITE POUR ÊTRE ANARCHISTE ?

Je voudrais démonter cette idée qui revient souvent et selon laquelle on ne peut pas être anarchiste parce que cela implique pratiquement la perfection quant à sa façon d'être et de vivre. Je suis pour la négation de toute transcendance du terme "anarchisme" puisqu'il est l'œuvre de l'être humain. L'anarchisme est création, ou plutôt auto-création. L'idéalisation du terme est souvent pour finir démentie par la réalité puisque l'être humain est imparfait et contradictoire.

Face à cette idée de perfection que je rejette en faveur d'un anarchisme humain, le terme "conséquent" convient mieux que le terme "cohérent". J'aime le terme "conséquent" dans la ligne de Diana Torres[1] quand elle dit : « Je serai conséquente, n'est rien d'autre qu'assumer la responsabilité des conséquences de mes actions et de mes paroles et des belles contradictions qui les constituent ».

En partant de cette humanisation du fait d'être anarchiste, voyons quelques opinions sur ce que signifie être anarchiste.

Je commence par David Graeber[2] qui parlait des "anarchistes avec minuscules" pour parler de ces personnes prêtes à collaborer dans de larges alliances pourvu que celles-ci fonctionnent selon des principes horizontaux, en mettant l'accent dans leur façon de comprendre l'anarchisme à la démocratie directe. Pour sa part, il comprenait l'anarchisme comme une sensibilité politique large. C'est, disait-il « **un mouvement politique qui aspire à la création d'une société véritablement libre et qui définit comme "société libre" celle où les êtres humains n'établissent entre eux que des relations ne dépendant pas de la menace constante de la violence pour être pratiquées** ».

L'anarchiste italien Amedeo Bertolo[3] entendait l'anarchisme comme une mutation culturelle consistant à remettre en cause la domination. Les anarchistes sont des êtres mutants qui tendent à transmettre leur anomalie culturelle (anomalie par rapport à la normalité, autrement dit le modèle dominant) et en même temps créer les conditions environnementales favorables à la mutation, autrement dit, à la généralisation du caractère mutant.

Un autre anarchiste, Uri Gordon[4] considère que l'anarchisme historique peut inspirer et donner des idées mais que le mouvement anarchiste actuel diffère de bien des façons de la vision d'il y a cent ans et cela nous montre sa façon de le comprendre :

1. Les réseaux de collectifs et de groupes d'affinité remplacent les syndicats et les fédérations comme type d'organisation.

2. Les programmes du mouvement sont plus larges : écologie, féminisme, libération animale sont aussi importants que les luttes antimilitaristes et ouvrières.

3. On met davantage l'accent sur l'action directe préfigurative (concept anarchiste faisant référence aux modes d'organisation et aux tactiques réalisées qui reflètent avec exactitude la société future recherchée = ce que nous voulons c'est ce que nous faisons dès à présent) et l'expérimentation culturelle.

4. L'engagement avec la modernité et le progrès technologique n'est plus largement partagé dans les groupes anarchistes.

Ces changements qualitatifs s'ajoutent à une sorte de prototype de l'anarchisme, qui est aujourd'hui assez hétérodoxe et se fonde sur l'action et l'objectif à atteindre.

Et enfin Emma Goldman[5], qui faisant référence à la révolution russe, affirmait que « **le triomphe de l'État signifie la défaite de la Révolution** ». Et elle se posait cette question : « **Qu'est-ce que le progrès sinon l'acceptation générale des principes de la liberté face à ceux de la contrainte ?". La liberté est la clé - disait-elle - c'est elle qui doit proscrire la tyrannie et la centralisation pour lutter afin de transformer la révolution en un réexamen de toutes les valeurs économiques, sociales et culturelles** ».

L'anarchisme, par conséquent, n'a jamais été quelque chose d'abouti et de clos mais de divers et polyédrique. Ce qui y contribue, c'est l'attitude anti-dogmatique attentive à éviter toute théorie qui soit rigide et systématique à laquelle s'associe l'accent mis sur la liberté de choix individuelle.

Il y a beaucoup de façons de comprendre l'anarchisme et il n'y a pas de raison qu'elles soient contradictoires, mais elles ont provoqué des affrontements et des divisions importantes quand on n'a pas compris cette diversité et cette possibilité de collaboration et coexistence.

Laura Vicente
***El Libertario*. 09/01/2021**
Traduction de *Monica Jornet* Groupe Gaston Couté

1. Diana J. Torres : ***Vomitorium***. Ciudad de México, 2017, p. 26.

2. David Graeber : ***Comme si nous étions déjà libres***. Ed. Lux, 2014.

3. Amedeo Bertolo : ***Anarchistes et fiers de l'être, Six essais et une autobiographie*** Atelier de création libertaire, 2017.

4. Uri Gordon : ***Anarchy alive ! Les politiques antiautoritaires de la pratique à la théorie***. Paru le 1 février 2012 Atelier de création libertaire.

5. Emma Goldman : ***Mi desilusión en Rusia***. Barcelona, El Viejo Topo, 2018.

Y EN A PAS 5 % ET POURTANT ELLES EXISTENT !

Aurélien, comment en es-tu arrivé à rencontrer Kate Austin, puis Sugako Kanno ?

Il y a quelques années de cela, je me demandais comment cela se faisait que, même chez nous les anars, on ne connaisse pas tant de femmes que ça. Que l'on peinait à aller plus loin que le triumvirat Emma, Louise, Voltairine… À croire que les femmes anars n'ont jamais existé. J'avais écrit un article là-dessus, dans le Monde libertaire, quelque temps plus tard. Dans le Maitron des anarchistes, le dictionnaire des militants, les femmes ne représentent que 5 % des entrées. Alors j'ai cherché, pour moi, pour ma culture personnelle, par acquit de conscience comme on dit… et puis je suis tombé sur Kate. En fait, pour être très honnête, je suis tombé sur son portrait. Le visage d'une femme qui me regardait de son XIXe siècle. Il faut comprendre que j'ai un rapport particulier à la photographie. Petit, ma grand-mère me sortait sa vieille boîte à thé dans laquelle elle avait rangé toutes les photos de sa famille depuis le XIXe siècle. Cette femme qui n'avait rien gardait toujours près d'elle cette vieille boîte en fer qui renfermait tout son trésor, la mémoire de sa famille. Sa mémoire. Alors quand j'ai vu le visage de Kate, ce visage moderne, cette intelligence dans le regard, cette luminosité qui vous met à nu… Ça en fera rire certains, mais quand je suis tombé enfin sur le récit de sa vie, sur ses textes, j'en suis tombé, d'une certaine façon, amoureux. Comment cette femme a-t-elle pu me bouleverser à ce point ? Son intelligence, sa finesse d'esprit, sa radicalité, son souci de la justesse, son humour… J'ai été saisi de rencontrer une « âme sœur ». J'ai été saisi, d'autres diraient « frappé par la grâce », la libération de rencontrer une « âme sœur ». Le coup de foudre intellectuel. Certains ont rencontré Dieu. Moi, j'ai rencontré Kate. À la différence de Dieu, c'est que Kate a réellement existé. Ce n'est pas un mythe. Et quand on connaît son histoire, c'est ce qui la rend d'autant plus extraordinaire.

J'ai commencé également à m'interroger sur les anarchistes originaires de pays dont on parle peu souvent. Et Sugako, pareil, ça a été la claque : une femme de 27 ans, en prison, face à la mort et qui, dans les dernières semaines avant d'être pendue, parce qu'elle se sait condamnée, aligne ses mémoires et ses émotions sur le papier.

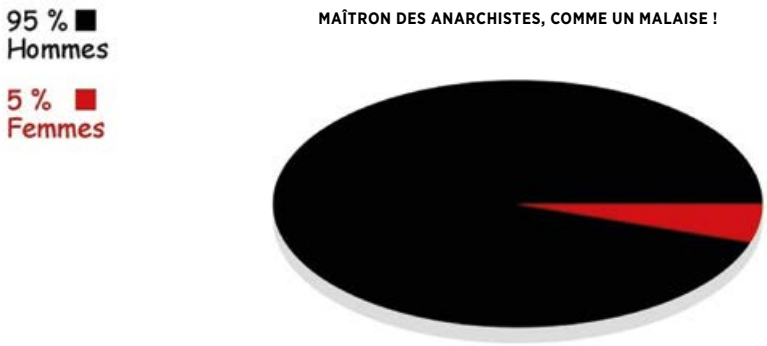
Qu'est-ce qui t'a motivé à traduire les textes de Kate, puis ceux de Sugako Kanno ?

Selon moi, il y a deux types de façon d'aimer. Ce que j'appelle l'amour chien et l'amour chat. Le premier, c'est la relation amoureuse patriarcale, faut que l'autre te mange dans la main, qu'il soit à tes pieds, qu'il t'aime de façon inconditionnelle, quoi que tu fasses, qu'il rapplique quand tu le siffles… L'autre est comme un chat, il est libre de t'aimer ou de se barrer. C'est ma conception de l'amour véritable. C'est comme ça que l'amour de ma vie, ma lumineuse grand-mère, me l'a appris. C'est une conception libertaire de l'amour. Aimer à loisir et laisser l'autre totalement libre ou non de t'aimer en retour. Certains, quand ils aiment, mettent en cage, isolent l'autre de tout. Pour ma part chaque fois que je tombe amoureux, que ce soit de Kate ou de Sugako, ou d'autres, j'ai envie de les faire découvrir au monde entier. Partager ma passion pour elle. Une passion ça se partage, non ? Que d'autres tombent amoureux à leur tour. Sugako disait que « de la plus ennuyeuse des choses au monde, les hommes sont la plus ennuyeuse »… On ne peut résolument pas laisser des femmes aussi fabuleuses dans les mains d'un seul homme !

Penses-tu nous présenter à l'avenir d'autres femmes anarchistes ?

En ce moment je travaille sur un projet concernant deux autres femmes. L'une n'est pas anarchiste. C'est une marxiste. Enfin… personne n'est parfait ! Elle est Irlandaise : Elizabeth Gurley Flynn. Camarade d'Emma et d'Alexandre dans sa jeunesse, amie de Joe Hill, à qui elle a inspiré la *Rebel Girl* de sa chanson, et surtout, elle écrit en 1915 un pamphlet incendiaire sur le sabotage qu'elle érige au rang d'art. Quand on sait que depuis, contrairement aux marxistes, les anars sont les seuls à n'avoir jamais renoncé au sabotage… j'aurais été bien ingrat de ne pas m'y intéresser. L'autre projet, et pas des moindres, est consacré à l'immense Lucy Parsons, née esclave au Texas, morte dans un incendie criminel, et dont toute la vie a été consacrée à la lutte.

Mais il n'y a pas que celles sur lesquelles je travaille. Il y en a d'autres qui sortent du placard. C'est le cas de l'ouvrage sur la Chinoise Heyin Zhen, dont le livre est, semble-t-il, passé totalement inaperçu. Lisez Heyin Zhen, *La revanche des femmes*, aux éditions de l'Asymétrie. La radicalité implacable avec laquelle cette femme extraordinaire démonte les carcans de la société chinoise du début du siècle dernier est époustouflante…



À l'occasion de la sortie du testament intellectuel de l'anarchiste japonaise Sugako Kanno, dont il a assuré la traduction, Aurélien Roulland revient pour *Le Monde libertaire* sur son désir de donner plus de place aux femmes anarchistes dans l'histoire du mouvement.

Tous les humains sont égaux, certaines moins que d'autres. Inconcevable selon l'éthique d'Aurélien Roulland…

As-tu l'impression que la parole et l'action de ces femmes ont quelque chose à nous apprendre encore aujourd'hui ?

Et pas qu'un peu ! Les femmes anarchistes ont tout dit. Sur le féminisme notamment. Elles restent ignorées du grand public, mais tout ce que les bourgeoises françaises ou anglo-saxonnes ont écrit à partir des années 70, les femmes anarchistes bien souvent l'ont déjà dit, de façon bien plus radicale. Et à la différence, c'est qu'elles ont vécu leur combat et l'ont bien souvent appliqué dans leur vie privée. C'est le cas de Kate, Emma, et tant d'autres…

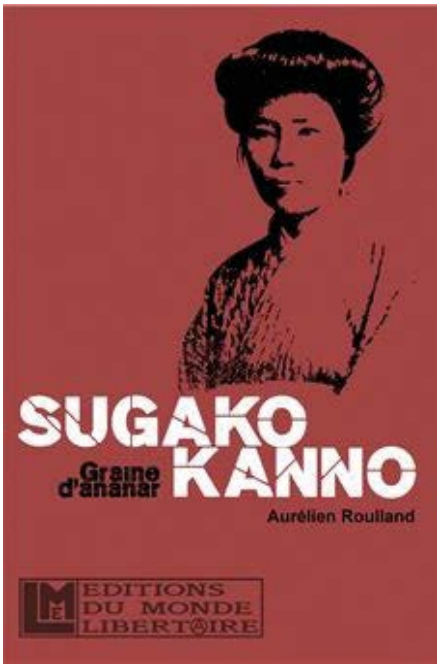
Peut-on dire que dans les milieux militants il y a une tendance à minorer la place et le rôle joué par les femmes, notamment au sein du mouvement anarchiste ?

C'est une question qu'il ne faut pas me poser à moi, mais à elles. Tout ce que je peux dire, c'est ce qu'en disent mes proches compagnonnes. Généralement, ce que j'entends c'est que oui. Les 5% de femmes dans le Maitron le démontrent. Les hommes ont tendance à dire, pour se discréditer, que les femmes sont libres de venir ou non dans le mouvement, on ne force personne. Certes, mais leur en donne-t-on vraiment l'envie ? Pourtant sans vouloir genrer l'anarchisme - ce qui serait un comble -, force est pour ma part de constater qu'il y a un véritable anarchisme au féminin. Dans lequel, pour des raisons personnelles, je me reconnais bien plus. Un anarchisme moins théorisé, plus pragmatique, plus ancré dans le réel, un anarchisme du quotidien. Je ne prétends pas qu'il faille jeter les théoriciens, ou que les femmes sont moins intellectuelles. Simplement, se priver des militantes, c'est pour ma part se priver d'un pan entier de l'anarchisme. Pour ne pas dire l'amputer de moitié. Que demain on m'enlève Emma, Kate, Heyin, Sugako, May et les autres, et j'aurais vraiment l'air d'un con ! Parce que du coup, j'ai fini par connaître beaucoup moins les hommes…

Quelle est ta méthode de travail ?

Déjà, je n'ai pas l'impression de travailler. Ne me dis surtout pas ça, je vais arrêter tout de suite ! Je dirais un peu comme un chat, instinctive… quand j'ai besoin de me ressourcer, je fais des recherches… ou des fois aussi c'est elles qui m'appellent… parfois il y a une rencontre… alors on se découvre, il y a une sorte de séduction qui s'opère… Mon souci premier, c'est de ne pas idéaliser, parce que je suis très passionné, et la limite entre la passion et l'idolâtrie est ténue. J'essaie donc de me contenter de replacer dans un premier temps la compagnonne que je présente dans une biographie que j'espère la plus juste. Ensuite, ce qui est le plus important, je traduis ses textes. Parce qu'on parle des hommes et on est capables de les citer mais quand on parle des femmes on les cite beaucoup moins. Alors qu'elles ont tout autant produit des textes intelligents et de qualité. Il ne faut pas simplement faire une bio, raconter une histoire, en faire un mythe, comme c'est quasi le cas parfois, hélas, pour Emma ou Louise. En les cantonnant à une sorte de figure mariale. Ce qu'il faut avant tout c'est diffuser leur pensée, tout autant que celle des hommes. Sugako, dit clairement que l'égalité entre homme et femme ne se fera pas « sans faire couler le sang ». Julia Bertrand, par exemple, éducatrice anar qui faisait des conférences antimilitaristes et pacifistes au début du siècle dernier, et dont la beauté gênait la bonne morale, les cathos l'avait appelé « la poupée du diable ». Les femmes anarchistes sont des femmes de caractère, d'une intelligence incendiaire. Pas des poupées sans convictions.

Clairement, je vis avec ces femmes que j'ai rencontrées, qui m'ont profondément touché à un moment de ma vie. Elles m'accompagnent dans ma vie quotidienne, c'est certain. En vraies anarchistes, elles ne me guident pas, elles m'inspirent. Mais ce qui me touche le plus, c'est quand je suis invité par les copains et copines pour parler d'elles. Que je m'aperçois, quand j'arrive dans un lieu, que les compagnons et compagnonnes ont répondu à leur appel. Il est arrivé que certains compagnons ou compagnonnes aient déjà lu le livre avant que j'arrive. Je vois des regards s'illuminer en parlant d'elles. Je reconnais ce regard. J'ai eu le même quand je les ai découvertes. C'est le regard d'une personne qui tombe amoureuse et qui a ce besoin des amoureux de parler de l'être aimé. Dans ces cas-là, je me dis ouf, c'est gagné ! J'y suis arrivé, à partager ma passion.



Propos recueillis par *Christophe*, groupe Ici & Maintenant

AURÉLIEN ROULLAND
Sugako Kanno
Éditions du Monde Libertaire
coll. « Graine d'Ananar », 64 pages, 5 euros

Gestation pour autrui
L'éthique piétinée au détriment des femmes

Le marché mondial de la procréation évolue, et depuis une trentaine d'années, la gestation pour autrui se développe en suscitant de nombreuses questions éthiques. Qu'en est-il du respect de la dignité des femmes ? De l'indisponibilité du corps, pourtant fondement de notre éthique ? De la prise en compte de l'intérêt de l'enfant et de son développement ? De l'établissement de la filiation ? De l'anonymat relatif à la femme porteuse ou des donneurs ? De l'étendue de la compensation financière ? De la reconnaissance juridique des contrats ? Autant de questions qui conduisent à des réponses disparates selon les régions du monde (système socio-culturel et religieux), de la réflexion éthique (quant à l'utilisation du corps) ou de l'attraction du marché (population riche ou pauvre) et de la volonté des États de réglementer ou non.

Une pratique sociale et non médicale

Cette pratique sociale est désignée à tort par l'Organisation mondiale de la santé comme une technique médicale : non, les techniques de procréation médicalement assistée ne doivent pas inclure la GPA. Pourtant, les risques pour la santé des femmes porteuses sont bien réels.

Des médecins, sans aucune raison médicale, administrent des traitements hormonaux pour garantir la grossesse après l'insémination. Les femmes sont ensuite suivies régulièrement jusqu'à la livraison de l'enfant.

Selon le dossier paru dans la revue *Prostitution et Société* (n° 206 - 2021) relatif à «La GPA : un marché aux femmes», il est indiqué que : « **La GPA est une violence médicale faite aux femmes, dans la mesure où les actes délibérés exercés sur le corps et la personne de la femme (une femme en bonne santé) sont réputés lui provoquer des dommages et des souffrances de nature physique, psychologique, sociale et économique** ».

Plusieurs femmes porteuses sont décédées aux États-Unis et en Inde. Les risques sont bien connus des médecins mais les femmes concernées n'en savent rien : deux fois plus de risque d'hypertension, cinq fois plus de risque de déclenchement de l'accouchement, deux fois plus de risque d'hémorragies post-partum (Peters - 2018). Les commanditaires connaissent les risques puisque des clauses et des dédommagements sont prévus dans les contrats.

La Madone !

La GPA est le fait d'avoir recours à une femme porteuse, qui porte un enfant pour un couple à qui l'enfant est remis à sa naissance. Pour cela, la GPA est traditionnelle lorsque l'ovule de la femme porteuse est fécondé par le sperme du père d'intention, ce qui fait de la femme la mère génétique du bébé ; elle est gestationnelle quand l'embryon est créé avec la participation des cellules germinales des parents d'intention et est introduit dans la cavité utérine de la femme porteuse pour la gestation.

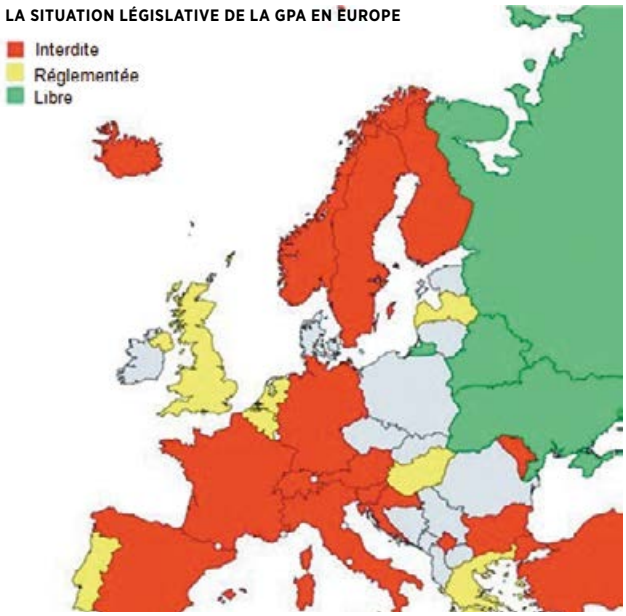
Ce qui est le cas le plus fréquent à ce jour. La maternité de substitution renvoie au projet des parents d'intention, ceux qui veulent un enfant, et effaçant, de fait, la femme porteuse. La procréation pour autrui est relative à la femme porteuse qui fournit des ovocytes, c'est-à-dire, son patrimoine génétique. La gestation pour autrui, c'est quand les ovocytes ne sont pas ceux de la femme porteuse, soit qu'ils proviennent de la mère d'intention soit d'une donneuse.

Avec la location d'utérus, le marché est *primum* comme pour la prostitution : ici, location d'utérus, là, location de vagin. Il s'agit d'uneA transaction commerciale. En 2010 (traduction française en 2013), Kajsa Ekis Ekman, journaliste anarchiste suédoise, évoquait le continuum entre maternité de substitution et prostitution : « **La maternité de substitution peut être analysée comme une forme élargie de la prostitution. Quelqu'un, souvent un homme, paye pour pouvoir utiliser le corps d'une femme. Dans les deux cas, ce sont ses besoins à lui qui importent, tandis qu'elle ne représente qu'un instrument lui permettant de satisfaire son désir. Comme Andrea Dworkin l'a observé, la différence est que, dans la maternité de substitution, c'est l'utérus de la femme qui est vendu, non son vagin, ce qui a pour résultat qu'elle évite l'opprobre ; elle est assimilée à une Madone plutôt qu'à une putain.** »

La réification et le marché aux femmes

Maternité de substitution, procréation pour autrui, gestation pour autrui, maternité pour autrui ou pour le compte d'autrui, grossesse de substitution, technique des mères porteuses, recours à une mère porteuse, location de ventre, ventre à louer, prêt ou location d'utérus... quel que soit le nom donné, il s'agit d'instrumentaliser le corps des femmes, de le réifier.

En France, cette pratique est interdite, condamnée très tôt par la jurisprudence, en 1991, au nom du principe de l'indisponibilité de l'état des personnes et du corps humain. Dans un avis formulé en 2018, le comité consultatif national d'éthique (CCNE) s'est prononcé contre la GPA en France. Même si les débats, à l'Assemblée nationale, sur le projet de loi de bioéthique en 2020, ont réaffirmé l'interdiction de la gestation pour autrui, les arguments en faveur de la GPA ainsi que les pratiques fleurissent en nombre, relayés par les divers médias, y compris les séries télévisées. Interdite en France, comme en Allemagne, Italie, Autriche, Espagne, Roumanie, alors, certains couples se tournent vers d'autres pays pour y avoir quand même accès. Cependant, les parents français rencontrent des difficultés juridiques pour que l'enfant soit reconnu comme étant le leur. En 2014, la



Cour européenne des droits de l'Homme a condamné la France parce qu'elle ne reconnaissait pas la filiation des enfants nés par une mère porteuse à l'étranger.

La GPA est autorisée ou tolérée dans d'autres pays européens comme le Portugal, la Belgique, les Pays-Bas, l'Irlande, le Royaume-Uni, la Pologne, la Slovaquie, la Roumanie : la principale question éthique est celle de l'utilisation du corps de la femme. Le marché mondial de la GPA est estimé à six milliards de dollars, il pourrait atteindre 27 milliards en 2025 : « **La matière première de ce marché, ce sont les femmes : leurs corps reproductifs, leurs besoins matériels, leur supposé altruisme. Comme la prostitution, c'est une pratique d'exploitation des femmes, basée intrinsèquement sur des violences à leur égard**. » (Devillers & Stoicea-Deram - 2021). Marché aux femmes comme on dit marché aux bestiaux, de la viande fraîche en quelque sorte, et une industrie qui se porte bien sur le plan économique. Le marché s'organise avec des parents d'intention fortunés qui paient une somme importante, jusqu'à 40 000 €, ceci est encaissé par les cliniques où se pratique la GPA, et par les avocats qui rédigent les contrats. La femme porteuse, souvent pauvre, n'en reçoit qu'une petite partie. Elle est payée aussi bien dans les pays à pratique commerciale, comme les États-Unis, l'Ukraine, la Russie, la Géorgie, que dans les pays où la loi n'autorise que la pratique altruiste comme la Grande-Bretagne, le Canada, la Grèce. Quand la pratique est altruiste, il s'agit de « remboursement », de « dédommagement » voire de « récompense » afin de couvrir les frais inhérents à la grossesse et à l'accouchement. Dans les situations où n'entre pas la question d'argent, ce sont des grossesses conduites pour une membre de la famille ou pour une amie.

Commerciale ou altruiste : où est l'éthique ?

Quelle différence sur un plan éthique que la femme porteuse soit payée ou non ? Dans les pays à pratique non-commerciale, les femmes candidates pour devenir femmes porteuses ne sont pas assez nombreuses pour satisfaire la demande : alors, les parents d'intention se tournent vers le marché international. Ainsi, par exemple, de nombreux Britanniques se rendent à l'étranger. Il est envisagé de transformer le dédommagement de la mère porteuse en rémunération, afin de stimuler la vocation de plus de femmes. C'est la loi de l'offre et du marché qui intervient pour réguler ! Dans d'autres pays, pour éviter le risque d'une motivation financière de la part de la femme qui propose de devenir porteuse, la présence de l'argent doit être exclue. Dans les pays où la pratique est interdite ou tolérée, les propositions visant sa légalisation insistent pour que la démarche soit altruiste, et que la mère ne soit ni indemnisée, ni rémunérée ; son geste doit être désintéressé, uniquement motivé par le désir de faire le bien et d'offrir « le don de la vie » !

Et pourtant, c'est le pouvoir qui dirige tout ce système : le pouvoir de l'argent, le pouvoir du savoir, le pouvoir de décider au détriment des femmes pauvres qui n'ont guère de solution autre que la prostitution, avec les réels risques de violences et de féminicides, ou la GPA qui rapporte plus, mais guère plus. Le paiement garantirait pour les parents d'intention que la femme porteuse se séparera de l'enfant : des procès témoignent que des femmes ne veulent pas toujours céder l'enfant. D'autres disent que c'est du gagnant-gagnant : le paiement contre un enfant serait plus juste et éthique !

Non, la GPA c'est l'asservissement des femmes les plus vulnérables par un système mercantile d'exploitation ! Au nom de l'éthique, des féministes œuvrent pour l'abolition de la maternité de substitution sur un plan international tout en militant contre la pauvreté et la vulnérabilité imposées aux femmes.

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard

Coalition internationale pour l'abolition de la maternité de substitution :
http://abolition-ms.org/tribunes-fr/maternite-de-substitution-pour-une-alternative-abolitionniste/
https://emission-femmeslibres.blogspot.com/2020/12/emission-du-16-decembre-2020-podcast.html

LUANA STOICEA-DERAM
ET MARIE-JOSÈPHE DEVILLERS
« GPA : un marché aux femmes »
Prostitution & Société, n° 206, p. 18-26, 2021

KAJSA EKIS EKMAN
L'être et la marchandise
Prostitution, maternité de substitution et dissociation de soi,
M Éditeur, 2013

H.E. PETERS
Gestional surrogacy : results of 10 years of experience in the Netherlands, 2018
Reproductive biomedicine on line.

Avions-nous besoin du Covid-19 pour comprendre ?

En bousculant sévèrement le quotidien depuis maintenant un an, la pandémie du coronavirus extrait certains de leur léthargie, ébranle leurs certitudes et leur rappelle la vulnérabilité de l'homme. Privés de leurs repères anesthésiants, voire succombant à la panique, ils dissertent goulûment sur le « monde d'après », envisageant, la main sur le cœur, de nouvelles façons de travailler et de vivre ensemble. Ce soudain sursaut de lucidité ne peut faire oublier, non seulement que le virus survient dans un monde déjà en état de décomposition, mais que c'est la frénésie dévastatrice de cette civilisation thermo-industrielle qui lui a ouvert la voie.

La pandémie de Covid-19, pur produit de la civilisation ? Il y a un peu plus de deux siècles, la coalition des pouvoirs politique, économique, financier et scientifique assurait le passage en force de la société industrielle. En dépit des nombreuses résistances de ceux qui avaient compris que le perfectionnement technique, avec des machines de plus en plus coûteuses, œuvrerait nécessairement au seul bénéfice des détenteurs de capitaux. Désormais, tout allait s'enchaîner et s'auto-alimenter à merveille : intégration des savoir-faire artisanaux, paysans, marins dans les chaînes de production industrielles, division du travail, obsession de la productivité, culte de la croissance, production de masse, énergie atomique, automatisation, robotisation, biotechnologies, nanotechnologies…

En désamorçant ou réprimant les résistances, en muselant toute réflexion sur les enjeux sociaux et environnementaux de la modernité, l'association État-capital a provoqué une accélération fulgurante de l'Histoire, laminant dans un même mouvement les hommes et leurs territoires. Et notamment, la déforestation massive, l'extractivisme acharné et l'agriculture industrielle – c'est-à-dire la colonisation de la planète par l'espèce humaine - ont contribué à détruire de nombreux habitats naturels, à dégrader de nombreux écosystèmes. Or l'érosion de la biodiversité signifie, entre autres, un risque accru de débordement zoonotique. Les virus ainsi « libérés », l'extension prodigieuse du transport mondial et le culte de l'hyper-mobilité ont permis leur acheminement sur des dizaines de milliers de km. En outre, le mode de vie de plus en plus artificiel induit par la société de consommation de masse a multiplié les « pathologies modernes », les « maladies de civilisation », les milieux densifiés, affaiblissant d'autant les défenses de l'organisme et favorisant à l'excès la transmission des pathogènes.

> **« La gravité désormais visible de la question écologique et la crainte d'une explosion sociale proche tétanisent les dirigeants en place. »**

Ce ne sont donc pas le hasard, la malédiction, l'infortune qui sont à l'origine de la pandémie, mais bien l'enchaînement irrésistible des atteintes de plus en plus violentes portées à l'homme et aux milieux de vie, la succession des politiques publiques inspirées par la soif de pouvoir, l'appât du gain et la mégalomanie des

« premiers de cordée » ! Et les responsables de ce massacre commis depuis deux siècles resteront à jamais impunis ! Plusieurs alertes avaient déjà été données, notamment celle du SRAS en 2003. On sait que le nombre d'épidémies augmente depuis 1940, avec un pic au cours des années 1980, et que sur 335 maladies infectieuses émergentes apparues entre 1940 et 2004, 60 % d'entre elles trouvaient leur origine dans la faune.

La pandémie, opportunité du capitalisme… ou cadeau empoisonné ?

Dans une démocratie digne de ce nom, la pandémie aurait suscité une réflexion de fond sur un mode de vie visiblement insoutenable, un débat sans tabou sur l'impasse dramatique dans laquelle nous a conduit la civilisation « technicienne ». Mais dans un système dont la principale finalité est sa propre perpétuation, l'objectif prioritaire ne pouvait être que le renforcement d'un pouvoir qui ne peut pas reculer. Dans un capitalisme en phase terminale, la pandémie actuelle ne pouvait être conçue que comme un accélérateur des tendances lourdes à l'œuvre (numérisation, virtualisation, répression, inégalités sociales…), un prétexte pour légitimer les réformes politiques en cours, une opportunité d'amplifier la dynamique capitaliste.

Notamment, l'intrusion déjà ancienne de la technique dans tous les domaines de la vie quotidienne (fermeture des guichets, voix enregistrée, écrans, robots…) se transforme en numérisation systématique du monde (télétravail, enseignement à distance…), accélérant l'atomisation de la société, la déshumanisation, la décomposition des liens sociaux, sacca-

geant ce qui reste d'autonomie. La gravité désormais visible de la question écologique et la crainte d'une explosion sociale proche tétanisent les dirigeants en place. Ce début de panique accentue la tentation autoritaire, la restriction des libertés fondamentales, le fichage massif de la population par la police, le contrôle répressif et infantilisant, la surveillance généralisée (drones, caméras…) : emballement législatif sécuritaire et accroissement des violences policières que le pouvoir cherche à invisibiliser.

Il ne s'agit même plus de repérer des actes, mais des intentions (opinions politiques, convictions philosophiques, appartenance syndicale, orientation sexuelle…) ; autant de données qui alimenteront la machine à réprimer. Les décrets récents concernent des activités ou des opinions « **susceptibles de porter atteinte aux intérêts fondamentaux de la Nation** », aux « **principes de la République** ». Porte ouverte aux dérives les plus redoutables. La jeunesse, dont on a déjà mutilé l'espoir, n'est pas épargnée : jusqu'à trois ans d'emprisonnement pour manifester sur un campus ! Ni les lieux de spectacles vivants, jugés « non-essentiels » parce que la culture peut être subversive, parce que la seule raison économique a évacué la réalité sensible, l'émotion, la créativité.

S'agissant d'inégalités sociales, des enquêtes croisant données sociales et épidémiologiques (INSERM, INSEE) ont montré que la crise sanitaire les a accentuées, notamment en matière de vulnérabilité professionnelle et financière. Et la facture finale est loin d'être réglée. Les personnes habitant un logement exigu ou surpeuplé (moins de 18 m² par personne) sont 2,5 fois plus nombreuses à avoir été positives au Covid-19 ; avec un taux encore plus élevé chez les personnes immigrées nées hors de l'Europe, par le caractère cumulatif des facteurs de vulnérabilité. Les personnes occupant un emploi n'ayant pas travaillé pendant le confinement représentent 14 % des employés non qualifiés, 16 % des ouvriers qualifiés, 17 % des ouvriers non qualifiés contre seulement 5 % des cadres et

professions intellectuelles « supérieures ». Par ailleurs, les impacts sur la santé mentale (stress, anxiété…) d'une proportion importante de la population sont considérables (devinez laquelle !) ; les centres de prévention du suicide ont enregistré 20 % de plus d'appels à l'aide.

Mais cette capacité de la plupart des États de maintenir aujourd'hui leur population dans la peur et la servitude, dans l'acceptation de contraintes dont l'efficacité est loin d'être avérée, n'est-elle pas en définitive qu'une victoire à la Pyrrhus ?

« Il n'y a jamais eu d'âge d'or social, et il n'y en aura probablement jamais. Ce n'est pas une condition suffisante pour renoncer. »

Construire un futur désirable

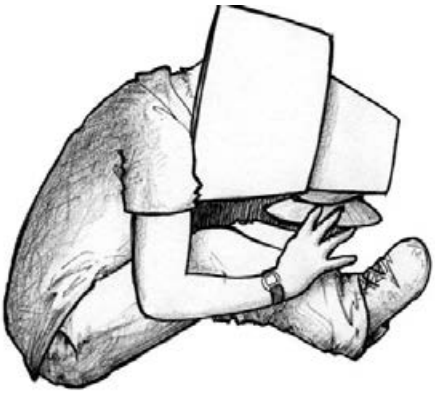
La consolidation du rapport de force en faveur du pouvoir permise par la pandémie, rend sans doute euphorique une large partie des psychopathes qui nous gouvernent. Et pourtant, en intensifiant la puissance des classes dirigeantes et possédantes, le coronavirus accroît dans le même temps leur fragilité parce qu'il multiplie les facteurs susceptibles de provoquer l'effondrement d'une civilisation aux abois, d'un système à bout de souffle. Il n'est écrit nulle part que le sens de l'existence soit une quête effrénée de puissance matérielle à travers des relations de domination, que l'histoire de l'humanité doive se résumer à la construction consciencieuse d'un complexe militaro-industriel, à une succession d'occasions de bonheur systématiquement gâchées, à l'addition de millions de vies sacrifiées pour rien.

Parce que le capitalisme est incompatible avec le maintien de la vie sur la planète, il doit dégager ! Mais le ciel ne sera pas pour autant d'un bleu azur. Entre les tenants du nihilisme et les adeptes de la béatitude, un constat lucide s'impose. Si l'histoire de l'humanité a été marquée de manière constante par la violence, elle témoigne aussi de luttes pour la liberté, la dignité. Compte tenu des stratégies offensives des multinationales, des politiques de régression sociale et de l'état de la planète, il serait irresponsable de croire en l'avènement proche d'une société égalitaire et libertaire. Les fausses promesses de la modernité s'inversent en menaces de plus en plus précises ; l'avenir immédiat sera difficile, exigeant en termes de courage, d'imagination, de solidarité. Il n'y a jamais eu d'âge d'or social, et il n'y en aura probablement jamais. Ce n'est pas une condition suffisante pour renoncer.

Parce que la domination de l'homme sur la nature et celle de l'humain par l'humain s'alimentent mutuellement, les luttes doivent investir tous les fronts. Mais l'urgence est de comprendre que nos modes de vie sont inadaptés aussi bien à nos besoins fondamentaux qu'à l'intégrité des écosystèmes. La dégradation continue des conditions d'habitabilité de la Terre engendrée par l'ivresse scientiste et productiviste nous contraint à de sérieuses remises en cause : acceptation de la finitude et de la mort, recherche de la « non-puissance ». Et même si la réflexion doit être permanente, pour jardiner la Terre avec le plus grand soin, l'avenir aura plus besoin de paysans que d'intellectuels !

Jean-Pierre Tertrais
Décembre 2020

Éloignement, abrutissement, asservissement



Un peuple ignorant est une proie facile pour les puissants. Et diviser pour mieux régner est une arme dont ils usent et abusent. Certes, cela ne date pas d'aujourd'hui et ce n'est pas les capitalos qui l'ont inventé. Mais tout de même, ils ont amélioré et amplifié à leur profit les techniques conduisant à l'asservissement des populations au point où, de nos jours, ça en devient extrêmement inquiétant.

À u lieu d'encourager le vivre ensemble, le partage et les échanges, on pousse à l'individualisme et à la compétition. On sépare les gens et les familles pour qu'ils communiquent moins entre eux. Réseaux sociaux, mails et SMS ont remplacé les conversations de visu.

Regardons simplement la place que les écrans ont pris dans nos vies, ainsi que tout ce temps accordé au superflu et aux futilités. Chacun chez soi, chacun dans sa pièce, chacun ses activités, chacun ses écrans. On développe aussi les horaires de travail posté ou décalé. Pas facile de se voir lorsqu'on bosse les soirs, les nuits, les week-ends. De même, on cherche à éloigner les jeunes des anciens. On invite à placer les derniers dans des EHPAD tandis que les premiers sont incités à aller étudier à l'autre bout du pays, voire ensuite, à se délocaliser pour le travail. Les possibilités de passer du temps ensemble et de vivre longuement sous le même toit se réduisent. On empêche ainsi la transmission des savoirs : savoir-faire, savoir penser, savoir résister. Parents, grands-parents et ami·e·s ne sont plus là comme avant pour transmettre valeurs, bon sens et expérience de la vie.

Et puis, pour beaucoup qui bossent, c'est la course continuelle contre le temps. Entre le travail, les transports, les courses, les enfants à accompagner ou à déposer puis à retourner chercher, la nounou, la crèche, l'école, les parents ou grands-parents à assister, les rendez-vous divers, les obligations multiples, etc. on ne sait plus où donner de la tête. Une journée n'a que 24 heures et une semaine que 7 jours. Et lorsqu'on y enlève tout le temps passé à ces « occupations », il ne reste souvent plus que quelques miettes de temps de libre. Et même s'il reste du temps, on est crevé·e·s, et parfois lessivé·e·s, au bout du rouleau. Alors évidemment, on n'a plus envie de faire encore autre chose. Et c'est la vie associative, militante et culturelle qui en prend un coup. Pour d'autres, le problème est financier : pas les moyens d'aller au théâtre ou de payer des cours de danse à la p'tite.

Aussi, on oppose les populations entre elles en répandant le communautarisme et le nationalisme. Les uns sont les boucs émissaires des autres et vice versa. Les ennemis, ce sont les autres religions, les étrangers, les « casseurs », ou celles et ceux qui pensent ou vivent autrement, mais certainement pas les capitalos qui nous exploitent.

Tout est bon pour empêcher les relations humaines. Même un virus.

> **« Tout est fait pour que, enfants comme adultes, on n'ait plus le temps, ni l'envie, et ni la force de… »**

De plus belle, on transforme les individus en spectateurs plutôt qu'en acteurs et en résistants.

À la place de promouvoir la culture authentique, les arts nobles, l'information exacte non manipulée, l'Histoire réelle, les débats de fond et radicaux, la pédagogie pratique et utile, le divertissement intelligent, la sociologie non détournée, la philosophie véritable, la politique au sens noble du terme… on met en avant les jeux télévisuels imbéciles, les émissions voyeuristes, les pseudo-débats entre « expert·e·s » inféodé·e·s à la pensée dominante, les séries et feuilletons « à sensation » à suivre et interminables, les « spectacles » racoleurs, la désinformation de masse, la vie des people, les compétitions sportives toujours plus innombrables et improbables, la publicité à outrance, la politique spectacle…

> **« Non contents d'avoir mis des colliers aux animaux, ils en ont aussi mis aux humains. »**

On emprisonne les enfants, puis les adolescent·e·s, dans des schémas scolaires balisés et dont ils/elles ne sortiront pas indemnes. On les bombarde de leçons à apprendre et de devoirs à faire et à rendre, car le temps passé à l'école n'est pas encore suffisant pour les empêcher de faire ce qu'il/elles ont envie de faire. Ainsi, ce sera encore une partie de la soirée et du week-end qui sera bouffée en « études ». Et, bien évidemment, on les forme à la pensée unique : le capitalisme et le système dominant sont les seuls viables et il n'en existe pas d'autres ; il faut donc obligatoirement s'y intégrer pour vivre sinon, on sera marginalisé et précarisé.

On encourage en outre les jeux d'argent en créant des sociétés d'État vendant le rêve d'échapper à cette vie inéluctable de servitude en devenant millionnaire.

On a légalisé certaines drogues et même largement promu une partie d'entre

elles, comme l'alcool, le tabac ou certains médicaments, alors que d'autres, pourtant beaucoup moins dangereuses, comme le cannabis, restent interdites.

Tout est fait pour que, enfants comme adultes, on n'ait plus le temps, ni l'envie, et ni la force de se cultiver, d'être curieux, de chercher à savoir et à comprendre, de se rencontrer dans les associations ou ailleurs, et de réfléchir ensemble. Au contraire, on fait tout pour que l'individu déconnecte son cerveau après la journée de labeur inévitable, et ne s'adonne qu'a des loisirs reposants et surtout, dépourvus de réflexion, dont la soirée canapé-télé ou jeux vidéo sont les prototypes.

Notons au passage, qu'en nous abrutissant, les capitalos engrangent double profit : non seulement cela leur sert pour mieux nous asservir, mais en plus, ils/elles se font, de la sorte, un maximum de pognon. Voir les bénéfices mirobolants de tous ces objets inutiles, de la starification, de la publicité, des droits TV, des jeux d'argent...

Les dominants/possédants/exploiteurs et leurs alliés ont besoin de se reposer sur des populations serviles et dociles pour conserver leurs privilèges.

Non contents d'avoir mis des colliers aux animaux, ils en ont aussi mis aux humains. Bien sûr, aujourd'hui le collier ne se voit plus, mais psychologiquement, il est bel et bien là. L'esclavage a changé de forme : la carotte qui fait avancer l'âne, ce n'est plus la gamelle de nourriture de l'Africain arraché à sa terre, mais le salaire du salarié moderne. Tu peux peut-être partir en vacances, enfin, si t'en a les moyens mais, très vite, il te faut revenir remettre ton collier, sinon !

Quant à celles et ceux qui sont en échec scolaire ou professionnel, ou qui n'auraient pas trouvé leur place dans ce modèle imposé et impitoyable, ils, elles, et leur famille, sont montrés du doigt, accusés de tous les maux et culpabilisés. C'est de leur faute, mais pas de celle du système dominant, du capitalisme donc, qui jamais, n'est remis en cause.

Ce grand asservissement organisé par les puissants, de nos jours les capitalos, et qui tourne principalement autour du monde du travail, consiste essentiellement à empêcher les gens de savoir, de se voir, de réfléchir, de s'associer, de penser et d'agir, tout en leur donnant, plus ou moins selon les pays et les classes sociales, les moyens de vivre ou de survivre, de s'offrir de petits ou de grands plaisirs, et surtout, de consommer, afin que les choses restent en l'état.

Franchement les capitalos, je vous tire mon chapeau : c'est vraiment bien foutu vot' truc !

Avant de conclure, un mot encore, concernant l'actualité sanitaire cette fois.

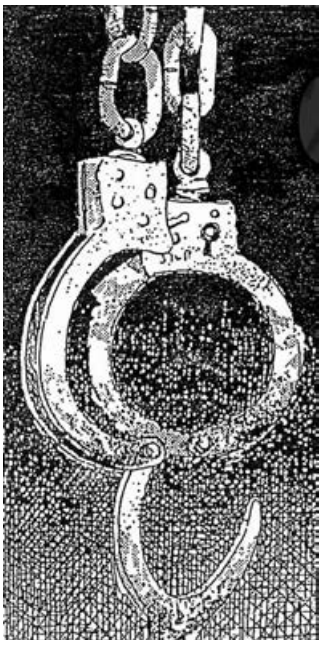
Il est frappant de voir à quel point les différents gouvernements à travers le monde utilisent la pandémie covidienne toujours en cours pour prendre des mesures liberticides et d'une asociabilité sans limite, n'ayant souvent aucun sens, et allant même bien au-delà des quelques pratiques évoquées dans ce texte. Les capitalos n'ont certes pas inventé le coronavirus, mais s'en servent bien exagérément pour cadenasser et soumettre encore davantage les populations. Ils/elles ont trouvé là un prétexte encore meilleur que les attentats et les terroristes. Quelle aubaine, pour celles et ceux qui n'en sont pas victime j'entends, mais qui savent très bien comment en profiter !

Éloignement, abrutissement et asservissement sont, comme nous venons de le développer, les règles de la dictature économique et idéologique imposée. Sachant cela, il nous appartient, à nous toutes et à nous tous qui luttons et résistons, de propager au plus grand nombre ce triste constat, afin de briser ces règles et de parvenir ainsi à l'émancipation totale et à la liberté réelle.

Et cela est d'autant plus urgent que le capitalisme, devenant par les forces des choses s'il veut perdurer, ultra-libéral, devient aussi, et encore une fois par les forces des choses s'il veut perdurer, néo-fasciste.

Frédéric Pussé
FA Moselle/Luxembourg
Le 24 janvier 2021

Cet article m'a été inspiré par un texte paru il y a quelques années dans le courrier des lecteurs du magazine *Silence*, titré « Éloignements » et signé par Michel Chevalier (Saône-et-Loire), que je remercie au passage.

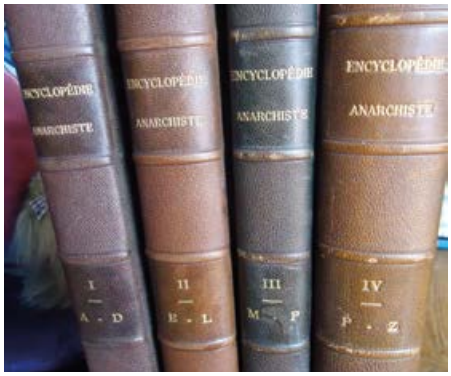


ENCYCLOⒶ, TOUT VⒶ

Ce mois-ci, nous vous donnons à nouveau quelques extraits pour vous inciter à poursuivre votre lecture sur le site de l'encycloⒶ. Le premier est dû à la plume de Philippe Pelletier sur *Nature et anarchisme* où il précise d'emblée que « **bien que s'interrogeant sur l'essence du monde, les premiers penseurs de l'anarchie ne se focalisent pas sur la nature, mais sur l'humain car leur préoccupation fondamentale est celle de l'individu et de la question sociale. C'est net dès les premiers textes de William Godwin (1756-1836), Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) ou Michel Bakounine (1814-1876)** ». Mais que, très vite, « **Reclus, Kropotkine et Metchnikoff portent leurs coups théoriques contre le social-darwinisme véhiculé par les savants de la bourgeoisie (Spencer, Huxley, Haeckel…). Ils sont d'autant plus enclins à le faire par leur formation intellectuelle, leur intérêt pour les champs de la géographie et des sciences naturelles. Ils ne nient pas la « lutte pour l'existence « , mais s'efforcent d'y ajouter, d'un point de vue à la fois savant et politique, une autre théorie : celle de l'entraide** […] ». Après un large tour d'horizon sur la question de *Nature et anarchisme,* Pelletier conclut : « **la nature au sens large étant l'une des questions majeures du XXIe siècle, la position envers l'écologisme et le capitalisme vert sous ses différentes formes constitue un enjeu majeur pour les anarchistes** ».

Le deuxième s'intitule *Postmodernisme versus post-anarchisme* signé Edi Nobras. L'auteur y fait le point sur ces pseudo-concepts très à la mode mais sans beaucoup d'intérêt sauf celui d'entretenir la confusion. Nobras écrit : « **dans la modernité, le sujet est conscient, rationnel et volontaire [il est considéré comme autonome et universel]. Il est doté de cohérence et de stabilité, choses qui lui assurent une manière équilibrée « d'être et de faire » . Dans la postmodernité, il est plutôt un individu errant de façon émotive au gré des mouvements d'opinions** ». Il ajoute plus loin : « **la dommageable influence du postmodernisme sur une partie importante de l'extrême-gauche, des alternatifs et des libertaires est** […] **explicite. Ce courant tend le plus souvent à faire prendre des positions à la fois incongrues, surprenantes et, souvent même, réactionnaires** ». Il clôt son texte sur une affirmation catégorique : « **Toute approche qui tend à considérer que la querelle des « Anciens et des Modernes « se joue aujourd'hui entre « Modernes et Postmodernes « , ou plus exactement entre « anarchistes dits fossilisés « et « anarchistes new-look « , nous renvoie malheureusement à un abandon en rase campagne des spécificités et des fondamentaux de ce qui fait pourtant la spécificité de l'anarchisme social.**

Il est nécessaire de refuser avec la plus grande détermination l'entreprise de démolition proposée par les « Post-tout « , laquelle, sous couvert de droit d'inventaire, s'adonne plutôt à ce que nous pourrions qualifier d'entreprise révisionniste… » Enfin, sur la question de l'islamisme qui traverse sans arrêt les actualités, un article fait le point en trois parties, en commençant par décrire comment ce terme est apparu, continuant en se posant la question : mais à quoi sert-il ? Pour conclure, son auteur affirme qu'il importe de laisser ce terme de côté pour revenir à la lutte antiraciste : « **Aussi, dénoncer toutes les dérives liées à la Religion / aux religions, revient à ne pas se limiter à la seule dénonciation de « l'islamisme « et ses pulsions meurtrières. Il est nécessaire d'englober l'ensemble des religions et d'en critiquer toutes les pratiques autoritaires, les dérives sectaires, l'assujettissement qu'elles s'emploient à nous imposer au travers de dogmes insensés et corrupteurs** »



Dernières nouvelles de l'encyclopédie anarchiste, deuxième époque, dont l'équipe est toujours heureuse d'accueillir toujours plus de contributeurs. Ces derniers mois, plusieurs textes intéressants nous sont parvenus. Textes parfois longs que nous avons découpés en chapitres pour en faciliter la lecture. Nous avons aussi reçu une chronologie d'une grande précision du mouvement anarchiste en Espagne 1808-1910.

Il ne faudrait pas oublier le travail mené par notre compagnon C. Chandellier. sur la musique. Il se demande, entre savoirs et pouvoirs, compétences et intrigues, qui peut rédiger les articles sur la musique ? Il rappelle aussi que « **L'air, le fluide indispensable dans lequel baignent et respirent tous les Homo sapiens (pas seulement) lorsqu'il entre en vibration, propose à nos oreilles un ensemble de fréquences et même un empilage de fréquences, toujours selon la même architecture, fréquences que nous nommons des harmoniques.** »

Donc, lectrice et lecteur du Monde libertaire, nous attendons vos propositions de contributions.

Hugues Lenoir
Pierre Sommermeyer

Pour lire la suite :
www.encyclopedie-anarchiste.xyz
Pour contribuer :
contact@.encyclopedie-anarchiste.xyz

La Commune au gré des rues

L'année 2021 connaîtra de nombreuses publications consacrées à la Commune de Paris, 150e anniversaire oblige, mais l'ouvrage de Josef Ulla, restera certainement comme une publication de qualité. Outre la maquette qui offre plusieurs axes de lecture, l'iconographie reprend des gravures, des photos connues ou inédites, replacées par un habile photomontage dans le Paris d'aujourd'hui, sans oublier les vignettes de Tardi et des portraits par Eloi Valat.

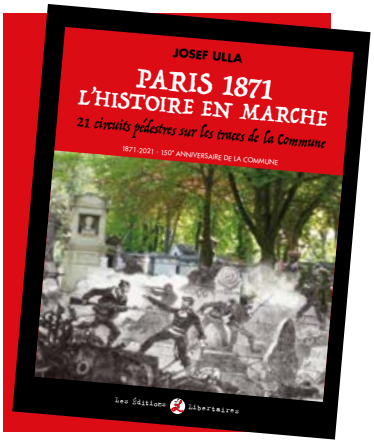
Josef Ulla nous invite, grâce à la description de 21 itinéraires, un par arrondissement plus un, consacré au cimetière du Père-Lachaise, à redécouvrir les lieux, de la place de l'Hôtel de ville, aux barricades barrant les rues, aux fosses communes montrant l'ampleur du massacre de la Semaine sanglante. En cherchant bien, on retrouvera les impacts des combats sur certains édifices.

Pourquoi ces femmes et ces hommes se sont mobilisés pour cette « Liberté sans rivage », selon le mot de Jules Vallès ? Une première piste, « La Commune au jour le jour », nous est offerte par une suite de textes de Louise Michel, Victorine Brocher, P. O. Lissagaray, On y ressent les joies, les incertitudes, les émotions, les angoisses, la rage de la lutte dans les rues du XXe arrondissement. Une autre présente des affiches, des déclarations publiques, sans oublier quantité d'anecdotes sur les aspects peu connus, comme le maintien des lignes ferroviaires pour assurer le ravitaillement, le contrôle des portes de Paris, sauf celle de Saint-Cloud le 21 mai. Saiton que Verlaine fut condamné par contumace pour avoir élaboré des dossiers de presse ? Connaît-on les combats dans les catacombes ? De nombreuses fiches de synthèse soulignent l'actualité des thèmes de la Commune : la laïcité, l'égalité femmes/hommes, le droit du travail…

La couverture montre les derniers combats à l'arme blanche dans les allées du Père-Lachaise, gravure de l'époque, sous les frondaisons de ces arbres, photo d'aujourd'hui, qui ont connu la violence de cet assassinat, par les troupes versaillaises, de milliers de parisiens.

« **Tout ça n'empêche pas, Nicolas, qu'la Commune n'est pas morte !** »

Francis



JOSEF ULLA
Paris 1871, l'histoire en marche
21 circuits pédestres sur les traces de la Commune
Les Éditions Libertaires, 2020
354 pages - 35 €

Domestication !

Valérie Chansigaud, historienne des sciences, nous livre ici une passionnante Histoire de la domestication animale et des enjeux qu'elle représenta pour les espèces animales et l'homme, voire ses effets directs sur le réchauffement climatique. S'inspirant de l'humaniste Condorcet, de Darwin mais aussi de Kropotkine et Reclus, l'auteure nous brosse les différentes étapes de cette saga multimillénaire toujours en cours aujourd'hui pour de nouvelles espèces. Cette histoire commence par le loup, bientôt chien, et a pour conséquence une co-évolution homme/animal qui se transforme en se côtoyant. Quant à la domestication des grands herbivores, elle eut pour conséquence, tout comme l'agriculture, la sédentarisation humaine et des changements environnementaux importants et la naissance du phénomène urbain. La domestication du cheval rendit possible ou accentua des différences de statut, de puissance voire de classe entre les êtres humains. Ainsi, il est avéré que la domestication animale eut pour conséquence diverses formes de domestication humaine dont l'esclavage qui fut la pire d'entre elles. Par ailleurs, les conséquences de la domestication sont multiples et entraînent parmi les espèces animales domestiquées des transformations comportementales et morphologiques.

Mais elle n'est pas sans conséquence sur l'espèce humaine. L'animal domestiqué peut devenir animal de guerre ou de compagnie, comme le cheval ou le chien. Sa consommation a entraîné des pandémies par exemple, mais après bien d'autres, la Covid-19 ou encore a marqué une appartenance de classe : les « bas morceaux » étant réservés aux plus pauvres. Les effets de la domestication furent aussi, selon les lieux et les époques, un révélateur de statut, posséder un cheval de monte est autrement prestigieux que de posséder un cheval de trait ou un mulet. Elle eut aussi des effets culturels et économiques considérables : types de consommation, agrobusiness, élevage intensif, industrialisation, végétarisme… mais aussi des incidences sur les pratiques cultuelles et les superstitions : sacrifices rituels, voyance, tabous alimentaires. Sans oublier son incidence paradoxale sur l'appauvrissement de la biodiversité.

En bref, un livre savant et passionnant qui, au travers 11000 ans d'histoire, nous permet de mieux comprendre le monde tel qu'il est devenu et donc de mieux se comprendre.

Hugues
Groupe Commune de Paris

VALÉRIE CHANSIGAUD
Histoire de la domestication animale
Delachaux, Paris, 2020
en vente à Publico.

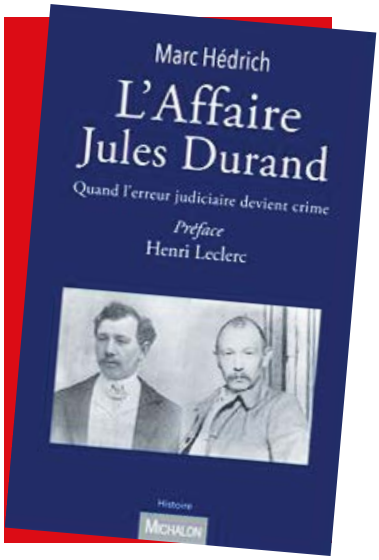
Une justice de classe diabolique !

Le Havre, 1910, la vie est dure sur les quais pour les dockers déchargeant le charbon et en grève depuis trois semaines. En face, les armateurs enragent de constater cette solidarité qui tient malgré leur refus du dialogue. Alors, ils organisent une machination diabolique avec la complicité active de la presse réactionnaire et de juges aux ordres. Ils font accuser Jules Durand, le responsable syndical CGT, du meurtre d'un contremaître non gréviste. La machine s'emballe, l'instruction est bâclée, les témoins achetés, les juges négligents et partiaux. Résultat : Jules Durand, victime d'un procès à charge, est condamné à mort. « **En France, la justice est rendue '' au nom du peuple français "... mais quand la justice faillit, elle se dérobe, elle louvoie, elle traîne à reconnaître ses erreurs et en oublie le peuple** », souligne Marc Hédrich, lui-même magistrat. C'est l'affaire Dreyfus des pauvres, la violence de classe la plus abjecte, on fait condamner un innocent pour briser une grève et plus globalement un mouvement social. Aucun doute, Jules Durand était un anarcho-syndicaliste, autodidacte, membre de la Ligue des Droits de l'Homme (LDH) au service de ses camarades en des temps où il n'était pas bon être syndiqué. C'est une victime toute désignée.

L'affaire Dreyfus des pauvres

Il écrit à ses parents : « **Ce n'est pas du parti pris qu'il faut dans un jury, c'est une conscience.** » Mal conseillé, le jury n'a pas mesuré les conséquences de sa décision. La mobilisation s'engage, syndicats, partis politiques, LDH, la Franc-maçonnerie, des personnalités comme Anatole France, même des parlementaires de la droite modérée. Tous ont en mémoire l'Affaire Dreyfus et pensent que la justice va se ressaisir mais ils oublient que pour Dreyfus, la justice civile (Cour de cassation) voulait donner une leçon à la justice militaire. Là, il s'agit de criminaliser l'action syndicale. Enfin en 1911, Durand est libéré mais la machine judiciaire broie les personnes qui en sont victimes, Durand est devenu fou. Comment un innocent peut-il supporter le « couloir de la mort » ? Il faudra attendre le 15 juin 1918 pour qu'il soit innocenté mais brisé.

Francis



MARC HÉDRICH
L'Affaire Jules Durand
Quand l'erreur judiciaire devient crime
Éd. Michalon, 2020

Enclosures et féminicides

Silvia Federici est connue pour son remarquable essai *Caliban et la sorcière* et pour *Le capitalisme patriarcal.* Dans *Une guerre mondiale contre les femmes, Des chasses aux sorcières au féminicide*, elle reprend ses thèmes de recherche dans un petit livre très accessible aux bourses modestes. Au-delà du rapport entre les femmes et l'argent produit par la campagne idéologique qui a accompagné la chasse aux sorcières, sur le rôle des enfants en tant qu'accusateurs et accusés dans les procès, et de la chasse aux sorcières dans le monde colonial, elle précise l'environnement et les motifs qui ont donné lieu à nombre d'accusations de sorcellerie.

Elle revient sur le rapport entre la chasse aux sorcières et le processus d'enclosure et de privatisation de la terre : une classe de propriétaires terriens a transformé la production agricole en entreprise commerciale et par la clôture des communaux, a créé une population de mendiants et de vagabonds, menace pour l'ordre capitaliste naissant.

Puis, elle examine le rapport entre la chasse aux sorcières et le processus d'enclosure auquel le corps féminin a été soumis par le développement du contrôle de l'État sur la sexualité et la capacité de reproduction des femmes.

La pauvreté et la transgression sexuelle se retrouvent fréquemment chez les femmes accusées de sorcellerie : paupérisées par la capitalisation de la vie économique, et présentant sexualité et capacité de reproduction comme conditions d'imposer des formes strictes du contrôle social.

L'autrice ébauche ensuite une cartographie des nouvelles formes de violence en lien avec les nouvelles formes d'accumulation capitaliste. *Mondialisation, accumulation du capital et violence contre les femmes : une perspective internationale et historique* a été écrit pour un forum sur le féminicide (Colombie, 2016). L'autre texte concerne le retour des chasses aux sorcières dans des régions où religion et préjugés misogynes servent de justification idéologique, comme en Tanzanie, en République centrafricaine ou en Inde, au Népal, en Papouasie-Nouvelle-Guinée et en Arabie saoudite.

Ne pas laisser l'histoire des sorcières ensevelie dans le silence ! Les femmes se mobilisent et résistent !

Hélène Hernandez

SILVIA FEDERICI
Une guerre mondiale contre les femmes
Des chasses aux sorcières au féminicide
Éditions La fabrique, 2021
en vente à la Librairie Publico

Des billets féministes acerbes

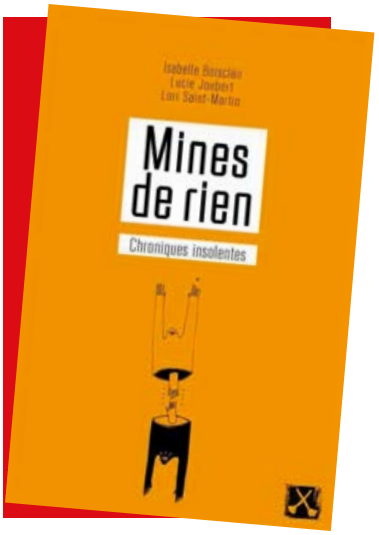
« La mine, c'est à la fois le crayon, l'expression et le potentiel explosif », eh bien Isabelle Boisclair, Lucie Joubert et Lori Saint-Martin jouent sur ces trois registres et c'est jubilatoire. Elles passent l'une après l'autre en revue les petits riens qui nous minent, et ce, dans des billets d'humeur acerbes. Ça grince derrière les lunettes qui décidément ne voient pas la vie en rose. Cinq chapitres qui mettent en lumière ce que nous avons chaque jour sous les yeux et dans les oreilles : des discriminations, des injustices, des inégalités, des violences… Persistante différence, agaçante différence. Malaises culturels. Hommes de bonne et de mauvaise volonté. L'école de la féminité. Jeunesses du féminisme. Voilà le menu, pas vraiment menu, plutôt du gros lourd ! Et il faudrait se taire ? Le ton monte, descend, ludique, lyrique, rageur, persifleur. Du marketing aux toilettes publiques, en passant par les médias sociaux, la culture du viol, l'instinct maternel ou la masturbation, les chroniques s'indignent de l'ordinaire sexiste. Leur conscience aiguë du phallocentrisme devient un moteur !

Petit exemple : dans les années 70, nous disions « **Une femme sans homme, c'est comme un poisson sans bicyclette** ». En 2020, nous pouvons dire « **Un homme sans femme, c'est comme une bicyclette sans canne à pêche** ».

Un autre exemple : « **Trois nœuds, eux-mêmes mêlés entre eux, enserrent la prostitution et partitionnent les positions, tout en la définissant : la prostitution révèle bien, parce qu'elle les concentre, plusieurs maux de notre monde, les confondant les uns avec les autres** », le premier nœud vient de l'ancrage dans la sexualité, le second, du socle capitaliste régissant les échanges, le troisième se cache dans le mot « rapport » le plus souvent hétéro-normatif, toujours rapport de domination.

Et encore un exemple : « **Ce n'est pas parce que je suis une femme que je suis féministe. Je suis féministe parce que c'est à titre de femmes que les femmes sont violées, qu'elles gagnent moins que les hommes, etc. ; pas parce qu'elles sont plus sensées ou meilleures qu'eux. Parce qu'elles sont discriminées, arbitrairement. C'est une affaire politique**. »

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard



ISABELLE BOISCLAIR,
LUCIE JOUBERT
ET LORI SAINT-MARTIN
Mines de rien
Chroniques insolentes
Les Éditions du remue-ménage
2020
en vente à la Librairie Publico

Le pouvoir de la joie

La joie, au sens spinoziste du terme, renvoie à notre capacité à affecter et être affecté·e·s, à prendre activement part à la transformation collective, à accepter d'en être bouleversé·e·s. La joie telle qu'elle nous est ici proposée est une façon d'habiter pleinement nos mondes, nos attachements, plutôt que de chercher à les diriger. Processus désubjectivant, une façon de défaire les règles, et d'intensifier la vie elle-même.

C'est à partir des questions suivantes que le livre nous emmène à explorer notre propre militance. Qu'est-ce qui fait que nous ressentons les espaces radicaux comme des espaces de transformation et de création plutôt que des espaces dogmatiques, normatifs et étouffants ? Qu'est-ce qui alimente les luttes, les espaces et les formes de vie dans lesquelles nous devenons capables de vivre et de lutter différemment ? Qu'est-ce qui permet aux gens de se questionner mutuellement et de se défaire d'habitudes profondément ancrées, plutôt que de se contenter de dire ce qu'il « faut » dire et de taire ce qu'il « ne faut pas » dire ? Comment font les gens pour forger des relations basées sur la confiance, l'amour et la responsabilité au milieu de la violence qui imprègne la vie quotidienne ? Qu'est-ce qui alimente ces mondes – et qu'est-ce qui les fait s'épanouir ? C'est à ces questions que l'ouvrage tente de répondre, combinant propositions théoriques, analyses de cas pratiques et entretiens avec des militant·e·s issu·e·s de luttes diverses : féminisme, libération noire, résurgence autochtone, squats, occupations, luttes queer, anticarcérales, d'autonomie des jeunes, anarchisme, autonomisme, écologie radicale.

Il y est rappelé des paroles d'Emma Goldman : « **Pour moi, une cause qui représentait un bel idéal, l'anarchisme, la libération et la délivrance de toutes les conventions et de tous les préjugés, ne devait pas revendiquer le rejet de la vie et de la joie.** »

Ce livre, paru aux États-Unis en 2017, y est déjà devenu un incontournable pour penser différemment le militantisme et les luttes. Comment s'en saisir dans le contexte français ?

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard

CARLA BERGMAN,
NICK MONTGOMERY
Joie militante.
Construire des luttes
en prise avec leurs mondes
Éditions du commun, 2021
en vente à la Librairie Publico

Chroniques féministes 2.0

Tout d'abord, il y a eu le blog et aujourd'hui, il y a le livre. Tout a débuté en 2008, sur le Web, par la création d'un blog. Des jeunes féministes québécoises, libres, furieuses et joyeuses, ont pris d'assaut l'espace virtuel pour prendre la parole en débattant des enjeux comme l'avortement, le relativisme culturel, les événements marquants pour les féministes, les mythes du féminisme, la prostitution, l'hypersexualisation des fillettes, le *coming out*, les sexualités, la tuerie de 14 jeunes femmes à Polytechnique, les grèves étudiantes, etc. Des jeunes femmes ne se retrouvaient pas dans le discours des féministes de la génération précédente et c'est pourquoi elles ont voulu une plate-forme qui leur ressemblait pour s'exprimer. Le blog *Je suis féministe* a joué le rôle nécessaire que lui imaginaient ses fondatrices : établir une correspondance, dans tous les sens du mot, entre de jeunes femmes qui, pour toutes sortes de raisons, ne se reconnaissent pas dans le féminisme dont elles avaient entendu parler.

Cet espace a servi de porte d'entrée dans l'écriture et dans le débat public à des dizaines de jeunes francophones, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les ignorer. Grâce à Marianne Prairie, auteure et chroniqueuse, et Caroline Roy-Blais, recherchiste et gestionnaire de communauté, *Je suis féministe* passe au papier, afin de garder une trace de cette aventure collective marquante. La démarche est de donner un second souffle aux billets et faire connaître leur contenu à un nouveau lectorat. Ainsi, dans le bouquin, les 80 textes des 30 auteures sont publiés selon diverses thématiques allant de la prise de conscience jusqu'aux féminismes.

Un extrait : « **Le 8 mars, je revendique le droit d'être en colère, de crier et de m'époumoner sur ce qu'il reste à faire pour que nous vivions dans un monde réellement égalitaire. Si quelqu'un·e pense que se dire égalitaire ou humaniste revient à se dire féministe, il/elle se trompe. Parce qu'englober les réalités des femmes dans un discours humaniste, c'est éliminer et nier leurs problèmes propres au profit d'un discours confortant et rassurant.** […] **Nous méritons d'avoir notre place et notre espace pour nous exprimer, qu'il soit mixte ou non. C'est notre décision.** »

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard

MARIANNE PRAIRIE,
CAROLINE ROY-BLAIS
Je suis féministe, le livre
Les Éditions du remue-ménage, 2017
en vente à la Librairie Publico

Utopie, le retour !

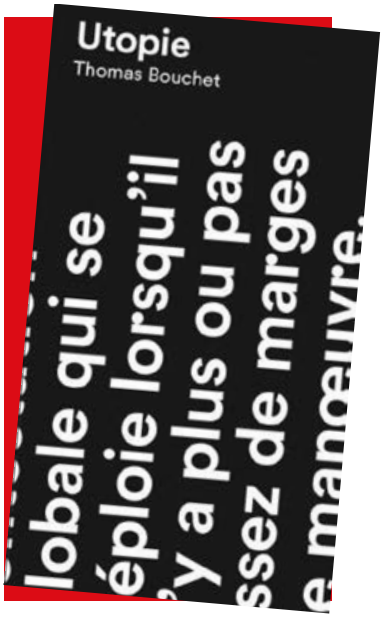
Utopie, un joli petit livre de Thomas Bouchet, dans une petite collection ambitieuse qui se propose de « s'emparer d'un mot dévoyé par la langue au pouvoir, de l'arracher à l'idéologie qu'il sert et à la soumission qu'il commande pour le rendre à ce qu'il veut dire ». Pari réussi avec *Utopie*[1].

L'auteur après avoir rappelé les significations du terme : « lieu de nulle part » mais aussi « bon lieu » et son apparition au XVIe siècle avec Thomas More (1516) puis François Rabelais (1532), souligne que bien souvent les utopistes sont qualifiés de niais et au mieux de doux rêveurs voire de promoteurs d'un monde totalitaire. Certes, il ne nie pas que certaines utopies soient autoritaires comme celle du socialiste Cabet au XIXe, mais il remarque que la référence à la niaiserie et au totalitarisme en germe sert surtout à nous détourner de l'utopie, celle d'un monde juste et égalitaire, et à nous faire accepter le monde tel qu'il est et tel qu'il va comme indépassable et à entretenir la peur des partageux, des communeux et de la canaille. Quand ce ne sont pas les socialistes eux-mêmes qui dénigrent l'utopie sociale, à l'image de Marx, sous prétexte d'un « scientisme » et d'une superbe dont on connaît aujourd'hui le résultat ou les « socialistes » contemporains qui la vilipendent sous prétexte de réalisme et de capacités gestionnaires. L'auteur nous invite à briser « la gangue d'interprétations » qui affaiblissent l'utopie. Bouchet nous invite aussi à nous pencher sur la riche littérature utopique : Campanella, Fourier, Déjacques, Buber, Benjamin, Bookchin… Autant de textes qui peuvent nous « apprendre à espérer » qu'un autre monde est possible et que l'utopie, revendiquée par Kropotkine ouvre des pistes.

Au demeurant, prenons garde aux récupérateurs de l'utopie qui sont aussi à la manœuvre et qui l'utilisent comme slogan à des fins mercantiles ou démagogiques.

Les milieux libres anarchistes, le Chiapas, les coopératives autogérées, les ZAD… sont autant d'utopies restreintes mais combien enrichissantes et apprenantes. L'Espagne 36 et la Commune de Paris 1871, furent de grandes et belles utopies en actes. La voie est libre, place à « l'écart absolu », sortons des sentiers battus, osons l'Utopie ! Osons avec Signac le « temps d'anarchie » !

Hugues
Groupe Commune de Paris



1. Voir aussi M. Riot-Sarcey, ***Le réveil de l'Utopie***, *Monde libertaire* n° 1821, octobre 2020.

THOMAS BOUCHET
Utopie
Éd Anamosa, Paris
en vente à la Librairie Publico, 9 €.

ANNUAIRE DES GROUPES ET LIAISONS DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Si un groupe n'a pas d'adresse postale, merci d'écrire à la Librairie Publico/RI FA, 145 rue Amelot, 75011 Paris

les mails @federation-anarchiste.org ont été abrégés en @fede...

00 NOMADE
Groupe La Roulotte Noire
groupe-nomade@fede...

02 AISNE
Groupe Kropotkine
c/o Athénée libertaire
8 rue Fouquerolles
02000 Merlieux
kropotkine02@riseup.net
• Athénée Libertaire & Bibliothèque Sociale « Le Loup Noir »
8, rue Fouquerolles
02000 Merlieux
permanence : 1er, 3e et 5e jeudi du mois de 18 h à 21 h
• Athénée Libertaire & Bibliothèque Sociale « L'Étoile Noire »
5, rue Saint-Jean – 02000 Laon
permanence : du lundi au samedi de 10 h à 17 h.
(fermeture avancée provisoirement en raison du contexte sanitaire)

03 ALLIER
Liaison Étoile Noire
etoile-noire@fede...
https ://liaisonetoilenoire.home.blog/

04 ALPES-DE-HAUTE-PROVENCE
Liaison Metchnikoff
metchnikoff@fede...

07 ARDÈCHE
Groupe d'Aubenas.
fa-groupe-daubenas@wanadoo.fr
Liaison Bookchin Nord Ardèche
bookchin@fede...

09 ARIÈGE
Liaison Ariège
ariege@fede...

12 AVEYRON
Liaison Sud-Aveyron
sud-aveyron@fede...

13 BOUCHES-DU-RHÔNE
Groupe Germinal
groupe-germinal@riseup.net
www.groupegerminal.lautre.net
Liaison La Ciotat
la-ciotat@fede...

14 CALVADOS
Groupe Germaine Berton
groupesanguinfa14@laposte.net
https ://m.facebook.com/facalvados/
https ://facaen.wordpress.com

16 CHARENTE
Liaison Charente
charente@fede...

17 CHARENTE-MARITIME
Groupe « Nous Autres »
35 allée de l'Angle, Chaucre
17190 Saint-Georges-d'Oléron
nous-autres@fede...

20 CORSE
Liaison Corsica
corse@fede...

21 CÔTE-D'OR
Groupe « La Mistoufle »
Maison des Associations
Les Voix sans Maître Boîte BB8
2, rue des Corroyeurs,
21068 Dijon Cedex
lamistoufle@fede...

22 CÔTES-D'ARMOR
Liaison Jean Souvenance
souvenance@no-log.org

23 CREUSE
Liaison Granite
http ://anarsdugranite23.eklablog.com

24 DORDOGNE
Groupe Emma Goldman Périgueux
perigueux@fede...
http ://fa-perigueux.blogspot.fr

25 DOUBS
Groupe Proudhon
c/o CESL BP 121
25014 Besançon cedex
• Librairie l'Autodidacte
5 rue Marulaz,
25000 Besançon
ouverte du mercredi au samedi de 15 h 00 à 19 h 00
groupe-proudhon@fede...

26 DRÔME
Groupe « la rue râle »
la-rue-rale@riseup.net

28 EURE-ET-LOIR
Groupe Le Raffüt
fa.chartres@free.fr

29 FINISTÈRE
Groupe Le Ferment
leferment@fede...
Liaison May Piqueray
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris

30 GARD
Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com

31 HAUTE-GARONNE
Groupe Libertad de Toulouse
Le chat noir
33 rue Puget
31 000 Toulouse
libertad@fede...
http ://libertad-fa.org

32 GERS
Liaison Anartiste 32
anartiste32@fede...
Liaison Henri Bouyé
henri-bouye@fede...

33 GIRONDE
Cercle Barrué
http ://cerclelibertairejb.wordpress.com
www.facebook.com/cljb33
cerclelibertairejb33@riseup.net
Groupe Nathalie Le Mel
nathalie-le-mel@fede...
Liaison Saint-Médard-en-Jalles
liaison-st-medard-en-jalles@fede...

34 HERAULT
Groupe Montpellier-Hérault
montpellier@fede...

35 ILLE-ET-VILAINE
Groupe La Sociale.
c/o local « La Commune »,
17 rue de Châteaudun
35000 rennes
contact@falasociale.org
Liaison Lacinapse
liaison-lacinapse@fede...
Liaison Redon
redon@fede...

37 INDRE-ET-LOIRE
Liaison Libertalia
libertalia@fede...

38 ISÈRE
Groupe de Grenoble
fagrenoble@riseup.net

42 LOIRE
Groupe Makhno
Bourse du Travail Salle
15 bis Cours Victor Hugo
42028 Saint-Étienne cedex 1
groupe.makhno42@gmail.com

44 LOIRE-ATLANTIQUE
Liaison de Saint-Nazaire
saint-nazaire@fede...
Groupe Déjacque
dejacque@fede...

45 LOIRET
Groupe Gaston Couté
groupegastoncoute45@riseup.net

50 MANCHE
Groupe Manche
famanche@riseup.net
www.facebook.com/famanche

51 MARNE
Liaison Reims
reims@federation-anarchiste

54 MEURTHE-ET-MOSELLE
Groupe Emma Goldman de Nancy
emma-goldman@fede...

56 MORBIHAN
Groupe René Lochu
c/o Maison des associations
31, rue Guillaume Le Bartz
56000 Vannes
groupe.lochu@riseup.net

57 MOSELLE
Groupe de Metz
groupedemetz@fede...
Groupe Jacques Turbin Thionville
jacques-turbin@fede...

58 NIÈVRE
Liaison Pierre Malézieux
pierre.malezieux@fede...

59 NORD
Groupe ô Rage Noire
o.rage.noire@federation...

60 OISE
Liaison Beauvais
scalp60@free.fr

62 PAS-DE-CALAIS
Groupe Lucy Parsons in the Sky
bethune-arras@fede...

63 PUY-DE-DÔME
Groupe Spartacus
spartacus@fede...

Liaison Combrailles
liaison.Combrailles@fede...

66 PYRÉNÉES ORIENTALES
Groupe John Cage
vente du Monde libertaire
au 13 El Taller Treize
13 rue sainte-croix
66130 Ille-sur-Tet
john-cage@fede...

Liaison Pierre-Ruff
pierre.ruff.fa66@gmail.com

67 BAS-RHIN
Liaison Bas-Rhin
liaison-bas-rhin@fede...

Groupe de Strasbourg
groupe-strasbourg@fede...

68 HAUT-RHIN
Groupe du Haut Rhin.
groupe-haut-rhin@fede...

Liaison Colmar-Maria Nikiforova
colmar@fede...
(entre Colmar et Mulhouse)

69 RHÔNE
Groupe Graine d'anar
grainedanar@fede...

Liaison « Juste une étincelle noire »
letincelle-noire@riseup.net

70 HAUTE-SAÔNE
Liaison Haute-Saône
liaison.haute-saone@fede...

71 SAONE-ET-LOIRE
Liaison « La vache noire »
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris

73 SAVOIE
Groupe de Chambéry
federationanarchiste73
@protonmail.com

74 HAUTE-SAVOIE
Groupe Lamotte Farinet
lamotte-farinet@fa74.org

75 PARIS
Liaison William Morris
william-morris@fede...

Groupe Anartiste
anartiste@sfr.fr

Groupe Berneri Publico
Publico
145 rue Amelot
75011 Paris
jacques.de-la-haye@wanadoo.fr

Groupe Salvador Segui
groupesalvadorsegui
@gmail.com

Groupe Botul
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris
botul@fede...

Groupe « Commune de Paris »
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris
commune-de-paris@fede...

Groupe Louise Michel
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris
groupe-louise-michel@fede...

Groupe libertaire La Rue
Bibliothèque La Rue
10 rue Robert Planquette
75018 Paris
permanence tous les samedis
de 15 h 30 à 18 h 00
gllr@fede...

Groupe La Révolte
la-revolte@fede...

Groupe Pierre Besnard
vente du Monde libertaire
le dimanche
de 10 h 30 à 12 h 00
place des fêtes Paris XIXe
pierre-besnard@outlook.fr

Groupe Émile Armand
e.armand@fede...
emille.armand
@protonmail.com
https ://eanl.org

76 SEINE-MARITIME
Groupe de Rouen
rouen@fede...

78 YVELINES
Groupe Gaston Leval
gaston-leval@fede...

80 SOMME
Groupe Georges Morel
amiens@fede...

81 TARN
Groupe les ELAFF
elaf@fede...

84 VAUCLUSE
Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com

85 VENDÉE
Groupe Henri Laborit
henri-laborit@fede...

86 VIENNE
Liaison Poitiers
poitiers@fede...

87 HAUTE-VIENNE
Groupe Armand Beaure
armand-beaure@fede...

92 HAUTS-DE-SEINE
Groupe Fresnes-Antony
fresnes-antony@fede...

93 SEINE-SAINT-DENIS
Groupe Henri Poulaille
c/o La Dionyversité
4 Place Paul Langevin
93200 SAINT-DENIS
groupe-henry-poulaille
@wanadoo.fr

94 VAL-DE-MARNE
Groupe Élisée Reclus
Publico
145 rue Amelot 75011 Paris
faivry@no-log.org

95 VAL-D'OISE
Groupe les Insurgé.e.s
liaison95@fede...

97 GUADELOUPE
Liaison Guadeloupe Caraïbes
liaison-guadeloupe-caraibes
@fede...

98 NOUVELLE CALEDONIE
Individuel Albert
nouvelle-caledonie@fede...

BELGIQUE
Groupe Ici et Maintenant
groupe-ici-et-maintenant
@fede...

SUISSE
Fédération Libertaire des Montagnes (FLM)
rue du Soleil
92300 La Chaux-de-Fonds
Suisse
flm@fede...

ANGLETERRE
Liaison Coventry
liaison-coventry@fede...

FEDERATION ANARCHISTE
S'ORGANISER ET LUTTER

Le site de la Fédération anarchiste
une mine d'informations sur ces groupes,
sur leurs blogs, leurs sites, leurs librairies,
leurs activités à la page suivante :
www.federation-anarchiste.org/? g=FA_Groupes

LE MONDE LIBERTAIRE

Le Monde libertaire
145, rue Amelot
75011 Paris

Direction de la publication :
Dominique Lestrat

Maquette mise en page
Philippe Camus
(ductus@me.com)

Prix de vente au n° : 4 €

Dépôt légal :
1er trimestre 1977

N°ISSN :
0026-9433

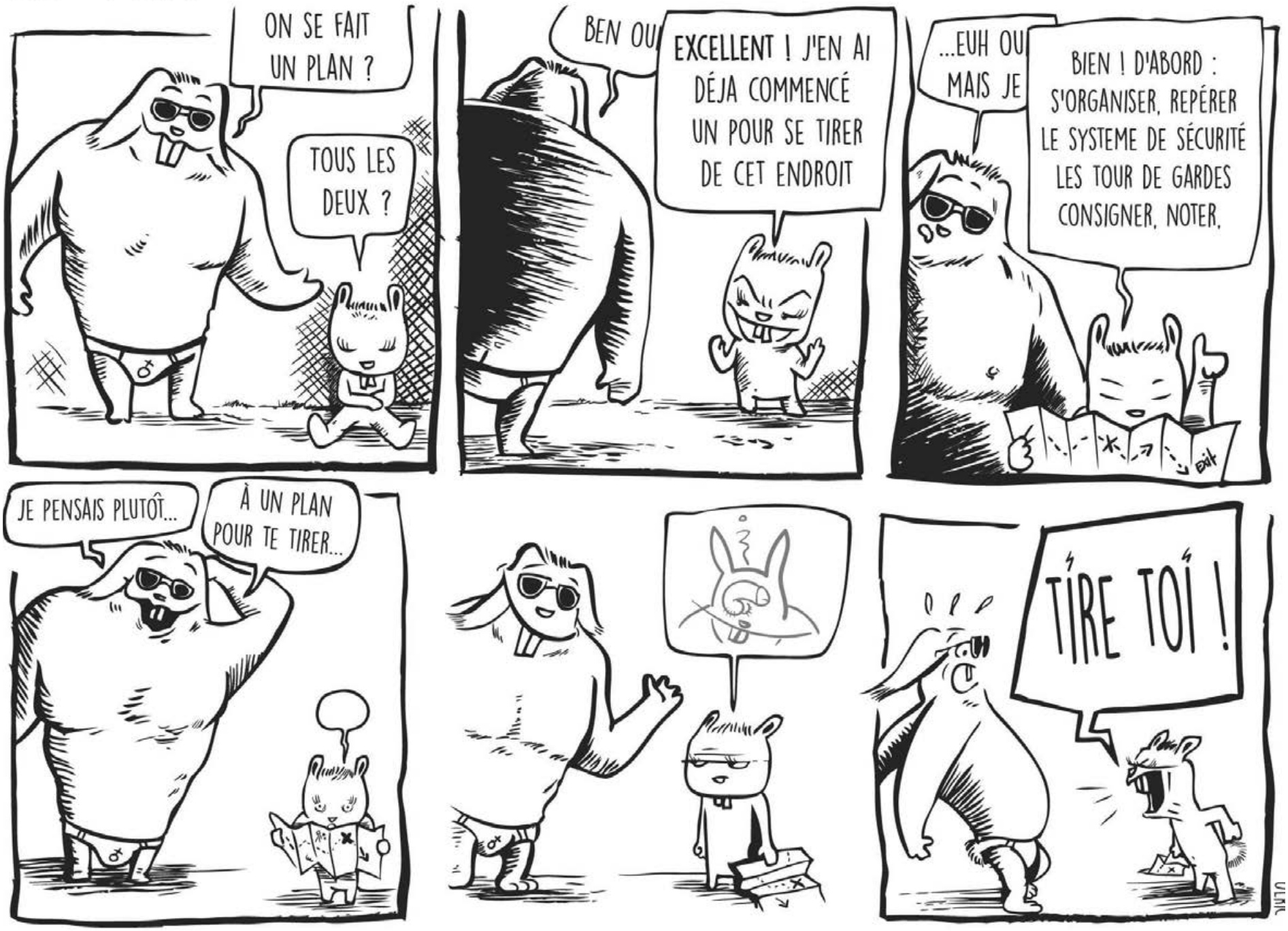
Commission paritaire :
0624D80740

Numéro d'imprimeur :
19070146

Impression
Corlet Imprimeur
ZI Rue Maximilien-Vox 14110
Condé-sur-Noireau

Ce numéro comporte pour les abonnés une affiche et un autocollant

BAD RABBIT



RETOUR AU SOMMAIRE

LES EDITIONS DU MONDE LIBERTAIRE

COMMANDEZ LES DERNIERS OUVRAGES !

La Commune, Rimbaud & Andrieu. Éducation populaire, histoire et poésie
Hugues Lenoir et Gilles Bounoure

L'ouvrage s'attache à deux individualités et à un événement collectif majeur qui, à distance, les a fait se rencontrer. Ni les personnalités de Rimbaud et d'Andrieu ne sont comparables – encore moins leur œuvre et leur retentissement – ni leur rencontre ne reflète exactement l'importance de la Commune de Paris dans la longue histoire de l'émancipation humaine. L'examen de leurs relations, à la fois interpersonnelles et avec ce qui s'était déroulé sous leurs yeux ou s'y prolongeait encore, permet cependant de saisir quelques aspects méconnus, sinon ignorés, de ce moment révolutionnaire, ainsi que des mois et des années qui l'ont précédé et suivi.

ISBN : 9782379810039, Prix : 8€

Sugako Kanno. Les derniers mots d'une intrépide
Aurélien Roulland

Tokyo. 1911. Une anarchiste écrit ses derniers mots dans la prison pour femme. Sugako Kanno (1881-1911), condamnée à mort avec vingt-quatre compagnons, nous laisse un témoignage vibrant entre nostalgie et espoir. Libre, féministe, anti-autoritaire, elle mène son combat dans un Japon qui ressert ses griffes sur le mouvement anarchiste. Plus qu'une découverte de ses textes, Aurélien Roulland nous fait voyager aux côtés de cette femme intrépide, entre les grands moments de sa vie et les désenchantements, toujours guidée par des convictions indéfectibles, même face à la mort.

ISBN : 9782379810022, Prix : 5€

Nos ouvrages sont dès à présent disponibles à Publico (145 Rue Amelot, 75011 Paris), sur les tables de presse de la Fédération Anarchiste et dans toutes les librairies à partir du 26.02.21.

Pour connaître l'ensemble de notre catalogue, rendez-vous sur notre site internet http://editionsmondelibertaire.org

RETOUR AU SOMMAIRE

Un polar au poil

Dans le Monde libertaire d'avril 2019, Patrick Schindler, avait avoué avec une certaine fierté sa nullité en maths tout en démontrant par *a* + *b* que la lecture de *Vivre avec la main d'un homme mort*, de Ronan Quarez, avait une forte probabilité de vous passionner. Probablement…

Le professeur à l'Institut de mathématiques de Rennes récidive avec un nouveau polar, *Mais qui va donc raser le barbier de Molène ?*, toujours dans le monde des forts en maths. Ça tombe bien, je vais avouer avec une certaine fierté mon appartenance à l'ensemble des nombreux rationnels que les maths rasent.

« **Démontrez mathématiquement le lien qui nous unit aux Russes ?** ». Je l'avais écrit au tableau avant l'entrée du prof. Suivie de mon expulsion brutale… Alors, quand un polar commence par « **Le Barbier de Molène rase tous les hommes qui ne rasent pas eux-mêmes et seulement ceux-là. Qui rase donc le Barbier de Molène ?** » comment pourrais-je résister ? Ronan Quarez nous entraîne sur des sentiers escarpés à la poursuite de la version para-cohérente du deuxième problème d'Hilbert comme certains partent à la chasse au dahu.

Mais là n'est pas le propos. Polar = crimes à résoudre avec une ou plusieurs inconnues. Et c'est le retour de Gévaudan pour démêler l'intrigue proposée.

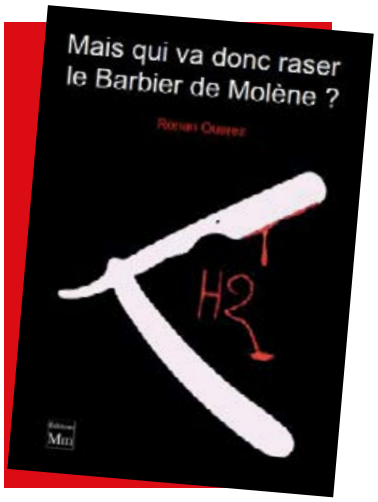
Le livre ? On s'attendrait à croiser Gabriel Lecouvreur - Le Poulpe - dont les enquêtes nous font partager les préoccupations des différents auteurs. Manifestement l'auteur est un amoureux de la Bretagne, de ses pubs, ses bières, ses chocolats… On frise le placement de produits. Jusqu'au numéro du mobile de *Gévaudan* qui est celui, dans le réel, de jongleurs humoristes.

Le style ? Patrick parlait d'un parfum d'Audiard. C'est là que le nul en maths que je fus a été conquis. « **La sérénité d'une Miss France passant un test de QI avec une tarentule sur l'épaule.** »

Livre donc conseillé malgré un coup de griffe de matheux par la voix d'un des protagonistes : « **Cela m'a toujours horripilé d'entendre la cohorte des bêlants se satisfaire de leur nullité en mathématiques. Combien de fois ai-je entendu "moi j'ai toujours été nul en maths"' ! Comment peut-on revendiquer sa propre vacuité intellectuelle ?** »

J'aurais bien aimé avoir Ronan Quarez comme prof de maths…

Bernard



ROMAIN QUAREZ
Mais qui va donc raser le barbier de Molène ?
Éditions Mm, 3 €
à commander ici :
https ://perso.univ-rennes1.fr/ronan.quarez/Barbier/

Un continent sous contrôle états-unien

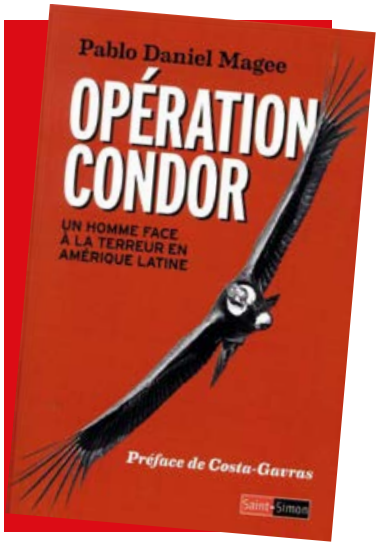
Novembre 1975, le plan Condor, un pacte secret se met en place couvrant les dictatures d'Amérique du Sud. Objectif : organiser une coopération criminelle anticommuniste et contre-révolutionnaire avec le concours de la CIA et orchestré par Henry Kissinger. Résultat estimé : un demi-million de morts. Au Paraguay, le sinistre dictateur, le général Stroessner, lance le processus avec la complicité de services secrets européens dont ceux de la France, étasuniens avec l'appui de nazis opportunément réfugiés grâce à différentes complicités dans ces États où le mot démocratie est inconnu. C'est dire si les méthodes d'arrestations et d'interrogatoires sont abjectes. Un homme, Martin Almada, professeur, avocat, connaît les geôles et les tortures pendant mille jours. C'est son combat que nous relate Pablo Daniel Magee. Il faut dénoncer et parler de ces années de souffrance, les arrestations arbitraires, les accusations absurdes, les tortures physiques et psychologiques indescriptibles, la bêtise crasse des bourreaux pour qui tout démocrate est communiste.

L'horreur implacablement décrite

« **Au Panama, Doctor Almada, il y a ce qu'on appelle l'École des Amériques. Les Yankees l'ont ouverte après la Seconde Guerre mondiale, à l'aube de la Guerre froide, pour former la police et les militaires d'élite de notre continent à leurs méthodes et, ainsi, nous intégrer au bloc idéologique américain dans le cadre de leur logique de Guerre froide.** » souligne un colonel emprisonné avec Almada. Il s'agissait de contrecarrer le rayonnement de Fidel Castro. « **L'idée du Condor, c'est de créer un réseau de communication ultrarapide et réactif entre les services secrets des pays membres à travers le Continent, inspiré par Interpol. La communication se fait par télex**. »

Evadé en 1978, Almada se réfugie en France et à la fin apparente de la dictature retourne dans son pays. Après une enquête minutieuse, il met la main sur cinq tonnes de documents TOP SECRET, les archives de la Terreur. Le contenu est implacable. Les États se défaussent mais au vu des événements actuels en Amérique latine, Martin Almada considère que le « **Condor vole toujours** ».

Franci



PABLO DANIEL MAGEE
Opération Condor
Un homme face à la terreur en Amérique latine
Éd. Saint-Simon, 2020

Nicola Sacco, Bartolomeo Vanzetti

Luigi Botta, journaliste et historien de l'anarchisme italien en Amérique du Nord, est le grand spécialiste de l'affaire Sacco et Vanzetti, à laquelle il s'intéresse depuis 1972. Vincenzina Vanzetti (soeur de Nicola, 1903-1994) l'a encouragé de son amitié de vingt ans, dans ses recherches. Il publie en 1978 : Sacco e Vanzetti : giustiziata la verità, Edizioni Gribaudo. Il a publié, en 2019, *Le carte di Vanzetti*, Nino Aragno Editore, Torino (préface de Ronald Creagh), sur l'existence de fonds d'archives sur l'affaire. Depuis 15 ans, il travaille à une œuvre en 5 volumes de l'histoire de Sacco et Vanzetti depuis les origines familiales jusqu'à nos jours. Enfin, il est en train d'achever une œuvre majeure : l'édition commentée de la correspondance familiale de Bartolomeo Vanzetti, chez Nino Aragno Editore, soit quelque deux cents lettres, dont près de la moitié inédites. Il a écrit cet article spécialement pour Le Monde Libertaire.

NICOLA ET BART SUR LE BANC DES ACCUSÉS À DEDHAM (THE BOSTON GLOBE)

> **« C'est là le récit ordinaire de la vie de deux émigrés italiens, l'un du Nord et l'autre du Sud, dans les États-Unis des années 20. »**

L'hiver 1919-1920 met la côte Est des États-Unis à l'épreuve par suite d'une vague exceptionnelle de froid intense et de fortes chutes de neige qui couvrent tout le territoire d'un manteau blanc. Il neige abondamment à New York et à Washington, le gel paralyse le port de Boston ; toutes les activités sont réduites de fait au minimum. À Plymouth, petite ville sur la baie de Cape Cod, près de la capitale du Massachusetts, les chutes de neige ont été telles qu'elles empêchent toute activité productive. La municipalité a décidé de tenter une intervention massive pour dégager les rues principales.

C'est justement à Plymouth, depuis un plus d'un lustre (avec une brève interruption en 1917), que vit Bartolomeo Vanzetti, un émigré italien, originaire de la province de Cuneo qui, en 1908, a quitté sa ville pour réaliser le rêve américain. Il n'a pas été des plus chanceux : pâtissier de profession, confiseur, c'est, à l'exception d'une une courte période New York où il s'est consacré à *l'arte bianca*, à d'autres emplois – plongeur, cuisinier, casseur de pierres, maçon, paysan, manœuvre, éleveur et autres–, qu'il a trouvé à s'occuper, sillonnant trois États sur des milliers de kilomètres. À l'hiver 1919, fuyant la faim, il trouve du travail comme charbonnier, chauffeur, cantonnier, cheminot et charpentier. C'est un gros travailleur. Il est lui aussi employé par la mairie comme d'autres malheureux, comme pelleteur de neige.

En réalité, depuis quelques mois, après l'acquisition d'une carriole à un Italien qui retournait au pays, il se consacre plus ou moins officiellement à la vente de rue du poisson, aux familles de ses compatriotes. Les affaires ne marchent pas vent en poupe, mais lui permettent du moins de survivre, à l'air libre, en autonomie complète et en harmonie, et c'est ce que Bartolomeo recherche.

Vers la mi-décembre il cède lui aussi au froid et remise sa carriole. On en reparlera au printemps. Mais il est sollicité par tous ces Italiens qui suivent la coutume de manger maigre pour le réveillon. Il cède à leur insistance et leur fournit le poisson traditionnel : les anguilles. Le 23 décembre, il reçoit de Boston deux barils de grosses anguilles. Le soir, chez Mary et Frank Fortini à Cherry Street, où il habite depuis le mois d'août, il programme ses livraisons. Il fait les paquets avec les noms et les prix pour chaque commande. Il vend les anguilles à 35 cents, soit moins du tiers du prix du marché, à 1,25 à 1,50 dollars la livre. Il en a jusque tard le soir.

Le lendemain matin, il est debout de bonne heure. Il doit s'organiser pour une tournée longue et fatigante. Son jeune ami Beltrando, qui n'a pas encore treize ans, va l'aider, profitant de la journée de vacances scolaires pour se faire quelques sous. C'est le fils d'Alfonsina et Vincenzo Brini, chez qui Bartolomeo a longtemps vécu à Suosso's Lane jusqu'à son départ pour le Mexique en 1917. C'est un bon élève et il joue du violon : Bartolomeo le considère comme son filleul.

Dans *Le Monde libertaire* de février, il était question de l'assassinat de Giuseppe Pinelli, assassiné par la police le 15 décembre 1969. Deux autres anarchistes assassinés. Deux autres morts bien vivants…

DES GROUPES DE TOUS LES QUARTIERS ACCOMPAGNENT LUIGINA VANZETTI, BOULEVARD DE VINCENNES, À LA GRANDE MANIFESTATION DU 7 AOÛT 1927, À PARIS. GALLICA/BnF

Avant de le rencontrer, à 7 h 45, il rejoint le boulanger Luis Bastoni dans l'espoir qu'il lui prêtera sa charrette et son cheval pour les livraisons. Ce n'est pas possible car il est déjà engagé ailleurs. Cela le désole mais il assume et, avec Beltrando, remet en état la vieille carriole. Ils ont tous deux beaucoup de livraisons à effectuer dans beaucoup de rues de North Plymouth où la neige et les flaques gelées représentent un réel danger. Les clients sont des familles de l'Emilie-Romagne qui connaissent très bien Vanzetti : les Forni, les Cristofari, les Longhi, Teresa Malaguti, Marghe-rita Fiocchi, les Bongiovanni, Emma Borsari, les Balboni et tant d'autres. Des gens qui sont aux États-Unis depuis des décennies et dont les enfants sont citoyens américains à part entière. Sans une minute de répit, Bartolomeo et Beltrando terminent de livrer à 14 h 40.

À une cinquantaine de kilomètres de Plymouth, à Stoughton, localité dominée par la fabrique de chaussures Three K. Shoe Factory, travaille, depuis plus d'un an, un ami de Bartolomeo, Nicola Sacco. Ils se sont connus en1917, comme de nombreux anarchistes italiens, à l'époque de leur escapade estivale au Mexique : depuis, ils ne se sont plus perdus de vue. Nicola est un ouvrier spécialisé dans le bord des chaussures.

Il est très estimé par le patron, Michael Kelley, qui confie de nombreuses responsabilités et lui fournit une belle maison où habiter avec sa famille – son épouse, Rosina Zambelli, de Brescia, et son fils Dante -, cultiver son potager, s'occuper de son jardin et recevoir des amis. Mari et femme participent avec conviction aux activités culturelles et de loisirs du Cercle social anarchiste. ●●●

Nicola Sacco, Bartolomeo Vanzetti

“Le procureur général Mitchell Palmer, inquiet des virages communistes qui sont en train de modifier l'échiquier politique européen, a lancé une campagne fédérale contre les révolutionnaires – la *Red Scare* – qui peuple les prisons et oblige beaucoup d'étrangers au départ.”

●●● Nicola a des journées bien remplies, de l'aube à la nuit noire, surtout avec cette neige. Même la veille de Noël, il est comme à son habitude à la fabrique : outre son propre travail, il doit s'occuper du nettoyage et, avant le lever du jour, de mettre en route le chauffage des locaux. Kelley lui paie un salaire de 80 dollars par semaine, qui lui permet de vivre très dignement. Ses semaines sont bien occupées et toujours égales : “**C'est un bon travailleur**, le définit Kelley, **très régulier, il ne manque jamais une journée. Il est fantastique**! “. Le gel hivernal 1919-1920 ne le prend pas au dépourvu. Il a suffisamment de bois et les légumes du potager conservés dans le cellier suffiront jusqu'au printemps. Pour parfaire le tout, son épouse attend un heureux événement.

À la mi-mars, arrive de Torremaggiore, localité des Pouilles où vivent les siens, la nouvelle de la disparition de sa mère. Cela le bouleverse et le déprime, le fait douter et hésiter : depuis 1909, année de son départ, il n'a pas embrassé sa famille. Il décide donc de rentrer et que son second enfant naisse dans son pays d'origine et entreprend les démarches pour le retour. Pour l'embarquement, il faut avoir une fiche d'état-civil à jour avec une photo d'identité récente. C'est le consulat de Boston qui le délivre.

C'est là le récit ordinaire de la vie de deux émigrés italiens, l'un du Nord et l'autre du Sud, dans les États-Unis des années 20. Deux des plus de trois millions d'expatriés qui, en l'espace de quelques décennies, ont quitté leur pays natal pour affronter ailleurs -en Amérique du Nord- une nouvelle existence.

Les États-Unis – qui se disent dépositaires de la démocratie – sont en réalité un pays agité par de profonds conflits internes. Les immigrés sont en règle générale exploités, raillés et méprisés. Ceux qui ne sont pas politiquement corrects sont barrés par le pouvoir. Le procureur général Mitchell Palmer, inquiet des virages communistes qui sont en train de modifier l'échiquier politique européen, a lancé une campagne fédérale contre les révolutionnaires – la *Red Scare* – qui peuple les prisons et oblige beaucoup d'étrangers au départ.

Après tout, on ne peut pas dire que ça aille dans le pays en matière de sécurité. Des bandes de malfaiteurs de diverses nationalités écument les villes grandes et petites, profitant de la toute récente prohibition pour faire de la contrebande et de la délinquance la règle au quotidien.

Dans la banlieue sud de Boston, les braquages sont à l'ordre du jour. Des groupes organisés prennent pour cible les banques, les trains, les usines, les dépôts. Et n'hésitent pas à tirer si nécessaire.

La veille de Noël 1919, tandis que Nicola est à l'usine et que Bartolomeo livre ses anguilles, un gang braque le convoyeur de fonds de la fabrique de chaussures Loring Q. White. C'est jour de paye. Les salaires sont dans un conteneur blindé, dans un camion *Ford* qui à 7h40 roule vers l'usine, avec, à son bord, le chauffeur, un policier et le caissier. Les températures sont inférieures à zéro et la route est verglacée. Quatre bandits circulent dans une *Hudson Six* qui s'arrête et barre la route. Ils en descendent à trois. L'un tire avec son fusil. Le camion *Ford*, touché, fait une embardée et va s'écraser contre un poteau télégraphique. C'est un imprévu qui oblige les malfaiteurs à prendre le large. Le braquage échoue.

“Où sont Nicola et Bartolomeo le 15 avril 1920? Le premier est à Boston au Consulat italien. Le second, Bartolomeo, fait sa tournée parmi les gens avec sa carriole.”

Un peu plus de trois mois après, à South Braintree, une autre fabrique de chaussures, *Slater & Morrill*, est prise pour cible par cinq malfaiteurs. C'est le 15 avril 1920, jour de paye. Les sous arrivent par train dans un coffre blindé. Ils sont d'abord comptés dans un bureau – 15 776, 51 dollars – puis transférés à pied par un officier payeur et un policier jusqu'à destination. C'est un parcours bref. Après un passage à niveau, il y a une montée, on passe devant l'usine *Rice & Hutchins* et on est arrivé.

Les bandits, à bord d'une *Buick*, attendent le convoi. Deux d'entre eux sont postés sur le parcours. Peu après 15h, le garde du corps Alessandro Berardelli et le convoyeur Frederick Parmenter sont en route, portant chacun une cassette avec l'argent. Il y a peu de monde. Quand ils passent près des deux individus, ils sont attaqués dans le dos et reçoivent plusieurs coups de pistolet. La Buick bleue arrive rapidement et file avec l'argent et les bandits. Elle sème des clous à trois pointes et on perd ses traces.

Le lendemain, le *New York Times*, faisant mal les comptes, titre : « **Des bandits tuent un garde du corps et prennent la fuite avec 27 000 $ ».** Les polémiques sont immédiates. Les gens en ont assez. La police doit éclaircir cet énième crime. Les enquêteurs et les détectives privés *Pinkerton* font appel à des médiums, proposent des récompenses et mettent en service des détecteurs de mensonges mais n'aboutissent à rien. Arrive le super-policier Michael Stewart, de Bridgewater. Il promet de remettre à la justice les auteurs du double homicide.

SCÈNE DE CRIME À SOUTH BRAINTREE. (BOSTON PUBLIC LIBRARY)

Où sont Nicola et Bartolomeo le 15 avril 1920 ? Le premier est à Boston. Au Consulat italien. Il doit obtenir les documents pour le retour en Italie. Mais il a apporté une photo de famille trop grande. Le fonctionnaire Giuseppe Adrower l'invite à revenir avec une photo identité. À l'heure du coup de l'attaque, il déjeune avec le professeur Felice Guadagni au restaurant Boni. Le second, Bartolomeo, fait sa tournée parmi les gens avec sa carriole. Il vient d'acheter une pièce d'étoffe pour un vêtement et a voulu la montrer à Alfonsina Brini, en présence également du vendeur.

Trois semaines plus tard, le 5 mai, les deux Italiens seront mis aux arrêts tandis qu'ils sont en train de se débarrasser de matériel de propagande anarchiste, sur le conseil de Carlo Tresca, qui, depuis New York, est au fait des manœuvres du pouvoir. La police perquisitionne chez tous les suspects. Ce jour-là, Sacco et Vanzetti sont avec deux autres camarades, Mario Buda et Riccardo Orciani, amis de vieille date. Ces révolutionnaires sont en proie à une grande agitation, ils craignent que la brutalité du procureur Palmer ne le pousse à ordonner d'autres arrestations et expulsions : Andrea Salsedo a été *suicidé* deux jours plus tôt, sur le pavé de *Park Row*, au pied de l'immeuble abritant le siège du FBI, où l'Italien était retenu illégalement depuis deux mois. *Nick e Bart* – comme ils seront ensuite nommés – sont en train d'organiser ensemble un meeting de contestation.

La première impression est que l'arrestation est la conséquence de leur activisme anarchiste et de la détention d'un revolver. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'ils découvriront, avec stupeur, qu'ils sont mis en examen pour les deux braquages -Bridgewater et South Braintree –. Les deux procès de la honte seront le déni de toutes les preuves testimoniales de la défense. Le premier condamnera Vanzetti à une peine de 12 à 15 ans de prison. Le second les enverra tous deux sur la chaise électrique. Les protestations unanimes du monde entier, les innombrables demandes de révision du procès, les appels de personnalités illustres et la mobilisation du monde ouvrier ne suffiront pas à modifier un jugement réactionnaire et raciste, brutal et inhumain.

La bigoterie et les préjugés du juge Webster Thayer et la duplicité du procureur général Frederick Katzmann, en un véritable complot à peine voilé, imposeront leur logique conservatrice et obscurantiste réussissant à emporter une décision de justice qui salira pour toujours la prétendue *démocratie américaine.*

Sept ans après, dans la nuit du 22 au 23 août, Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti finiront leurs jours sur la chaise électrique de la prison de Charlestown. La réaction du monde entier inondera les rues, déclenchant partout une forte conflictualité (des explosions de Buenos Aires à la nuit d'émeutes près des Grands boulevards à Paris). À partir de cette date, un comité américain (et italien depuis 1958) rememorera tous les ans le triste événement, parvenant même à obtenir, en 1977, la Proclamation, par le Gouverneur du Massachusetts, d'un *Nicola Sacco and Bartolomeo Vanzetti Memorial Day.*

Luigi Botta
traduit de l'italien par *Monica Jornet*
Groupe Gaston Couté

Tchernobyl, un site touristique?

Depuis plus d'une dizaine d'années maintenant, un certain tourisme de catastrophe, ou tourisme noir ou morbide, se développe, allant de pair avec l'évolution des mentalités, d'un côté, vers toujours plus de sensationnalisme, de voyeurisme, de violence, et de l'autre, vers un désir ou un besoin de savoir, de comprendre. Bien évidemment, celle qui est pour le moment avec Fukushima, la pire catastrophe nucléaire, humaine et écologique de tous les temps, attire et suscite un intérêt toujours croissant, ouvrant ainsi la voie à un business touristique des plus lucratif.
Alors, aller à Tchernobyl : bien ou pas bien ? Tentons d'y voir plus clair.

Il est important de savoir de quoi l'on parle, alors commençons par un bref rappel des faits et conséquences de la catastrophe. Le 26 avril 1986, se déclenche, à la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine (alors en URSS), l'accident conduisant à la fusion du cœur du réacteur N°4.

Cet accident se produit suite à une série d'erreurs commises par les techniciens de la centrale, en supprimant plusieurs sécurités sur ordre de leur supérieur et sans en analyser les risques. Un épais nuage radioactif se propage alors dans une grande partie de l'Europe, provoquant une très large contamination de l'environnement, ainsi que de nombreux décès et maladies, survenus immédiatement ou à long terme du fait des irradiations ou contaminations.

Ce ne sont pas moins de 200 000 personnes qui seront définitivement évacuées. Les conséquences directes ou non de la catastrophe, notamment la contamination de l'environnement, les incendies répétés, les maladies et les morts, font encore aujourd'hui l'objet d'une véritable polémique entre, les « officiels », que sont les agences de l'ONU, et les « non-officiels », d'origines diverses et principalement des ONG. Lorsque les premiers annoncent une soixantaine de décès directs et 4000 cas de cancers, les seconds parlent, eux, de plusieurs centaines de milliers, voire de millions, selon les études, de cas de cancers, de leucémies, de maladies cardiaques, de malformations, de handicaps moteurs ou mentaux, de traumatismes… et de morts, dus aux retombées radioactives. Beaucoup sont des victimes non immédiates, comme les milliers de liquidateurs qui décédèrent dans les mois ou les années qui suivirent, ou les enfants de la génération d'après qui souffrent encore aujourd'hui.

Pour des raisons d'intérêts économiques, il est dans la nature même des autorités de minimiser l'ampleur des catastrophes, en tardant à réagir notamment, comme nous venons justement de le vivre en cette année 2020 avec la pandémie du coronavirus. Sachant cela, et dans le cas du nucléaire qui plus est, c'est sans nul doute que nous pouvons affirmer que les États et leurs sbires se livrèrent, et se livrent toujours, à une large désinformation sur les véritables conséquences de l'accident nucléaire majeur (classé au niveau 7, le plus élevé) de Tchernobyl. La radioactivité ne se voit pas, et c'est bien pratique pour les partisans et les protecteurs du nucléaire. Celle dégagée lors de l'accident est toujours présente autour de la centrale, beaucoup plus loin même. La catastrophe est toujours en cours.

Que penser de ces autres hurluberlus ramenant des T-shirts ou d'autres « souvenirs » à l'effigie de cette énergie mortifère qu'est le nucléaire ?

Depuis quelques années, le gouvernement ukrainien multiplie les initiatives pour encourager le développement du tourisme dans la région. Officiellement, les autorités souhaiteraient montrer l'endroit et mettre ainsi fin au tourisme clandestin et à l'urbex[1]. Tirer profit de ce genre de tourisme en vogue, véritable aubaine économique, n'est sans doute pas étranger au soudain intérêt des autorités et des agences pour le site de Tchernobyl et son tristement célèbre accident.

C'est à partir de 2011 que des guides touristiques proposent des excursions dans la zone d'exclusion du site, zone où aucun civil n'est autorisé à vivre. Le tourisme de masse y prend cependant son essor en 2018, avec 72 000 visiteurs annoncés, contre 7 500 en 2010. Et il s'accentue l'année suivante, avec le succès planétaire de la mini-série *Chernobyl*, retraçant les premiers temps de la catastrophe, et la promulgation, le 10 juillet 2019, d'un décret transformant la zone de Tchernobyl en un lieu touristique. Les visiteurs/touristes, c'est selon, très encadrés, sont amenés en bus, depuis Kiev, à la zone d'exclusion, située dans un rayon d'environ 30 km autour de la centrale. Durant le voyage, on les informe du contexte de la catastrophe et des consignes de sécurité plutôt strictes à respecter. À l'entrée de cette zone, un poste de contrôle.

Il n'est, en théorie, pas dangereux, de ne passer que quelques heures dans la zone d'exclusion. Ce que répètent les guides et leurs brochures, bien que le site soit toujours hautement radioactif. Cependant, une décharge de responsabilité doit être signée par toute personne pénétrant dans la zone. Précision : la zone contaminée, située elle dans un rayon d'environ 10 km autour de la centrale, reste, pour le moment, interdite

1. L'exploration urbaine, abrégé urbex (de l'anglais *urban exploration*), est une activité consistant à visiter des lieux construits et abandonnés par l'homme, mais cette pratique inclut également la visite de lieux interdits, cachés ou difficiles d'accès, tel que des tunnels de métro, des catacombes, des chantiers de constructions/rénovations….

BÂTIMENT EN RUINE

CHEMINÉE DE REFROIDISSEMENT

PHOTOS : DENIS REZNIK

au public, bien que, et c'est difficilement concevable, des milliers de personnes, scientifiques et ouvriers, y travaillent ! Les guides touristiques assurent aux groupes les visites des villes de Tchernobyl et de Prypiat. Tchernobyl n'est pas tout à fait déserté car certain·e·s habitant·e·s sont revenu·e·s y vivre, malgré l'interdiction de l'État.

Prypiat par contre, comme les villages qui lui sont proches, est aujourd'hui une ville fantôme, officiellement sans habitants. Ces lieux, évacués de nombreuses heures après le drame, sont aujourd'hui les témoins d'une époque soviétique révolue mais surtout, ils représentent un témoignage macabre de l'ampleur du désastre. La rouille s'y est installée, les peintures s'y sont effritées. Les vitres ont disparu et des murs se sont en partie effondrés. Des sols sont jonchés de gravats ou envahis par la végétation. La nature semble avoir repris ses droits, autour et à l'intérieur de ces bâtiments désolés. Le parc d'attractions de Prypiat attire beaucoup de visiteurs/touristes. Sa grande roue et ses autos tamponneuses, immobiles et rouillées, semblent laissées là exprès, vestiges à voir absolument. L'inauguration du parc devait avoir lieu seulement quelques jours après l'accident, ce qui ajoute encore au côté morbide et sensationnel de l'endroit.

Emporter quoi que soit de la zone d'exclusion est interdit mais, malgré les radiations et les contrôles de police, le site a été pillé à de nombreuses reprises. Tout ce qui a de la valeur marchande semble avoir été volé. De nombreux autres objets sont dispersés parmi les décombres : des livres ouverts sur une table, des poupées assises sur des chaises, dont certaines équipées d'un masque à gaz, ou d'autres poupées et peluches couchées sur un lit, parfois estropiées, un piano sans touches mais avec des partitions posées à leurs places, des chaises renversées, des tables aux tiroirs ouverts, des chaussons au pied d'un lit rouillé, des masques à gaz pendant du plafond et recouvrant le sol.... le tout, planté dans un décor et une ambiance apocalyptique.

Photos disponibles sur le Net pour vous en convaincre que..... Que tout cela pue la mise en scène macabre ! On cherche à donner l'impression que tout a été abandonné dans la précipitation alors que la zone de Tchernobyl n'a été évacuée qu'une trentaine d'heures après l'explosion de la centrale ! Certes, les habitant·e·s n'ont été prévenu·e·s de leur départ forcé que quelques heures avant de devoir partir, mais ce délai leur a tout de même laissé le temps de s'organiser un minimum, contrairement à ce que l'on voudrait apparemment nous faire croire. Beaucoup d'entre elles/eux, pensaient revenir au bout de quelques jours, et ne sont en fait, jamais revenu·e·s.

Selon les témoignages de personnes s'étant rendues sur place, leurs réactions sont très diverses et contradictoires : tristesse, colère, consternation, indifférence, et fascination dominent. Même s'il apparaît que la plupart respectèrent plus ou moins bien les lieux, et les milliers de victimes, les dérives du tourisme de masse paraissent, elles, inévitables : que dire de ces zinzins posant comme à Disneyland dans ces décors chargés d'une histoire funeste et imposant donc pourtant le respect, la discrétion et l'humilité ? Et encore, que penser de ces autres hurluberlus ramenant des T-shirts ou d'autres « souvenirs » à l'effigie de cette énergie mortifère qu'est le nucléaire ?

De plus, et toujours d'après les témoignages de personnes qui se sont rendues sur place, il ressort que ce tourisme, orchestré par les autorités, non seulement ne remet jamais en cause l'industrie du nucléaire, mais en outre, minimise à coup sûr les conséquences de ce qui restera comme la plus grande catastrophe nucléaire, humaine et écologique du XXe siècle.

Ainsi, on fait d'une pierre deux coups : on banalise par le tourisme, qui de surcroît, remplit les poches[2].

Que penser de ce tourisme de catastrophe à Tchernobyl ?

Je me garderai bien de donner des leçons de morale. Toutefois, je peux avancer que, si l'on y va pour savoir, comprendre l'Histoire, en apprendre quelque chose et s'en servir positivement, cela me semble louable et salutaire. Par contre, y aller pour la recherche de sensations fortes et insensées, empreintes de voyeurisme morbide, ou juste parce que c'est là qu'il faut être vu, me semble malsain et méprisable.

Quant aux adoratrices et adorateurs du nucléaire, qui ont trouvé en Tchernobyl un lieu de pèlerinage, je vous laisse le soin d'en penser ce que vous voudrez.

Tchernobyl n'est pas un endroit ordinaire et innocent, et n'est par conséquent pas un lieu de « vacances », comme ne le sont pas non plus les autres lieux de catastrophes ou de tragédies diverses à travers le monde.

Frédéric Pussé
Groupe de Metz

2. Sources principales pour l'ensemble de cet article : les sites Wikipédia, Réseau Sortir du nucléaire et Péripléties.

GESTATION POUR AUTRUI
L'ÉTHIQUE PIÉTINÉE AU DÉTRIMENT DES FEMMES

Le marché mondial de la procréation évolue, et depuis une trentaine d'années, la gestation pour autrui se développe en suscitant de nombreuses questions éthiques. Qu'en est-il du respect de la dignité des femmes ? De l'indisponibilité du corps, pourtant fondement de notre éthique ? De la prise en compte de l'intérêt de l'enfant et de son développement ? De l'établissement de la filiation ? De l'anonymat relatif à la femme porteuse ou des donneurs ? De l'étendue de la compensation financière ? De la reconnaissance juridique des contrats ? Autant de questions qui conduisent à des réponses disparates selon les régions du monde (système socio-culturel et religieux), de la réflexion éthique (quant à l'utilisation du corps) ou de l'attraction du marché (population riche ou pauvre) et de la volonté des États de réglementer ou non.

Une pratique sociale et non médicale

Cette pratique sociale est désignée à tort par l'Organisation mondiale de la santé comme une technique médicale : non, les techniques de procréation médicalement assistée ne doivent pas inclure la GPA. Pourtant, les risques pour la santé des femmes porteuses sont bien réels. Des médecins, sans aucune raison médicale, administrent des traitements hormonaux pour garantir la grossesse après l'insémination. Les femmes sont ensuite suivies régulièrement jusqu'à la livraison de l'enfant. Selon le dossier paru dans la revue *Prostitution et Société* (n° 206 - 2021) relatif à «La GPA : un marché aux femmes», il est indiqué que : « **La GPA est une violence médicale faite aux femmes, dans la mesure où les actes délibérés exercés sur le corps et la personne de la femme (une femme en bonne santé) sont réputés lui provoquer des dommages et des souffrances de nature physique, psychologique, sociale et économique** ». Plusieurs femmes porteuses sont décédées aux États-Unis et en Inde. Les risques sont bien connus des médecins mais les femmes concernées n'en savent rien : deux fois plus de risque d'hypertension, cinq fois plus de risque de déclenchement de l'accouchement, deux fois plus de risque d'hémorragies post-partum (Peters - 2018). Les commanditaires connaissent les risques puisque des clauses et des dédommagements sont prévus dans les contrats.

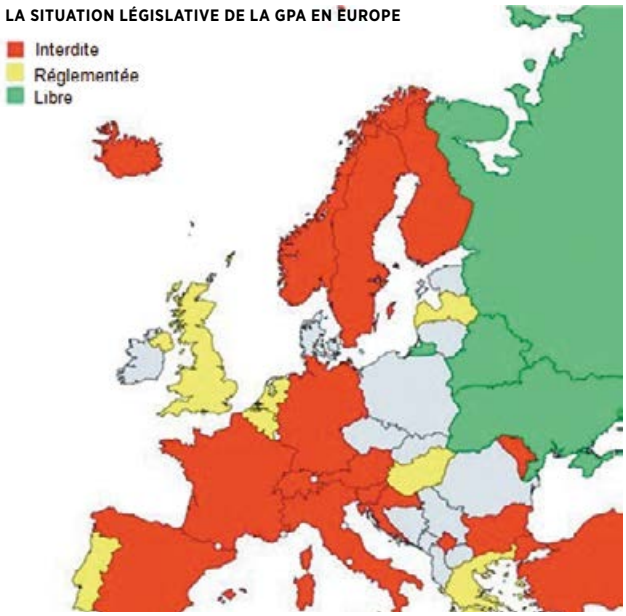
La Madone !

La GPA est le fait d'avoir recours à une femme porteuse, qui porte un enfant pour un couple à qui l'enfant est remis à sa naissance. Pour cela, la GPA est traditionnelle lorsque l'ovule de la femme porteuse est fécondé par le sperme du père d'intention, ce qui fait de la femme la mère génétique du bébé ; elle est gestationnelle quand l'embryon est créé avec la participation des cellules germinales des parents d'intention et est introduit dans la cavité utérine de la femme porteuse pour la gestation. Ce qui est le cas le plus fréquent à ce jour. La maternité de substitution renvoie au projet des parents d'intention, ceux qui veulent un enfant, et effaçant, de fait, la femme porteuse. La procréation pour autrui est relative à la femme porteuse qui fournit des ovocytes, c'est-à-dire, son patrimoine génétique. La gestation pour autrui, c'est quand les ovocytes ne sont pas ceux de la femme porteuse, soit qu'ils proviennent de la mère d'intention soit d'une donneuse.

Avec la location d'utérus, le marché est *primum* comme pour la prostitution : ici, location d'utérus, là, location de vagin. Il s'agit d'une transaction commerciale. En 2010 (traduction française en 2013), Kajsa Ekis Ekman, journaliste anarchiste suédoise, évoquait le continuum entre maternité de substitution et prostitution : « **La maternité de substitution peut être analysée comme une forme élargie de la prostitution. Quelqu'un, souvent un homme, paye pour pouvoir utiliser le corps d'une femme. Dans les deux cas, ce sont ses besoins à lui qui importent, tandis qu'elle ne représente qu'un instrument lui permettant de satisfaire son désir. Comme Andrea Dworkin l'a observé, la différence est que, dans la maternité de substitution, c'est l'utérus de la femme qui est vendu, non son vagin, ce qui a pour résultat qu'elle évite l'opprobre ; elle est assimilée à une Madone plutôt qu'à une putain.** »

La réification et le marché aux femmes

Maternité de substitution, procréation pour autrui, gestation pour autrui, maternité pour autrui ou pour le compte d'autrui, grossesse de substitution, technique des mères porteuses, recours à une mère porteuse, location de ventre, ventre à louer, prêt ou location d'utérus... quel que soit le nom donné, il s'agit d'instrumentaliser le corps des femmes, de le réifier. En France, cette pratique est interdite, condamnée très tôt par la jurisprudence, en 1991, au nom du principe de l'indisponibilité de l'état des personnes et du corps humain. Dans un avis formulé en 2018, le comité consultatif national d'éthique (CCNE) s'est prononcé contre la GPA en France. Même si les débats, à l'Assemblée nationale, sur le projet de loi de bioéthique en 2020, ont réaffirmé l'interdiction de la gestation pour autrui, les arguments en faveur de la GPA ainsi que les pratiques fleurissent en nombre, relayés par les divers médias, y compris les séries télévisées. Interdite en France, comme en Allemagne, Italie, Autriche, Espagne, Roumanie, alors, certains couples se tournent vers d'autres pays pour y avoir quand même accès. Cependant, les parents français rencontrent des difficultés juridiques pour que l'enfant soit reconnu comme étant le leur. En 2014, la Cour européenne des droits de l'Homme a condamné la France parce



qu'elle ne reconnaissait pas la filiation des enfants nés par une mère porteuse à l'étranger.

La GPA est autorisée ou tolérée dans d'autres pays européens comme le Portugal, la Belgique, les Pays-Bas, l'Irlande, le Royaume-Uni, la Pologne, la Slovaquie, la Roumanie : la principale question éthique est celle de l'utilisation du corps de la femme.

Le marché mondial de la GPA est estimé à six milliards de dollars, il pourrait atteindre 27 milliards en 2025 : « **La matière première de ce marché, ce sont les femmes : leurs corps reproductifs, leurs besoins matériels, leur supposé altruisme. Comme la prostitution, c'est une pratique d'exploitation des femmes, basée intrinsèquement sur des violences à leur égard**. » (Devillers & Stoicea-Deram - 2021). Marché aux femmes comme on dit marché aux bestiaux, de la viande fraîche en quelque sorte, et une industrie qui se porte bien sur le plan économique. Le marché s'organise avec des parents d'intention fortunés qui paient une somme importante, jusqu'à 40 000 €, ceci est encaissé par les cliniques où se pratique la GPA, et par les avocats qui rédigent les contrats. La femme porteuse, souvent pauvre, n'en reçoit qu'une petite partie. Elle est payée aussi bien dans les pays à pratique commerciale, comme les États-Unis, l'Ukraine, la Russie, la Géorgie, que dans les pays où la loi n'autorise que la pratique altruiste comme la Grande-Bretagne, le Canada, la Grèce. Quand la pratique est altruiste, il s'agit de « remboursement », de « dédommagement » voire de « récompense » afin de couvrir les frais inhérents à la grossesse et à l'accouchement. Dans les situations où n'entre pas la question d'argent, ce sont des grossesses conduites pour une membre de la famille ou pour une amie.

Commerciale ou altruiste : où est l'éthique ?

Quelle différence sur un plan éthique que la femme porteuse soit payée ou non ? Dans les pays à pratique non-commerciale, les femmes candidates pour devenir femmes porteuses ne sont pas assez nombreuses pour satisfaire la demande : alors, les parents d'intention se tournent vers le marché international. Ainsi, par exemple, de nombreux Britanniques se rendent à l'étranger. Il est envisagé de transformer le dédommagement de la mère porteuse en rémunération, afin de stimuler la vocation de plus de femmes. C'est la loi de l'offre et du marché qui intervient pour réguler ! Dans d'autres pays, pour éviter le risque d'une motivation financière de la part de la femme qui propose de devenir porteuse, la présence de l'argent doit être exclue. Dans les pays où la pratique est interdite ou tolérée, les propositions visant sa légalisation insistent pour que la démarche soit altruiste, et que la mère ne soit ni indemnisée, ni rémunérée ; son geste doit être désintéressé, uniquement motivé par le désir de faire le bien et d'offrir « le don de la vie » !

Et pourtant, c'est le pouvoir qui dirige tout ce système : le pouvoir de l'argent, le pouvoir du savoir, le pouvoir de décider au détriment des femmes pauvres qui n'ont guère de solution autre que la prostitution, avec les réels risques de violences et de féminicides, ou la GPA qui rapporte plus, mais guère plus. Le paiement garantirait pour les parents d'intention que la femme porteuse se séparera de l'enfant : des procès témoignent que des femmes ne veulent pas toujours céder l'enfant. D'autres disent que c'est du gagnant-gagnant : le paiement contre un enfant serait plus juste et éthique !

Non, la GPA c'est l'asservissement des femmes les plus vulnérables par un système mercantile d'exploitation ! Au nom de l'éthique, des féministes œuvrent pour l'abolition de la maternité de substitution sur un plan international tout en militant contre la pauvreté et la vulnérabilité imposées aux femmes.

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard

Coalition internationale pour l'abolition de la maternité de substitution :
http://abolition-ms.org/tribunes-fr/maternite-de-substitution-pour-une-alternative-abolitionniste/
https://emission-femmeslibres.blogspot.com/2020/12/emission-du-16-decembre-2020-podcast.html

LUANA STOICEA-DERAM ET MARIE-JOSÈPHE DEVILLERS
« GPA : un marché aux femmes »
Prostitution & Société, n° 206, p.. 18-26, 2021

KAJSA EKIS EKMAN
L'être et la marchandise
Prostitution, maternité de substitution et dissociation de soi,
M Éditeur, 2013

H.E. PETERS
Gestional surrogacy : results of 10 years of experience in the Netherlands, 2018
Reproductive biomedicine on line.